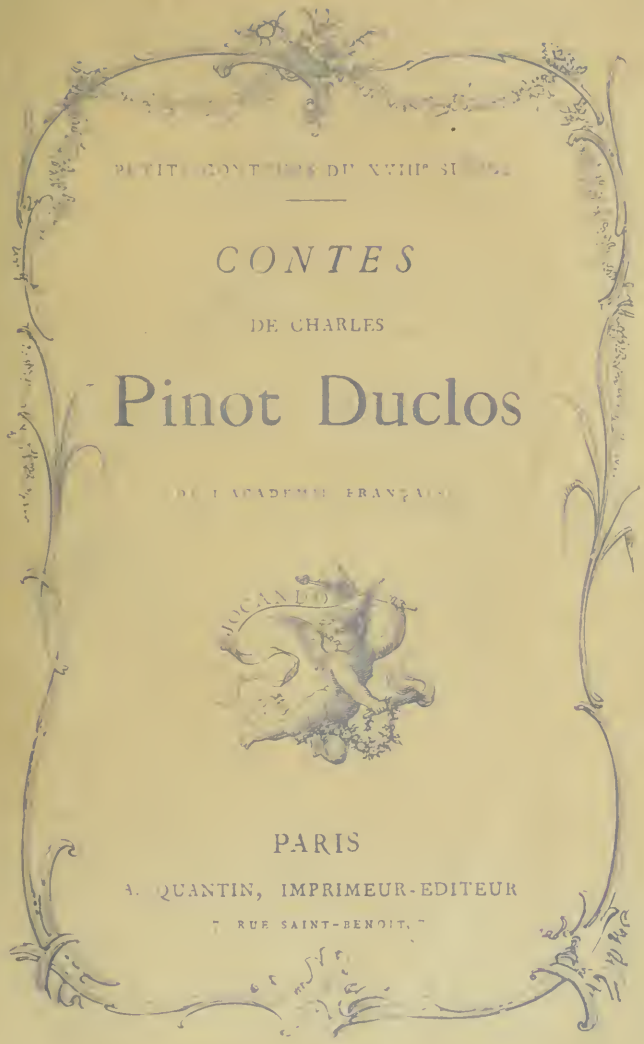
U d'/of OTTAWA
39003002237096

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/contesdecharlesp00ducl


PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE
CONTES
DE CHARLES
Pinot Duclos
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
JOCANDO
PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

B_1_1

CONTES

DE CHARLES

Pinot Duclos

TIRAGE A PETIT NOMBRE

A. Malauze sc. Imp. A. Quantin

CONTES

DE CHARLES

Pinot Duclos

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1880

Universitäts
BIBLIOTHEK

PQ
1981
.D63A64
1880

NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE DUCLOS

Duclos eut un avantage, celui de garder beaucoup de considération en perdant beaucoup de renommée.

La Harpe.

L'homme de lettres, qui, par des ouvrages travaillés, aurait pu instruire son siècle et faire passer son nom à la postérité, néglige ses talents et les perd, faute de les cultiver. Il aurait été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit de société... Autrefois les

gens de lettres, livrés à l'étude et séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeaient qu'à la postérité : leurs mœurs, pleines de candeur et de rudesse, n'avaient guère de rapport avec celles de la société; et les gens du monde, moins instruits qu'aujourd'hui, admiraient les ouvrages, ou plutôt le nom des auteurs, et ne se croyaient pas capables de vivre avec eux. »

Ainsi parle Duclos dans son livre des Considérations, *et, comme le fait remarquer Sainte-Beuve*[1], *ces deux passages rapprochés renferment toute la destinée de cet homme d'esprit écrivain.* — « *L'un des premiers, dit le judicieux critique, Duclos fut de ces hommes de lettres, intrépides et hardis censeurs, qui passaient leur vie dans la société; y marquaient d'abord leur place, s'y maintenaient de pied ferme tant qu'ils étaient présents, mais s'y dissipaient et ne devaient point laisser d'ouvrage égal à leur renommée ni peut-être à leur valeur. Duclos s'est dépensé en causant. Il ne s'est jamais recueilli; il est de ceux qui n'ont jamais travaillé passé midi et demi : on s'habillait, on mettait manchettes et jabot, on partait dîner en ville, et on ne rentrait plus que très tard le soir ou dans la nuit. Ses écrits ont du*

1. *Causeries du Lundi*, feuilleton du 5 décembre 1853, t. IX des Œuvres, p. 163.

sens, de la fermeté, de la finesse; mais il gardait toute sa chaleur et son intérêt pour la conversation; il y était lui tout entier, il y avait son style, et bien des mots nous en sont restés. »

Vauvenargues disait en effet : Les meilleurs auteurs parlent trop, *et Duclos, ce causeur mordant, sans attendre la critique que nous venons de reproduire, a tenu à se peindre lui-même dans cette confession charmante et sincère : « Je me crois de l'esprit et j'en ai la réputation; il me semble que mes ouvrages le prouvent. Ceux qui me connaissent personnellement prétendent que je suis supérieur à mes ouvrages. L'opinion qu'on a de moi à cet égard vient de ce que,* dans la conversation, *j'ai un tour et un style à moi, qui, n'ayant rien de peiné, d'affecté ou de recherché, est à la fois singulier et naturel. Il faut que cela soit, car je ne le sais que sur ce qu'on m'en a dit; je ne m'en suis jamais aperçu moi-même... Je ne suis pas grossier, mais trop peu poli pour le monde que je vois. Je n'ai jamais travaillé sur moi-même et je ne crois pas que j'y eusse réussi. J'ai été très libertin par force de tempérament, et je n'ai commencé à m'occuper sérieusement des lettres que rassasié de libertinage, à peu près comme ces femmes qui donnent à Dieu tout ce que le diable ne veut plus. Il est pourtant vrai qu'ayant fort bien étudié dans ma première jeunesse, j'avais un assez bon*

fonds de littérature que j'entretenais toujours par goût, sans imaginer que je dusse un jour en faire ma profession. »

En dehors de son talent incontestable, ce qui, pour nous, reste de Duclos aujourd'hui, c'est le témoignage de sa probité et la franchise hautaine de ses jugements. J.-J. Rousseau, peu susceptible de bienveillance, disait de lui : C'est un homme droit et adroit. *Dans la littérature du* XVIIIe *siècle, on peut le placer au second rang, à côté de Diderot, de Fontenelle et de Marmontel, mais il demeure en première ligne parmi les rares écrivains de cette époque qui gardèrent le respect d'eux-mêmes et la dignité de leur caractère. La postérité ne peut que confirmer la dernière parole de cet écrivain loyal :* Je laisse une mémoire chère aux gens de lettres.

Après avoir étudié, dans cette galerie de Petits Conteurs, *différentes physionomies d'écrivains, dont plusieurs nous ont présenté, sinon toujours une moralité douteuse, parfois tout au moins une expression de conscience facile et un art extrême dans la servilité des complaisances littéraires, nous abordons, nous devons le dire, Duclos, l'homme et l'œuvre, avec un sentiment d'heureuse sympathie, qui est comme la compensation des fugitifs portraits que nous avons dû antérieurement faire saillir dans le clair-obscur. Aussi*

nous attarderons-nous peut-être davantage dans la compagnie de ce romancier de qualité et de cet honnête homme qui mit son érudition profonde, son bon sens railleur et son esprit original et caustique au service de sa droiture et de la vérité.

II

La biographie de Duclos a fourni matière à de nombreux et importants travaux d'érudition, à d'excellentes études critiques, et aussi à de frivoles et mensongères dissertations ; on a imprimé sur l'auteur des Considérations *quelques vérités et proclamé beaucoup de sottises. Il nous serait aisé de faire ici une œuvre de réfutation complète ; mais nous nous épargnerons cette provocante gloriole de biographe et si, dans cette notice mûrement préparée, nous apportons des documents nouveaux et inédits, nous laisserons à la sagacité de ceux qui viendront après nous le contrôle et l'appréciation de nos recherches.*

C'est à Dinan, en Bretagne, que naquit Charles Pinot Duclos, le 12 février 1704[1]*, dans une maison*

1. La *Biographie universelle* de Michaud nomme Duclos, Charles Pineau, et le *Dictionnaire de Chaudon et Delandine*

de la rue de la Ferronnnerie, qui est considérée encore aujourd'hui comme une des curiosités de la ville[1].

Son père, Michel Pinot, sieur Du Clos, avait épousé, vers 1685, Jeanne Le Bigot, vertueuse demoiselle, d'une honorable famille très considérée dans le

le fait naître vers la fin de 1705. Ce sont deux erreurs que nous ne saurions mieux démontrer que par l'acte de baptême de Duclos, relevé sur les registres de la paroisse Saint-Sauveur, à Dinan, et dont M. Luigi Odorici, bibliothécaire de cette ville, a bien voulu nous envoyer copie :

« Charles Pinot, fils de N. H. (Noble Homme) Michel Pinot, S^r Du Clos, et de demoiselle Jeanne Le Bigot, son épouse, né du douzième de ce mois et ondoyé par permission de monseigneur l'Évesque de Saint-Malo, a reçu les cérémonies et onctions du Baptesme par moy soussignant, recteur de Saint-Sauveur, sur les S^ts fonds de notre église paroyssiale, et a eu pour parrain Messire Charles Dandigné, Chevalier-Seigneur de la Chasse, en presence des soussignants, le vingt deuxième février, mil sept cent quatre — (signé) *Charles Dandigné de la Chasse. — Jane Du Clos Pinot. — Jan Louis du Boysadam. — Joseph Bas-le-Lieure. — Gilles Durand. — Louis François de Lorgeril. — Dubersin. — Davesnes. — Raffray, Prêtre. — Thomas Baptiste Durand,* Recteur de Saint-Sauveur de Dinan.

M. A. Jal, dans son *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, a donné cet acte écourté, en indiquant à tort *Jane Du Clos* Pinot, la mère de Charles, comme sa propre grand'mère paternelle.

1. La maison contiguë à celle-ci, et qui porte aujourd'hui le n° 4, appartenait et servait d'hôtel à la famille de Lorgeril.

pays. C'était lui-même un citoyen probe, estimé comme l'un des notables de Dinan; il tenait dans cette ville fabrique et commerce de chapellerie et joignait à ce négoce très lucratif la vente exclusive des fers provenant des forges de Paimpont, dont M. de La Chasse était le propriétaire[1].

Charles Pinot était le troisième enfant issu de cet heureux mariage; après la naissance consécutive d'une fille et d'un fils au début de leur hymen[2], *les époux Duclos avaient attendu près de dix-sept ans*

1. Duclos, dans ses *Mémoires* ébauchés, dit simplement : « Je suis né d'une famille honnête et ancienne dans le commerce. » Il a été reconnu que son père était fabricant de chapeaux, mais c'est à M. Alex. de Noal de La Houssaye, parent de notre écrivain, auteur d'un *Éloge de Duclos* (qui a obtenu l'accessit du prix proposé par la Société des sciences de Rennes), Paris, 1806, in-8°, que nous devons la connaissance de cet autre commerce de fers provenant des forges de Paimpont.

2. M. Villenave, dans sa *Notice sur la vie et les ouvrages de Duclos*, Paris, édition Belin, 1821, prétend que la mère de celui-ci eut dix enfants, ce qui nous paraît entièrement faux et impossible à démontrer. M. Villenave a confondu, cela est hors de doute, la fécondité extraordinaire de la sœur aînée de Duclos, Mme Pellenec, qui eut onze enfants, avec les couches moins fréquentes de Mme Michel Pinot Duclos, qui n'eut que les trois enfants (deux fils et une fille), dont il est ici question.

avant de donner l'être à celui qui devait illustrer leur nom. Aussi le petit dernier, *comme on le nommait, eut-il droit à la tendresse et à toutes les préférences de ses parents; il semblait avoir été conçu avec maturité et sagesse, plutôt dans l'estime mutuelle que par l'amour même de ses procréateurs; aux yeux de ceux-ci, il était apparu avec la fraîcheur d'une surprise, comme un don de la nature qu'ils n'espéraient plus, mais qu'ils accueillaient avec attendrissement et reconnaissance.*

Le jeune Duclos ne devait pas malheureusement jouir longtemps de cette double affection, où les douces caresses de la mère se joignaient aux joies intenses de la paternité dans une chaude couvaison de bonheur intime. Alors qu'il entrait à peine dans sa troisième année, en 1706, Michel Pinot mourut presque subitement, laissant une veuve de quarante-deux ans et une fortune relativement considérable, acquise par le travail et augmentée par la bonne gestion et l'économie.

*Si le futur auteur d'*Acajou *devait à la Providence ces qualités brillantes qui firent de lui un esprit éminent, c'est à sa mère et à l'éducation qu'il en reçut qu'il put se prévaloir de cette rude franchise et de cette loyauté qui firent de lui uu honnête homme. Cette femme, remarquable aussi bien par le caractère que par*

le cœur et le jugement, était douée d'une volonté inébranlable, d'une imagination vive, ardente et gaie, et, « ce qui est peut-être sans exemple, dit son fils, elle a eu à cent ans passés la tête qu'elle avait à quarante. » La mère de Duclos supporta donc courageusement son veuvage; elle était encore jeune d'allure et fort belle de visage; aussi, en y ajoutant les biens dont elle avait la gérance, elle présentait un parti très enviable pour bien des célibataires sur le retour ou des veufs lassés de solitude. Les prétendants ne manquèrent pas, entre autres un vieux marquis de Boisgelin, assez peu pécunieux, se mit sur les rangs, pensant qu'un titre de noblesse ne saurait être refusé par une simple bourgeoise. Mais la veuve Duclos eut le bon sens de renoncer pour jamais au mariage, de se consacrer entièrement aux intérêts de ses enfants et aux opérations d'un commerce dont son mari lui avait longtemps laissé la direction.

La sœur aînée de Charles, laquelle avait vingt-trois ans, en 1709, se maria à Rennes à un secrétaire du roi, M. Pellenec, dont elle eut onze enfants[1].

1. Des onze enfants issus de ce mariage, trois garçons entrés au service de la Compagnie des Indes périrent en mer. De huit filles, cinq moururent en bas âge et l'aînée à la veille d'être mariée. Il restait deux cadettes. L'une se maria à M. de La Soualaye, gentilhomme breton, chevalier

Quant au frère, après avoir terminé ses études, séduit par la vie douce et uniforme de génovéfins, avec lesquels il avait vécu quelques mois en communauté, il résolut d'entrer dans la congrégation, malgré les vives oppositions de sa mère, qui, de guerre lasse, céda à ses instances en lui assurant une honorable pension viagère.

« *On ne sait rien de positif, dit un de ses compatriotes*[1], *sur l'enfance de Duclos passée à Dinan, si ce n'est qu'il était un petit garçon très éveillé, difficile à retenir surtout dans une petite ville où les enfants couraient et courent hors de la maison dès qu'ils peuvent marcher. La mère d'ailleurs ne pouvait continuellement veiller elle-même à son éducation, à cause de ses fréquents voyages à Saint-Malo pour son commerce. De là l'enfant, à peu près libre, gambadait du matin au soir sur la place du Champ.* »

de Saint-Louis, et n'eut point d'enfant. La seconde épousa un assez mauvais sujet, M. de Careil, conseiller au parlement de Rennes, et mourut sans postérité en 1768.

1. M. Luigi Odorici, conservateur de la bibliothèque et du musée de Dinan, qui a consacré à Duclos une très intéressante notice pleine de faits curieux et de pièces justificatives. Ce travail remarquable a d'abord paru dans les *Étrennes Dinannaises pour 1853*. Dinan, J.-B. Huart. 1 vol. in-16. Il a été reimprimé, en partie seulement, dans les *Recherches sur Dinan et ses environs*, du savant bibliothécaire. Dinan, J.-B. Huart, 1857. 1 vol. in-12, pp. 513 à 525.

N'était-ce pas aussi, dirons-nous, pour rencontrer le chevalier Hamilton, officier de la reine Anne d'Angleterre[1], *qui s'était pris pour le petit Duclos d'une affection toute particulière, par suite de l'espièglerie, de la hardiesse et de l'esprit que celui-ci manifestait déjà. Cette tendresse du chevalier fut même poussée un peu loin. Outre ses caresses franches et rudes de vieux militaire, Hamilton entraînait le jeune mutin dans des milieux enfumés et tapageurs et se gaudissait largement de voir son compagnon de six ans vider des verres de punch et sacrer comme un petit homme.*

La mère de Duclos, attristée à bon droit de ces procédés d'éducation gasconne, manifesta au chevalier hautement son mécontentement, et, en dépit de son amour maternel, sur le conseil de ses amis, elle eut le courage de se séparer de son fils et de l'envoyer à Rennes auprès de Mme Pellenec pour y recevoir une instruction plus conforme aux bonnes mœurs civiles.

1. Les corsaires des côtes avaient alors amené et interné au château de Dinan des officiers, matelots et soldats anglais capturés en mer. C'est parmi ces prisonniers que se trouvait Hamilton; mais ce dernier, sur sa parole, avait la ville pour prison. La tradition de Dinan prétend qu'il emportait souvent dans ses bras le petit Duclos et se promenait ainsi sur la place, où la mère, de ses fenêtres, pouvait contempler les espièglerie heureuses de son fils jouant avec le vieux guerrier.

Ce fut donc dans l'antique capitale de la Bretagne que Charles Pinot Duclos fit ses premières études. On le destina tout d'abord au commerce; mais comme il faisait montre d'une grande facilité, d'une mémoire extraordinaire et d'une intelligence supérieure aux enfants de son âge, on ne tarda pas à lui donner un précepteur, sorte de bachelier incomplet qui en inculquant le latin à son élève semblait s'initier lui-même à cette langue avec les convictions d'un bon humaniste. Le disciple fut bientôt plus savant que le maître et celui-ci dut déclarer son incompétence.

Duclos avait alors neuf ans, il jouissait d'une santé robuste et son appétit intellectuel s'éveillait chaque jour davantage. La France venait de signer la paix avec les Anglais; les destinées du commerce du sud semblaient changées et n'offraient plus des garanties d'avenir suffisantes pour que des parents prévoyants songeassent encore à diriger de ce côté la vocation de leurs enfants. La veuve Duclos se décida bientôt à envoyer Charles achever ses études à Paris. « C'était une hardiesse de sa part, dit celui-ci dans ses Mémoires *inachevés; une certaine noblesse de canton trouvait presque insolent qu'une simple commerçante osât donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes, dussent-ils en profiter ou non. »*

En 1713, le jeune bourgeois breton partit donc à Paris, par le coche et à la garde du cocher, « comme un paquet à remettre à son adresse, » selon les propres termes qu'il emploie. Il arriva rue de Charonne, à l'académie du marquis de Dangeau[1]*, non sans mille petits incidents qu'il raconta par la suite le plus plaisamment du monde.*

« Cette pension où l'on me mit mérite que j'en parle, dit-il. Le marquis de Dangeau, à qui Boileau a dédié sa cinquième satire, forma cet établissement. Comme il était grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, il se chargea généreusement de l'entretien

1. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, né en 1638, mort à Paris en 1720, conseiller d'État d'épée, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, auteur des fameux *Mémoires* imprimés sous son nom. « A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. « Louis Courcillon de Dangeau, son frère, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, membre de l'Académie française, naquit à Paris en 1643 et y mourut en 1723. Il imagina diverses méthodes nouvelles pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie ; il possédait presque toutes les langues, mais ses bienfaits et ses vertus lui valurent les éloges de d'Alembert et de la plupart de ses contemporains. On a de l'abbé de Dangeau des *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12, et d'autres ouvrages importants.

et de l'éducation de vingt jeunes gentilshommes qu'il fit chevaliers de cet ordre et les rassembla dans une maison de la rue de Charonne, en bon air, avec un jardin, mur mitoyen du couvent de Bon-Secours. Il y établit un principal instituteur qui choisissait les autres, ce qui n'empêchait pas le marquis et l'abbé de Dangeau, son frère, de venir de temps en temps inspecter la manutention et l'ordre de la maison. Les enfants qu'il y plaçait étant trop jeunes pour les armes et l'équitation, la base des exercices était la lecture, l'écriture, le latin, l'histoire, la géographie et la danse. On imagine bien que la sublime science du blason n'était pas oubliée dans une éducation donnée à des gentilshommes, dont chacun l'aurait inventée si elle ne l'était pas. C'était aussi avec la grammaire ce que l'abbé de Dangeau affectionnait le plus. »

Dans cette institution aristocratique, le glorieux Dinannais roturier avait doublement à cœur de se distinguer des petits comtes et petits marquis par son assiduité au travail et son aptitude à tout concevoir et à tout retenir. Il n'oublia rien pour éclipser ses compagnons d'étude[1] *et il y parvint, mais il resta à*

1. Parmi les pensionnaires du marquis de Dangeau se trouvaient le tendre chevalier d'Aïdie et son frère qui devint l'abbé d'Aïdie.

leur endroit aussi modeste et aussi bienveillant que s'il eût été le dernier de sa classe.

Après avoir passé cinq années au pensionnat de la rue de Charonne, Duclos fut mis au collège d'Harcourt, et, bien qu'il fût de force à entrer aussitôt en philosophie, on ne le plaça qu'en seconde. Dans cet internat plus égalitaire et de rangs moins titrés que dans l'institution du marquis de Dangeau, il n'eut que plus d'émulation et remporta de grands succès scolaires dont il parlait encore avec un certain plaisir en ébauchant ses Mémoires. *Son seul rival en rhétorique fut Charles-Antoine, marquis de Beauveau, dont il était l'aîné de trois ans, et qui devint par la suite mestre de camp du régiment de cavalerie de la Reine. Les deux champions, loin de se haïr ou de se jalouser, conçurent l'un pour l'autre une solide amitié, basée sur une estime réciproque, et lorsqu'en 1744 le marquis tomba mortellement frappé à l'attaque du chemin couvert de la ville d'Ypres, Duclos donna publiquement le témoignage de ses regrets profonds pour son ancien condisciple.*

Le proviseur du collège d'Harcourt, en 1718, était le plus terrible argumentateur de l'Université, ce fameux Dagoumer, que Lesage a pensé pourtraicturer dans Gil Blas, *sous les traits du licencié Guyomar. Sous un tel recteur, la philosophie scolastique était*

professée avec des méthodes particulières, mais la facilité de Duclos ne connaissait pas d'obstacles et, en dehors de ses devoirs universitaires, il trouvait le temps de se procurer des livres qui, pour n'être point classiques, le séduisaient bien davantage que la métaphysique abstraite qu'on lui enseignait. C'est alors qu'il se prit à dévorer Montaigne et Rabelais, La Bruyère et Molière, les poètes du XVIe *siècle et les épistoliers du règne de Louis XIV. Son goût pour la littérature ne tarda pas à devenir passion au contact des esprits d'élite qu'il ne devait pas tarder à fréquenter.*

Pendant que Duclos terminait ses études au collège d'Harcourt, le célèbre financier écossais Law de Lauriston révolutionnait Paris et la France par son néfaste système sur le numéraire et le commerce. Déjà il avait formé et mis en actions sa Compagnie des Indes occidentales *et on rachetait ces valeurs avec acharnement dans la rue Quincampoix. Ce fut pendant longtemps un affolement dans toutes les classes de la société; des désirs de lucre et des rêves d'opulence hantaient tous les esprits, et chacun apportait son argent à la* BANQUE ROYALE.

La mère de Duclos, qui venait de se défaire de certaines propriétés rurales et de vendre quelques maisons, avec l'idée première d'appliquer cet argent

à son commerce, fut, à l'exemple général, entraînée dans l'entreprise de Law, et quand, deux ans plus tard, un édit eut prononcé la réduction progressive des actions et des billets, la part qu'elle avait engagée dans cette affaire fut compromise par la banqueroute de l'Écossais.

« *Dans les secousses des finances d'un État, a dit lui-même Duclos, les rentiers sont les premières victimes.* » *Quoi qu'il en soit, sa mère, atteinte dans sa fortune, mais loin d'être ruinée, ne voulut rien changer à ses projets, et l'éducation de son fils put s'achever sans entraves. Lorsque celui-ci, à la fin de ses classes, retourna à Dinan, il avait déjà tâté des plaisirs de son âge, dans la liberté d'une grande ville, aux mœurs capricieuses et libertines. Son seul désir était de revenir à Paris avec toute son indépendance, et il s'ouvrit à sa mère des projets qu'il avait d'y faire son droit, d'être reçu avocat et d'acquérir promptement une célébrité dans le barreau. On gagne facilement le cœur des parents en faisant participer la vanité à des raisons plausibles et sérieuses pour le complément d'une bonne éducation. Mme Michel Pinot consentit au départ de Charles ; elle lui fit une pension très suffisante pour un étudiant laborieux et rangé, mais peut-être modique pour un jouvenceau amoureux du plaisir et de la galanterie.*

Notre étudiant breton prit sa première inscription à l'École de droit; mais, au lieu de suivre les cours, il fréquenta les salles d'armes, et confia au prévôt ce qu'il aurait dû donner à l'agrégé. On était alors vers la fin de la Régence et la jeunesse des écoles était, avec sa surabondance de vie, animée d'une ardeur extrême pour les divertissements bruyants, les folles équipées et les orgies des petits soupers, en compagnie de nymphes qui avaient le laisser-aller du métier. Roués, vicieux, abbés galants, femmes du monde et prêtresses de Vénus semblaient se confondre dans un même désir de voluptés hâtives et de plaisirs enivrants. Duclos, avec son tempérament fougueux, aurait pu sombrer entièrement dans l'énervement d'un exemple aussi perturbateur : il eut de joyeux compagnons de débauche, mais il sut toujours se retirer à temps; ses sentiments d'honneur et une certaine raison froide qui ne le quittait jamais, même dans la chaleur des passions, le préservèrent d'une démoralisation fatale. — « Il semble, écrivait-il dans l'âge mûr, que la Providence m'ait conduit par la main, non pas aux postes où je ne prétendais ni ne devais prétendre, mais à travers les précipices de mon état, et quelquefois des bourbiers, me soulevant pour m'empêcher d'enfoncer le pied trop avant ; me tenant parfois suspendu sur le précipice et ne m'y

laissant jamais tomber. » Un jour, il se trouvait près du pont Saint-Michel avec quelques camarades de sa salle d'armes, lorsqu'ils virent les archers mettre la main sur un homme pérdu de dettes, qui se débattait et criait au secours. Aussitôt nos jeunes gens de dégainer et de courir sus aux archers, l'épée nue à la main; la populace aidant, le prisonnier fut délivré et put s'échapper par la rue de la Harpe; mais Duclos ne se rappela jamais sans frémir cette étourderie, dont les suites auraient pu être des plus funestes pour lui, si la garde du Châtelet, étant survenue, avait, sinon massacré, tout au moins mis en prison les trop ardents et inconséquents libérateurs du bourgeois endetté.

Duclos connut à ce moment un nommé Saint-Maurice, joyeux viveur, qui avait de l'esprit et de la littérature, mais qui, dans le vrai, n'était qu'un fourbe insigne, lequel spéculait sur la folie épidémique de la cabale et servait de médium entre de naïfs bourgeois et des génies élémentaires dont il invoquait les faveurs dans des assemblées mystérieuses[1]. *« Il*

1. Ce Saint-Maurice fut arrêté et enfermé à Bicêtre, d'où il s'évada. Après être resté quelque temps à Paris, il alla à Rouen, où il tenait un état brillant et recevait chez lui ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. En 1729, à la naissance du dauphin, il donna une fête superbe qui resta longtemps célèbre dans les fastes de la ville normande.

logeait, raconte Duclos, au troisième étage sur le Palais-Royal, en face de la Compagnie des Indes. Son logement était composé de trois pièces, dont la principale était meublée, tapisserie, lit et chaises, d'une serge violette. Vous eussiez cru entrer dans la retraite d'une dévote. Cette modeste tapisserie était un peu égayée par une suite d'estampes sous verres, encadrées dans des bordures brunes, qui renfermaient les sujets les plus lascifs. Tout son domestique consistait en une servante jeune et jolie, vêtue en paysanne très propre : c'était un habit de goût, on voyait d'abord que si elle faisait le lit de son maître, elle le défaisait aussi. »

Dans la compagnie de ce Saint-Maurice, il n'est fredaines qu'il ne commît. C'était tous les jours rendez-vous galants, parties carrées, soupers délicats. « La délicieuse société! s'écrie-t-il; il ne lui manquait que d'être honnête, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort de mon goût, à l'âge que j'avais, avec une ardeur immodérée pour les femmes. Je les aimais toutes et n'en méprisais aucune. La délicatesse de sentiment ne s'allie guère à un tempérament de feu. La connaissance de Saint-Maurice aurait été cependant plus dangereuse pour moi que celle de toutes les coquines, si j'avais eu moins de principes. J'allais de temps en temps chez lui et j'y trouvais compagnie

joyeuse et à table, car il donnait souvent de ces déjeuners-dîners qui se prolongeaient tellement que tous les repas s'y confondaient. »

Cependant la mère de Duclos, instruite de la vie oisive et dissipée de son fils, le rappela à Dinan à la fin de février 1725, jugeant que cette existence dissolue n'était point celle qui convenait précisément à un garçon de vingt et un ans, sans situation décidée. Celui-ci quitta Paris avec un profond chagrin, mais plein de déférence pour les ordres maternels. Il pensa d'abord accepter une lieutenance qu'on lui offrait dans un régiment de Piémont; mais Mme Duclos, avec un grand sens, lui fit observer que le service n'appartenait qu'aux gens de condition; qu'ils ne devaient point suivre d'autre route, et qu'elle ne voyait qu'avec mépris des gentilshommes exercer de très bas emplois qui, dans sa jeunesse, étaient des récompenses de valets; pour un honnête bourgeois, ajoutait-elle, à moins qu'il ne fût assez riche pour sortir de sa classe, le service était un métier de libertin.

Le fils s'efforça enfin de persuader à sa mère, qu'ayant commencé son droit, il ne saurait faire mieux que de le terminer, pour être prochainement reçu avocat. Celle-ci se laissa convaincre, et, après un séjour d'environ six mois à Dinan, Duclos se disposa à revenir à Paris. Il resta tout d'abord cinq se-

maines à Rennes, chez Mme Pellenec, sa sœur; ce fut là qu'il connut La Chalotais[1], *le fameux procureur général au parlement de cette ville, qui devait, par la suite, se signaler l'un des premiers dans l'affaire de l'expulsion des jésuites, en publiant* le Compte rendu des constitutions *de cet ordre*[2].

Entre ces deux honnêtes hommes, il s'établit une sympathie de caractère qui ne pouvait que se changer en une amitié dont la disgrâce et l'exil ne firent que fortifier les liens par la suite. Ce fut la littérature qui jeta un pont entre ces esprits si nettement accusés; tous deux étaient épris des lettres, tous deux adoraient la force de la sincérité et l'idéal de la justice jusqu'à se faire pendre pour elle et par elle;

1. Louis-René de Caradeuc de La Chalotais, procureur général au parlement de Rennes, naquit en cette ville en 1701, mort en 1785. Il résista au duc d'Aiguillon, commandant de la province, et refusa d'enregistrer les édits bursaux du gouvernement, les considérant comme attentatoires aux droits de cette province. Il subit une longue disgrâce et des emprisonnements, notamment avec son fils, dans la citadelle de Saint-Malo. C'est là que, privé de papier et d'encre, il écrivit un mémoire contre ses détracteurs sur des papiers de biscuit, avec un cure-dent trempé dans de la suie délayée, ce qui fit dire à Voltaire que *son cure-dent gravait pour l'immortalité.* Duclos n'abandonna jamais son ami et le soutint jusqu'à voir sa propre liberté menacée.

2. Publié en 2 volumes in-12, 1762.

aussi, lorsque plus tard Duclos se rendait aux États de Bretagne, il rencontrait dans La Chalotais comme un écho salutaire de son honneur et de son intégrité de conscience. Il retrouvait en lui comme un autre lui-même, et se complaisait dans cette amitié comme dans un nid d'estime qui lui permettait encore de croire à quelque chose dans l'effondrement moral de son siècle.

Au commencement de 1726, Duclos se retrouve enfin dans ce Paris qu'il convoitait si fort du fond de sa province; il se mit en pension chez un avocat du Conseil et reprit ses inscriptions en droit. Mais la procédure lui inspirait toujours moins de goût que la lecture des vieux auteurs, et nous le laisserons lui-même conter cette époque de sa vie vec une finesse extrême, et tracer des portraits charmants, en accompagnant son récit d'annotations nécessaires aux souvenirs qu'il provoque :

« *Un jour, avant d'entrer à la Comédie que je suivais plus que les écoles, je m'arrêtai au café Procope, où l'on dissertait sur la pièce qui se jouait alors; quelques bonnes observations que j'entendis me donnèrent envie d'y revenir.*

« *Il y avait alors deux cafés où se rassemblaient des gens de lettres; celui de Procope en face de la Comédie et celui de Gradot sur le quai de l'École. La Motte, Saurin, Maupertuis, étaient les plus dis-*

tingués de chez Gradot. Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret et quelques artistes s'étaient adonnés au café Procope et s'y rendaient assidument, indépendamment de ceux qui y venaient de temps en temps, tels que Piron, l'abbé Desfontaines, La Faye et autres. Je ne crois pas que ces cafés soient aujourd'hui sur le même pied; il y a plus de trente-cinq ans que je n'y suis entré (Duclos écrivait donc ces fragments de mémoire vers 1762 à 1765), et je n'entends citer personne de connu dans les lettres qui s'y rende.

« *Je retournai chez Procope. Je trouvai, en y entrant, qu'on y traitait un point de métaphysique, et que Fréret et Boindin étaient les tenants de la dispute. Le premier était l'homme de la plus vaste et de la plus profonde érudition que j'aie connu, et ses connaissances portaient sur une forte base de philosophie*[1]*; l'autre, avec beaucoup de sagacité, parlait*

1. Fréret, fils d'un procureur au Parlement, était né à Paris en 1688; tour à tour avocat et historiographe, il fut reçu à l'âge de vingt-cinq ans à l'Académie des inscriptions. Son discours d'entrée sur l'*Origine des Français*, très savant et hardi, contenait des passages très osés dans leur indiscrétion au sujet de l'affaire des princes avec le Régent, ce qui le fit enfermer à la Bastille; après avoir obtenu sa liberté, il revint à ses études littéraires et à ses mémoires érudits, qu'on retrouve dans la collection académique des

avec une éloquence véhémente, sans en être moins correct dans le langage[1]. *Il ne montrait jamais plus d'esprit dans une dispute que lorsqu'il avait tort, ce*

inscriptions et belles-lettres. Fréret était très savant et sa mémoire etait prodigieuse; il mourut en 1749, dans la soixante et unième année de son âge.

1. Nicolas Boindin naquit à Paris en 1676. Nous le voyons d'abord dans les mousquetaires à l'âge de vingt ans; mais le métier des armes, trop fatigant, ne convenait point à son tempérament; en 1706, il fut reçu à l'Academie des inscriptions et belles-lettres, et il est certain que l'Académie française lui eût ouvert ses portes, si l'athéisme provocant qu'il affichait n'avait quelque peu effarouché la quiétude des Quarante. Par amour de la discussion, il avait fini par ne plus rien voir que de problématique dans les opinions humaines. Cet homme d'esprit fit plusieurs comédies qui ne sont que trop oubliées : *le Port de mer*, *le Bal d'Auteuil* et *les Trois Gascons* sont encore tout pétillants d'un comique qui n'a pas vieilli. Voici comment l'auteur du *Temple du goût* a peint Boindin :

Un raisonneur, avec un fausset aigre,
Criait : « Messieurs, je suis ce juge intègre
Qui toujours parle, argue et contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »
Lors la Critique apparut et lui dit :
« Ami *Bardou*, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu :
Vous y venez pour fronder notre Dieu,
Contentez-vous de ne le pas connaître. »

Marmontel, dans ses *Mémoires*, a consacré à Boindin quelques lignes fort plaisantes. — Cet original est mort à Paris en 1751.

qui lui arrivait assez, quand il ne parlait pas le premier, attendu qu'il était naturellement contradicteur... Le sage Fontenelle, qui estimait Boindin à beaucoup d'égards, lui ayant demandé pourquoi il se livrait si fort à la contradiction : « C'est, dit Boindin, que je « vois des raisons contre tout. — Et moi, répondit Fon- « tenelle, j'en vois pour tout, et j'aurais la main pleine « de vérités, que je ne l'ouvrirais pas pour le peuple. »

« J'ai toujours trouvé Boindin très raisonnable dans le tête-à-tête; mais aussitôt qu'il se voyait au milieu d'un auditoire, comme au café, il ambitionnait les applaudissements que lui attirait son éloquence. A soixante ans passés il avait encore cette passion puérile... Je me suis un peu arrêté sur Boindin parce que c'est le seul de l'Académie des belles-lettres dont on n'ait point parlé à la séance publique qui suivit sa mort. On aurait pu au moins en user pour lui comme on avait fait pour le trop fameux Père Letellier, dont tout l'éloge se borna aux dates de sa naissance, de sa nomination à la place de confesseur du roi et de sa mort; on n'aurait manqué ni à l'usage ni à la décence.

« J'étais donc arrivé au café au plus fort de la discussion métaphysique. Après avoir entendu quelque temps les deux acteurs, je hasardai, sur la question, quelques mots qui attirèrent leur attention. L'audi-

toire parut surpris qu'un jeune homme osât se mesurer avec de tels athlètes. Cependant ils me firent accueil l'un et l'autre et m'invitèrent à revenir. Je n'y manquai pas, et comme j'y trouvais toujours Boindin, je devins bientôt son antagoniste et partageai avec lui l'attention de l'auditoire qui m'affectionnait de préférence, parce que Boindin avait la contradiction dure et que je l'avais gaie...

« *L'abbé Terrasson*[1], *qui venait souvent au café, avait beaucoup d'érudition grecque, latine et dans plusieurs langues modernes; était géomètre, physicien et doué d'un esprit philosophique qu'il portait dans tout ce qu'il traitait, c'est-à-dire, pour me servir de sa définition, de cette supériorité de raison qui nous fait rapporter chaque chose à ses principes propres et naturels, indépendamment de l'opinion qu'en ont eue les autres hommes... Avec beaucoup d'esprit,*

1. L'abbé Jean Terrasson, né à Lyon en 1670, fut reçu en 1707 à l'Académie des sciences, et obtint en 1720 une chaire de professeur de philosophie grecque et latine au Collège de France. Il fit partie de l'Académie française en 1732. Il fut tour a tour enrichi et ruiné par le système de Law, qu'il avait préconisé dans ses lettres sur le *Nouveau système de finances*, 1718. Il a laissé trois volumes sur l'*Histoire tirée des monuments, anecdotes de l'ancienne Égypte*, 1731; 3 vol. in-12 L'abbé Terrasson mourut en 1750.

le fond de son caractère était la simplicité, la naïveté et quelque chose de niais. Il y a des hommes qui, tenant de la nature un point de singularité, l'exagèrent à dessein pour le rendre plus piquant, ce qui, contre leur intention, produit un effet contraire. Il pouvait quelquefois remarquer que les autres ne lui ressemblaient pas; mais il n'allait peut-être pas jusqu'à conclure qu'il ne leur ressemblait point, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas de retour sur lui-même...

« *Un homme que je connus en même temps que l'abbé Terrasson fut Du Marsais*[1], *qui avait beaucoup d'esprit philosophique qu'il appliqua principalement à la grammaire; comme il était venu tard de sa province à Paris, il avait conservé l'accent provençal, qui l'empêchait de bien juger des sons de la langue. Nous en parlions un jour, et, sur les observations que je lui en fis, il m'engagea à mettre mes observations par écrit. Elles font partie des notes*

1. César Chesnau du Marsais, né à Marseille en 1676, mort à Paris en 1756. D'abord avocat, il ne tarda pas à s'occuper de l'exposition des méthodes raisonnées sur la grammaire, et il a laissé à ce sujet plusieurs ouvrages estimés. Fontenelle disait de lui : « C'est le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse; c'est le La Fontaine des philosophes. »

que je fis dans la suite sur la grammaire de Port-Royal[1].

« *Parmi ceux qui venaient chez Procope, il y en avait qui allaient aussi au café Gradot, tels que le marquis de La Faye*[2]*; avec de la finesse dans l'esprit, de la littérature française, beaucoup de politesse, le meilleur ton dans la conversation, faisant des vers faciles ; c'était un homme très aimable et qui aurait*

1. *Grammaire générale et raisonnée* (dite de Port-Royal), par Lancelot et Arnaud, avec des remarques par Ch. Duclos. Paris, 1754; in-12.

2. Jean-François Leriget de La Faye, d'abord capitaine d'infanterie, puis gentilhomme ordinaire du roi, fut reçu à l'Académie française en 1730 et mourut, en 1731, âgé de cinquante-sept ans. Il a laissé des poésies agréables, et Voltaire, qui appréciait l'homme, en a fait ce portrait flatteur :

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion;
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire;
L'un était le talent de plaire,
L'autre, le secret d'être heureux.

M. Paulin-Pâris, dans une savante *Étude sur Jean-Baptiste Rousseau*, insérée dans les tomes I, II, III et IV du *Bibliophile Français*, a eu l'occasion de parler de La Faye et de ses procès; de même qu'il a passé en revue, pour ainsi dire, l'aimable société dont Duclos, dans ses *Mémoires*, esquisse si finement la physionomie.

pu servir de modèle à ce qu'on appelle les gens du monde. Il jouissait d'une fortune considérable, tenait une bonne maison et y rassemblait souvent compagnie choisie de différents états. Son frère aîné, capitaine aux gardes, homme d'esprit et fort instruit, avait la plus belle bibliothèque qu'un particulier pût avoir[1], *et dont le catalogue est, je crois, le premier qui ait été imprimé et qui ait servi à l'ordre de ceux qui ont paru depuis. Il est connu et recherché en librairie... Le duc de Bourbon, qui avait été premier ministre, le chargea d'une commission assez singulière. Ce prince, ayant résolu de se marier, envoya La Faye en Allemagne, choisir la princesse dont la figure lui plairait le plus, s'en rapportant absolument au goût du commissionnaire. La Faye, après avoir parcouru l'Allemagne, donna la pomme à Caroline de Hesse-Rhinsfeld, princesse aussi aimable que son mari l'était peu. Elle est morte à vingt-six ans, en 1741.*

1. Le capitaine de La Faye, ayant eu une jambe emportée par un boulet de canon, quitta le service et se renferma dans sa bibliothèque, sur laquelle il fit graver cette inscription :

Me læsit Mavors, læsum mulcere Camenæ.

Très érudit et passionné pour la bibliographie, ce bibliophile distingué termina sa vie en annotant des textes et en collationnant des éditions.

Je ne m'attendais guère, quand elle arriva ici, que je dusse faire son épitaphe[1].

« *La Faye, qui avait pris de l'amitié pour moi, m'aurait volontiers emmené avec lui dans son voyage, et je l'aurais encore plus volontiers accompagné; mais ce ne pouvait pas être à l'insu de ma mère. Je lui laissais bien ignorer ma vie dissipée et le peu d'application que je donnais à la jurisprudence, mais un voyage de plaisir aurait mis ma conduite trop à découvert, m'aurait fait appeler en province, ce que je redoutais le plus.*

« *Peu de temps avant ce voyage, La Faye m'avait mené chez Gradot pour me faire connaître, me dit-il, le plus aimable des gens de lettres ; et j'en jugeai comme lui. C'était La Motte*[2]. *Après avoir vécu*

1. Dans les papiers laissés par Duclos après sa mort, on a trouvé cette épitaphe écrite sur une carte à jouer. La voici : « Auguste par sa naissance, elle mérita par ses vertus les respects dus à son rang; la beauté, la jeunesse et les grâces en relevaient l'éclat; sa beauté la fit aimer. Sa mort, vraiment chrétienne, nous assure qu'elle repose en paix au sein de Dieu. »

2. Antoine Houdard de la Motte, de l'Académie française, né en 1672, mort en 1731. Il offre ce rapprochement avec Duclos, que tous deux étaient fils de chapelier. L'esprit paradoxal de ces écrivains devait briller de tout son éclat et mieux que dans leurs écrits, dans cette société de grands causeurs tels que Maupertuis, Saurin et Nicole.

dans les meilleures sociétés de Paris, devenu aveugle et perclus de jambes, il était réduit à se faire porter en chaise au café Gradot, pour se distraire de ses maux dans la conversation de plusieurs savants ou gens de lettres qui s'y rendaient à certaines heures. J'y trouvai Maupertuis, Saurin, Nicole, tous trois de l'Académie des sciences; Melon, auteur du premier traité sur le commerce; et beaucoup d'autres qui cultivaient ou aimaient les lettres. La Motte était le point de réunion de l'Assemblée, et personne n'y était plus propre que lui par le ton de politesse qu'il mettait dans la discussion. Les sciences dont il ne s'était point occupé ne lui étaient pas étrangères. Il en saisissait la métaphysique. Ses idées étaient nettes, précises, et rendues avec ordre et clarté. Ses ouvrages et surtout ses qualités personnelles lui avaient fait des enthousiastes, aussi était-il l'objet de l'envie de ceux qui n'étaient pas en état de l'estimer...

« La Motte, à qui j'avais été annoncé par La Faye,

N'est-ce pas lui qui prétendait que les tragédies devaient être écrites en prose? — Pour Duclos, qui détestait les vers, cette boutade devait être prise au sérieux. Il a écrit en effet cette pensee : « Que d'ouvrages en vers perdraient leur réputation si on les réduisait en prose! ce serait une espece de coupelle pour savoir s'il y a des choses et non pas des mots. »

me fit assez d'accueil pour m'en attirer de la part de l'assemblée. J'y allais donc quelquefois ; mais comme j'étais venu me loger dans le quartier du Luxembourg, où j'avais fait des connaissances qui m'étaient chères, je préférais aller au café Procope, voisin de la Comédie que j'aimais beaucoup ; cela me donna l'occasion de connaître Baron, le Roscius de notre siècle. C'était le plus grand comédien dans le tragique et le comique noble qui ait paru sur le Théâtre-Français... son jeu était si vrai, qu'il faisait oublier le comédien : on croyait voir le personnage. A soixante-quinze ans passés, il jouait des rôles d'amoureux sans qu'on fît attention à son âge[1]. *Il avait reçu de la nature tout ce qu'il en pouvait recevoir pour sa profession : la figure, la voix, l'intelligence, les entrailles. Ajoutez-y qu'il avait été adopté, élevé et instruit par Molière. Racine, qui faisait répéter ses pièces avec le plus grand soin, disait à*

1. Baron ne mourut qu'en 1729; c'est vers 1727 que Duclos se lia avec ce grand comédien, bien qu'il l'ait connu dès le temps qu'il sortait du collège d'Harcourt. Baron se rendait alors chez un libraire, vis-a-vis du collège, pour y rechercher des éditions anciennes de pièces de théâtre. Sa bibliothèque était bien montée et remplie d'ouvrages choisis; il possédait même la série des *Ad usum delphini* et l'édition *variorum*. Il disait de Racine que Boileau le tenait pour son écolier : « C'était un bel esprit, ajoutait-il, auquel il avait appris à faire difficilement de bons vers. »

Baron : « Pour vous, je vous livre à vous-même, le cœur vous en dira plus que mes leçons... »

« Je reviens pourtant à moi; je n'écris ceci que pour amuser ma vieillesse et je m'amuse. Je continuais de prendre des inscriptions aux écoles de droit, sans les suivre, et l'étude de l'avocat au conseil m'attachait fort peu. Les connaissances que je fis au spectacle, soit nouvelles, soit renouvelées du collège, me lièrent avec quelques jeunes gens de qualité qui m'accueillirent. Je n'en fus guère moins libertin, mais cela me sauva d'associations qui pouvaient m'entraîner dans une sorte de crapule. Je fus aussi initié dans des maisons honnêtes et même distinguées. Engagé journellement alors à des dîners et à des soupers, je vis que ce que j'avais de mieux à faire était de ne pas payer inutilement une pension, et je pris une petite chambre garnie. Ainsi, n'ayant point d'état que celui d'un étudiant qui n'étudiait point (du moins ce qui était de mon devoir, car les belles-lettres prenaient le temps que je ne donnais pas au plaisir), j'étais à portée d'être reçu dans les sociétés d'un rang supérieur au mien, ce qui n'arrive qu'à Paris, pour les hommes, pourvu qu'ils soient de famille honnête et ne soient pas dans une dépendance personnelle. Ils peuvent vivre avec ce qu'il y a de plus grand, si les mêmes goûts les associent; j'en

eus la preuve. J'avais fait quelques autres connaissances que de jeunes gens ; un homme de crédit, sachant que ma fortune était assez bornée, me proposa une place très lucrative, mais qui m'aurait donné un maître : je la refusai. Il me pressa, et, voyant que ses instances étaient inutiles, il me dit en m'embrassant : « Je ne puis vous blâmer, quelque « amitié que j'aie pour vous, nous ne pourrions exacte- « ment vivre ensemble comme nous vivons ; je serai « peut-être plus heureux dans une autre circonstance. »

« J'avais déjà une répugnance naturelle pour la dépendance, ou plutôt l'asservissement. L'approbation que donnait à mon refus un homme qui aurait pu s'en offenser, et qui me voulait du bien, ne fit que me confirmer dans mes sentiments. Si mon petit amour-propre m'a quelquefois fait négliger ma fortune, il m'a toujours empêché de m'écarter de l'honneur[1]*. Je n'ai, par exemple, jamais accepté, avec des seigneurs,*

1. Dans les *Considérations*, Duclos a émis cette pensee, qui définit bien son sentiment personnel : « L'homme de probité se conduit par éducation, par habitude, par intérêt ou par crainte ; l'homme vertueux agit avec bonté. L'*homme d'honneur* pense et sent avec noblesse, ce n'est pas aux lois qu'il obéit ; ce n'est pas la réflexion, encore moins l'imitation qui le dirigent ; il pense, parle et agit avec une sorte de hauteur et *semble être son propre législateur à lui-même.* »

de ces soupers libertins que j'ai souvent faits avec mes égaux. Je me souviens que, me trouvant à un souper d'hommes, chez le prince de Guise, avec sept ou huit jeunes gens de la cour les plus à la mode, le repas fut très gai. Entre minuit et une heure, on proposa, pour couronner la fête, d'envoyer chez une célèbre abbesse, chercher des filles. La proposition fut applaudie et je ne la contredis point. Mais pendant que le Mercure était en course, quoique j'eusse la tête échauffée de vin de Champagne, je ne la perdis point, et, sous prétexte d'un besoin, je m'évadai. Je trouvai le lendemain un de nos convives qui me dit qu'on s'était fort réjoui, qu'on m'avait regretté, mais qu'apparemment je m'étais senti incommodé. Je le rassurai sur ma faute de la veille, et j'ajoutai que je n'aimais pas les parties de plaisir qui pouvaient finir par un éclat ; que ces messieurs, en cas d'aventure, avaient des noms qui imposent et que celui d'un particulier comme moi figurerait mal sur une telle liste. Ce motif de mon éclipse qu'il dit aux autres ajouta quelque estime au goût qu'ils avaient pour moi.

« *La vie que je menais me plaisait beaucoup plus que mes devoirs. Ma mère n'en aurait pas été aussi contente que moi, mais je ne l'en instruisais pas.*

« *Quoique ma conduite ne fût pas absolument sans*

reproches, je vivais, du moins habituellement, dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. . . . . .

. . . . . .

C'est ainsi, brusquement, au début d'une phrase révélatrice, alors que l'intérêt commence à poindre, que ces Mémoires de Duclos, *si heureusement ébauchés, se terminent, s'éteignent, pour ainsi dire, comme ces paroles dernières, que la pensée expirante des agonisants lègue à ceux qui survivent. — Nous venons de citer, en les allégeant des détails superflus, les trois maîtresses pages de ce précieux document, nous effaçant avec respect devant l'esprit et l'allure jeune et vivante de cette autobiographie. Nous allons reprendre maintenant, avec la conscience de notre isolement, au milieu du fatras de nos notes, cette existence qui faisait d'aussi aimables retours sur elle-même, en nous donnant la sensation d'un vieillard, heureux de dérouler dans le mirage de ses souvenirs ses années de jeunesse, de vigueur et d'amour.*

N'éprouve-t-on pas de pénibles regrets en songeant aux régals délicats dont ces digressions sitôt interrompues nous privent? Devant la brusquerie d'arrêt de cette plume, les désirs s'irritent et se cabrent; telle une bonne fortune qui s'évanouirait à la jarretière ou l'aurore d'un beau jour aussitôt obscurcie. Nous n'avons point la prétention de renouer le fil

du récit, les désillusions ne se réparent point; en continuant par le pastiche ce croquis d'artiste si bien mis en place par lui-même, nous ne ferions que tomber dans l'erreur grossière de quelques érudits à conscience facile et autorité contestable. On ne touche pas aux esquisses des peintres qui ne sont plus; elles font rêver par l'esthétique de leur conception, et les poètes de l'art aiment à rehausser de leur idéal l'indécision exquise des lignes ou le vague fondant des tons.

Aussi, dans ces Mémoires, *qui ne demandaient qu'à grandir et à devenir touffus, feuillus comme la vie chaque jour mouvementée, enfiévrée, peuplée davantage de celui qui les écrivit, ce que nous regrettons, c'est l'horizon même, chargé de mystère et de révélations, qu'ils semblaient vouloir dérouler à nos yeux. C'est un coin intime du* XVIIIe *siècle qu'on croyait tenir et qui s'efface tout à coup. Que d'anecdotes, de traits originaux, de chroniques indiscrètes, d'observations finement ciselées, Duclos eût semés dans cette période de quarante années qui eussent complété son autobiographie! quels portraits sincères et hauts en couleurs il nous eût montrés, sans flatterie, avec leurs verrues et leurs rides! Sous la projection étincelante de sa lanterne de Diogène incorruptible, nous eussions vu jaillir de l'obscurité*

toutes ces faces blêmes, hypocrites et craintives qui ont pu se réfugier dans la virginité des marges de l'histoire des lettres, ou demeurer ténébreusement masquées, faute d'avoir rencontré sur leur route un écrivain viril et indépendant qui les dévisageât.

Duclos eût magistralement marqué de son mépris tous les sectateurs des philosophies tapageuses, avec lesquels sa hautaine probité ne put jamais s'acclimater; il eût jugé sévèrement ces orgueilleux chefs de cabales et il n'aurait pas craint de relever les falbalas, les jupes et les paniers d'une Mme d'Épinay[1]*, pour la fouailler d'importance et la laisser voir à nu, éperdue et le derme zébré par ses lanières impitoyables. Il fallait un tel homme pour stigmatiser la perversité profonde et froide de certaine société et cette entière dignité qui lui permit de s'écrier un jour : « Je tirerai ces drôles-là de la fange, pour les pendre dans mon histoire. »*

Mais si Duclos, dans ses Souvenirs, *n'a pendu en effigie aucun de ces fourbes au gibet de sa droiture,*

1. Voyez, sur les rapports de Duclos avec la société de Mme d'Épinay, les *Mémoires* mêmes de Mme d'Épinay; les *Confessions de J.-J. Rousseau,* la *Vie de J.-J. Rousseau,* par Musset-Pathay; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay, Grimm, d'Holbach,* etc., etc.; toutes les calomnies de la coterie de Mme d'Épinay sur Duclos sont à l'honneur de cet écrivain loyal.

nous le retrouverons souvent clouant, de son ironie profonde, quelques puissants de son siècle au pilori de ses Ana. « *Les grands nous craignent, disait-il bravement, comme les voleurs craignent les lanternes.* »

Reprenons notre biographie sans insister sur l'originalité qu'un tel esprit droit et pénétrant n'eût point manqué d'apporter dans l'histoire des mœurs littéraires de son siècle.

Les relations du jeune ami de La Motte, de Fréret et de Boindin s'étendirent rapidement; du Procope et du Gradot, la réputation de ce spirituel causeur fut colportée de cercle en cercle. Il fut mandé chez Mlle Quinault[1], *à cette société* du Bout du banc, *dont maintes fois, dans ces notices, nous avons eu l'occasion de parler; là, il se lia d'une amitié profonde avec Caylus, ce bourru bienfaisant; Maurepas, Pont de Veyle, Voisenon, ce papillon asthmatique; Collé, le grivois chansonnier; le comte de Tessin, ministre plénipotentiaire; de Surgère, et Crébillon fils, ce Straparole amarivaudé et ce philosophe aux senteurs de boudoir.*

1. Duclos devait, par la suite, être l'un des plus intimes et des plus dévoués amis de Mlle Quinault, à laquelle, par une clause de son testament, il donna et légua dix mille livres une fois payées.

Ces aimables connaissances l'entraînèrent au Caveau, dans les parties joyeuses des sens et dans les incartades de l'esprit. Dans cette compagnie, gagné par l'honnêteté cordiale des sentiments qui s'y montraient, il se laissa aller à composer des couplets de parades et des petits écrits facétieux, qui figurent dans le Recueil de ces messieurs[1], les Étrennes de la Saint-Jean[2], *ouvrages dans lesquels la plaisanterie se vautre, et qu'un mot de d'Alembert nomme justement :* une crapule plutôt qu'une débauche d'esprit.

Quoi qu'il en soit, en dehors de ces licences d'un réalisme fade, Duclos avait acquis, comme charmeur de la parole, une réputation des plus justifiées dans le monde des littérateurs les plus difficiles sur l'art du bien penser et du bien dire. C'est dans la conversation, en effet, qu'on le retrouvait tout entier, avec sa verve personnelle bien rythmée par un organe mâle et impératif. Il était si séduisant, en discutant sur

1. Le *Recueil de ces Messieurs* parut sous la rubrique d'Amsterdam, chez les frères Westein, en 1745, in-12. Ils sont insérés dans les *Œuvres complètes de Caylus*. La dernière pièce du Recueil, qui est attribuée à Duclos, est la meilleure qui soit dans cette œuvre médiocre.

2. Les *Etrennes de la Saint-Jean*. Troyes, veuve Oudot, 1732, in-12. — Voir notre édition des *Contes de Caylus*. Paris, Quantin, 1879, in-8°, dans cette même collection des *Petits Conteurs du* XVIII*e siècle*.

un point quelconque de morale, ses pensées présentaient une arête tellement vive et revêtaient si logiquement l'expression propre, que Fontenelle, enthousiasmé, un jour qu'il écoutait notre Breton, l'invita à composer un ouvrage : « Mais, sur quoi? *insista Duclos.* — Pardieu! sur ce que vous venez de nous dire », *reprit le spirituel nonagénaire.*

En 1739, le 13 août[1], *à l'âge de trente-cinq ans, sans qu'il eût encore rien publié pour fonder sa réputation, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par une faveur spéciale, témoigna de sa foi en des aptitudes si brillantes, et fit crédit à Duclos en le recevant dans sa docte assemblée. C'était alors une rare distinction qu'on accordait parfois aux grands seigneurs, mais qui était, sans aucun doute, un cas isolé en ce qui concerne un roturier admis sans droit. Le nouveau venu ne laissa pas à la surprise et à l'envie le temps*

1. Voici la *pièce justificative* de cette réception de Duclos à l'Académie des inscriptions, sous la forme d'une lettre, signée Maurepas, datée de Versailles, le 13 août 1739 :

« Je vous donne avis, avec bien du plaisir, Monsieur, que le Roy vous a choisi pour remplir la place d'académicien associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qu'occupoit le sieur abbé de Carnaye, qui a passé à la vétérance.

« Je vous suis, Monsieur, très entièrement dévoué.

« *Signé :* MAUREPAS. »

de joindre leurs voix pénétrantes et sourdes; il se mit aussitôt à la besogne pour payer ses dettes de gratitude à ses confrères, et il ne tarda pas à enrichir de savants mémoires les lourds in-quarto de l'Académie.

Ce ne fut cependant que deux ans plus tard, en 1741, que parut au grand jour de la publicité son premier ouvrage personnel : l'Histoire de Madame de Luz, anecdote du règne de Henri IV. *L'essai, pour être heureux, n'était pas un coup de maître; dans l'affabulation du récit, on peut rencontrer un intérêt assez bien conduit, le style est pétillant et facile, les pensées qui s'y montrent sont ingénieuses, fines et ne manquent pas de profondeur, mais l'expérience encore fait défaut. Ce livre fut bien accueilli néanmoins et le succès le porta. On croirait, à lire ce roman assez tourmenté, que ce fut sur ses données honorables que cinquante ans plus tard, le comte, depuis marquis et citoyen de Sade, puisa l'idée première de sa sanguinaire et pornographique production :* Justine ou les malheurs de la vertu[1].

L'année suivante, Duclos publia les Confessions

1. La première édition de ce sinistre roman parut pour la première fois, en 2 vol. in-8°, sous la rubrique : *en Hollande, chez les libraires associés*, 1791. — Voyez notre bibliographie de cet ouvrage dans l'*Idée sur les Romans*. Paris, Rouveyre, 1878, 1 vol. in-12.

du comte de ***, *l'ouvrage que nous réimprimons ici même et dont on peut analyser plus loin le mérite. Ce joli roman, qui reflétait si justement les mœurs du temps, obtint un succès considérable et suffit pour asseoir définitivement, dans un certain monde, la réputation de l'aimable écrivain. Dès lors, il fut admis partout, il recueillit ces sympathies des gloires naissantes qui inspirent alors peu de défiance à leur début, mais qui, en grandissant, portent chaque jour plus d'ombrage autour d'elles, et s'isolent entièrement lorsqu'elles atteignent aux sommets du génie. Duclos fut en ce moment de tous les plaisirs, de toutes les fêtes de l'esprit, mais il rêvait les applaudissements de la scène et songeait à obtenir ses entrées à l'Opéra. Dans ce but, il composa et fit représenter par l'Académie royale de musique, le 20 août 1743,* les Caractères de la folie, *ballet en trois actes, dont la musique fut confiée à un sieur de Bury fils, compositeur aussi médiocre qu'inconnu. Les différentes entrées de cette folie étaient les Manies, les Passions, les Caprices; les décors représentaient l'île de Chypre et les jardins de Cythère, les personnages chantants paraissaient sous les traits de Jupiter, de Vénus, de l'Amour et de la Folie. La pièce fut mal reçue du public; on la trouva froide et sans originalité et, en dépit de tout le talent de Mlles Fel, Le Maure, Chassé et de*

la célèbre Camargo, elle ne se releva pas du verdict qui l'avait frappée [1].

Mais pour nous, ce qui reste de ces trois actes que nous a conservés l'impression, c'est le témoignage d'un Duclos poète, *alors qu'il professait si hautement de son mépris pour les vers, en s'écriant un jour à la lecture d'un poème : « Bravo! bravo! c'est beau comme de la prose. » Dans les* Caractères de la folie, *nous retrouvons quelques fragments lyriques qui ne sont point sans valeur, tels ceux que nous citons :*

Sur l'Amour et sur la Folie,
Les dieux sont partagés ainsi que les mortels;
Mais par des décrets éternels
Le destin les réconcilie;
Entre eux se rétablit la paix.
Par un arrêt irrévocable,
La Folie, à jamais,
Doit être de l'Amour le guide inséparable.

1. Le 6 juillet 1762, on essaya de reprendre cet *opéra*, corrigé et augmenté d'un acte nouveau intitulé : *Hylias* et *Sylvie*, qui fut substitué à l'acte des *Passions*, et composé par Abeille, suivant l'*Almanach des spectacles*, et par de Senneterre, d'après Bachaumont. Cette reprise n'eut aucun succès; comme Hylas y est aveugle et que Zelis demande à l'Amour, muni de son *bandeau*, de rendre la vue à son amant, un plaisant s'écria : « C'est un opéra d'aveugles fait pour être entendu par des sourds. »

L'Amour et la Folie unissent leurs autels.
Venez leur rendre vos hommages,
Ils règnent sur tous les mortels;
Leurs plaisirs sont de tous les âges,
Venez jouir dans ce séjour
Des biens les plus doux de la vie;
On les demande à l'Amour,
On les obtient de la Folie.

Amans, pour prix de votre ardeur,
Si l'on vous offre de l'estime,
Que votre constance s'anime,
Vous touchez à votre bonheur.

La beauté qui vous plaint n'est pas loin de se rendre
Et d'aimer à son tour;
La pudeur inventa l'estime la plus tendre
Pour servir de voile à l'Amour.

Le sceptre que les rois tiennent de la naissance
Ne semble dû qu'à vos travaux;
C'est à votre valeur qu'ils doivent leur puissance;
Le joug forme les rois, la vertu les héros.
Chaque amant, à mes yeux, montre le même zèle.
Le succès dévoile ses vœux;
Le moment qui fait un heureux,
Ne fait souvent qu'un infidèle.

Trouverait-on d'aussi gracieux échantillons d'esprit et de charme poétique dans les livrets d'opéras modernes? Assurément non, car l'esprit n'a que faire

dans les larges canevas à musique que l'on conçoit aujourd'hui.

Duclos, après cet essai lyrique, renonça à chercher les succès du parterre il eut le sens de comprendre qu'il n'était point fait pour cet art secondaire où excellait son ami Favart ; les Mémoires[1] *qu'il avait lus à l'Académie des inscriptions l'avaient mis en relief, et, depuis deux ans déjà, il était chargé par le roi d'un important travail sur le règne de Louis XI*[2];

1. Voici les titres de ces principaux *Mémoires*, insérés dans la collection des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Mémoire sur les Druides; — Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française; — Mémoire sur les épreuves par le duel et par les éléments, communément appelées* Jugements de Dieu, *par nos anciens Français; — Mémoire sur les jeux scéniques des Romains*, etc., etc. — Voir tomes XV à XXI de la collection in-4° susdésignée.

2. Voici la lettre, datée de Versailles, le 28 mai 1741, que M. de Maurepas adressa à ce sujet à M. l'abbé Sallier :

« Le roi désire, monsieur, faire travailler à l'histoire du règne de Louis XI, et Sa Majesté a fait choix de M. Duclos, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le charger de ce travail ; vous voudrez bien lui communiquer les manuscrits que Sa Majesté a fait acheter de la succession de feu M. l'abbé Legrand, qui a fait de grandes recherches à ce sujet. Le sieur Duclos vous donnera son récépissé des pièces que vous lui confierez pour les rapporter à la bibliothèque de Sa Majesté, lorsqu'il en aura fait l'usage conforme à ses intentions. Je vous suis, monsieur, etc. *Signé :* Maurepas. »

qui réclamait tous ses soins, toutes ses méditations et des recherches minutieuses dans des manuscrits divers, sur les événements encore mal définis d'une des plus remarquables époques de la monarchie.

*On saisira tout à l'heure l'esprit et l'origine du joli conte d'*Acajou et Zirphile *qu'il publia entre temps en 1744, comme un fugitif délassement à ses études historiques, et nous ne parlerons ici que du rôle qu'il était appelé à jouer comme maire de Dinan et député du Tiers, au même titre, aux États de Rennes.*

Ce fut en cette année 1744, le 31 juillet, que Duclos, en conséquence de la commission de l'office de maire de Dinan qu'il avait reçue, prêta le serment requis pour ses nouvelles fonctions[1]. *Mais ce ne fut qu'au mois de septembre suivant qu'il prit possession de ses pouvoirs auprès de ses concitoyens. Au milieu des succès faciles de sa vie parisienne, il était resté Breton, et il ne parlait jamais sans émotion de son pays natal, de ce paisible Dinan, baigné par la Rance, où il comptait tant d'affections et de sympathies. Il exerça donc sa charge avec autant de plai-*

1. Cette commission de l'office de maire de la ville et communauté de Dinan pour le sieur Charles Pinot, sieur Duclos, a été imprimée dans les *Étrennes Dinannaises* pour 1858, par M. L. Odorici, l'érudit archiviste de cette ville.

sir que de dévouement, et ce ne fut que six ans plus tard, lorsque la place d'Historiographe de France lui fut accordée, qu'il renonça à la magistrature municipale. Pendant ce laps de temps, il s'ingénia à répandre ses bienfaits dans la petite cité bretonne; il soulageait les misères, montrait un zèle ardent pour les besoins de la classe ouvrière et embellissait la ville de vastes promenades publiques et d'un pont vivement réclamé, construit à l'aide de ses largesses et qui depuis fut nommé, croyons-nous, Pont Pinot.

Au tiers état, il fit partie de diverses députations. Ce fut lui qui, de 1744 à 1755, d'après les pièces entièrement inédites que nous avons sous les yeux, se chargea de remplir les missions les plus délicates; nous pourrions même établir ici, avec documents et pièces justificatives à l'appui, les services importants qu'il rendit à ses compatriotes en diverses circonstances, notamment lorsqu'il fut question, après la grave maladie de Louis XV à Metz, d'élever un monument en souvenir de son heureux rétablissement[1].

1. Ce monument, qui fut confié à Lemoyne, se voyait sur la place d'Armes, à Rennes, et formait un groupe allégorique représentant Louis XV debout, à côté de la déesse de la Santé et d'une forte beauté, symbolisant la Bretagne. L'Assemblée ayant décidé que Duclos composerait l'inscrip-

Mais ces détails, qui auraient leur place assignée dans un éloge de Duclos pour une académie littéraire de Bretagne, ne pourraient, ici, que nous entraîner au delà des limites normales de notre étude sur l'homme et sur l'œuvre.

*L'*Histoire de Louis XI *parut au début de l'année 1745. Une narration vive, animée, heureusement semée de réflexions, une érudition sincère et une impartialité notoire firent le succès de ce remarquable ouvrage. « Ce livre, écrivait l'abbé Desfontaines, a été lu de tout le monde avec avidité, surtout des dames dont il a mérité l'approbation. Voltaire qui s'occupait alors, après son* Histoire de Charles XII, *de réunir les notions de son* Siècle de Louis XIV, *Voltaire fut enthousiasmé des hautes qualités d'indépendance et de la hardiesse des jugements manifestés dans ce travail. Il courut chez Duclos pour se jeter à son cou et le féliciter, mais, ne le trouvant pas, il lui laissa le billet suivant :*

« Courage, il n'appartient qu'aux philosophes

tion de ce groupe, on lui vota cent louis d'or pour ses frais de voyage. Voici l'inscription qui fut gravée sur le piedestal de ce monument :

« *Ludovico XV, regi christianissimo, redivivo et triumphanti, hoc amoris pignus et salutis publicæ monumentum comitia armorica posuere, anno Domini 1744.*

d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, Monsieur, d'un présent qui m'est bien cher et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas, — je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. « Bonsoir, Salluste. »

Dans ce concert d'éloges, il y eut bien quelques dissidents, tels que le chancelier d'Aguesseau, alors dans sa vieillesse, qui s'écria à cette lecture : « C'est un ouvrage écrit aujourd'hui avec l'érudition d'hier. » *Mais Sénac de Meilhan, qui appréciait les fines peintures de Duclos sur les mœurs de son temps, prétendit spirituellement que, si l'auteur d'*Acajou *n'avait pas réussi à mieux pourtraire un roi mort depuis des siècles, c'est que certainement il n'avait point soupé avec Louis XI.*

Duclos comptait dans le monde de puissantes protections, Louis XV disait de lui : « *Oh! pour celui-là, c'est un honnête homme ; il a son franc parler.* » *Et en effet, malgré sa brusquerie apparente, il avait su se ménager de profondes amitiés, principalement chez les femmes, qui ne dédaignent point cette mâle rudesse d'un homme de talent, d'autant plus propre à faire ressortir les compliments qu'il adressait, que ces compliments se montraient plus rares.*

Les Forcalquier, la comtesse de Rochefort[1]*, Mme de Pompadour poussaient le nouvel historien à toutes voiles vers l'Académie; on fit jouer tous les ressorts, on mit en avant toutes les intrigues*[2] *pour obtenir en sa faveur la première vacance qui se produirait, et l'abbé Mongault étant mort vers la fin de 1746, Duclos fut élu son successeur et reçu en séance publique le 26 janvier 1747, après avoir été dispensé de toutes démarches et visites d'usage. A l'époque de son élection, nous trouvons une lettre inédite de Mme Geoffrin, qu'une réelle bonne fortune nous permet de publier.*

1. C'est devant cette même comtesse de Rochefort et plusieurs dames de sa société que Duclos contait un jour les anecdotes les plus scandaleuses, en s'ingéniant à prouver que les femmes de mœurs légères s'effarouchaient seules d'un langage quelque peu décolleté, mais que les honnêtes femmes vertueuses pouvaient tout entendre. Comme, à l'appui de son dire, il prenait des libertés de conversation d'une audace étrange : « Ah! prenez garde, s'écria la comtesse, en l'arrêtant au milieu d'un sujet scabreux, je crois que vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

2. M. Villenave, l'auteur d'une des meilleures notices qui aient été faites sur Duclos, dans l'édition Belin, 1821, avait réuni patiemment, au sujet de cette élection, toute une correspondance très originale, dont il fournit des extraits; on y voit quelle était l'influence des grands sur l'Académie, et avec quelle ferveur Duclos était servi par ses amis.

pour la première fois[1]*; cette épître charmante est datée de Passy le 23 septembre 1746, et adressée à Rennes, où l'heureux académicien se trouvait alors :*

« *Je vous embrasse bien vite des deux côtés, mon cher Duclos, et je vous fais les embrassades de vos confrères les bêtes. — Vous avez eu 23 voix sur 24. L'abbé Le Blanc en a eu une ; nous tâcherons de deviner qui a voullu* (sic) *ainsi perdre sa voix. — M. de Richelieu est venu de Choisy, pour vous donner la sienne, et est venu ensuite à Passy pour m'annoncer votre élection ; mais j'avais pris mes précautions pour le savoir plus tôt. Savez-vous bien que c'est une joie, même parmi mes domestiques?*

« *Adieu, mon cher Duclos, vous aurez tant de lettres à répondre que je vous dispense de m'écrire, pourvu, cependant, que vous veniez bien promptement.* »

P. S. (Écriture différente). « *Je vous embrasse, mon cher Duclos, voylà enfin cette grande affaire faite.* »

GEOFFRIN.

1. Nous devons la communication de cette lettre précieuse a M. Luigi Odorici, dont nous avons eu occasion de parler précédemment. Cette lettre provient, sans aucun doute, des papiers laissés par Duclos à M. de Noal ou à son excellent ami, M. Abeille, exécuteur testamentaire.

A l'Académie, le successeur de l'abbé Mongault montra aussitôt l'indépendance rare de son caractère, en défendant les droits de l'égalité académique contre le prince de Clermont, qui réclamait un droit de préséance et aussi, plus tard, contre le maréchal de Belle-Isle, qui refusait de se plier aux convenances d'usage. « Ce ne sont pas les tyrans qui font les esclaves, *dit-il vigoureusement à ce sujet,* ce sont les esclaves qui font les tyrans »; *et, par sa tenue courageuse, il maintint l'Académie dans une dignité dont, sans lui peut-être, elle se fût départie.*

*M*me *de Pompadour ne savait trop employer de coquetterie avec les gens de lettres; Duclos avait connu la favorite alors qu'elle était M*me *d'Étioles, et il s'était établi entre eux une amitié sincère. Marmontel, dans ses* Mémoires, *raconte que, lorsqu'elle était en pleine faveur, l'abbé de Bernis, Duclos et lui, se rendaient à Versailles tous les dimanches pour lui faire leur cour et étaient introduits à sa toilette par Quesnay, médecin de Trianon.* « *Cette femme, dit-il, était, dans son élévation, la meilleure femme du monde. Elle nous recevait tous les trois familièrement, quoique avec des nuances de distinction très sensibles. A l'un elle disait d'un air léger et d'un parler bref :* « Bonjour, Duclos »; *à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical :* « Bonjour,

abbé », *en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue; et, à moi, plus sérieusement et plus bas :* « Bonjour, Marmontel ». *L'ambition de Duclos était de se rendre important dans sa province de Bretagne; l'ambition de l'abbé était d'avoir un petit logement dans les combles des Tuileries et une pension de cinquante louis sur la cassette; mon ambition, à moi, était d'être occupé utilement pour moi-même et pour le public, sans dépendre de ses caprices.* »

C'est donc grâce non seulement à l'estime pour son caractère qu'il avait su imposer à la cour, mais surtout au crédit de Mme de Pompadour que Duclos fut nommé Historiographe de France, en octobre 1750. Voici une curieuse lettre peu connue adressée à Duclos le 13 octobre de cette année, qui ne laissera aucun doute à ce sujet.

« *J'ai voulu, monsieur, lui écrit le sieur Florentin, laisser à Mme de Pompadour le plaisir de vous apprendre que le Roy vous avoit nommé son Historiografe* (sic) *et je vais vous en faire expédier le brevet*[1].

1. Ce brevet est daté du 20 septembre 1750, mais Duclos ne le reçut que dans les premiers jours d'octobre. Voici la copie que nous avons prise de ce brevet : « Aujourd'hui, vingt septembre mil sept cent cinquante, le Roy étant a Versailles, Sa Majesté, toujours attentive à donner des marques particulières de sa bienveillance à ceux qui se dévouent à l'étude des lettres, et d'exciter, par des récom-

Vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'intéresse à ce qui vous regarde ; ainsi, c'est de bon cœur que je vous fais mon compliment, personne ne vous honorant, monsieur, plus que moi. »

Cette nomination ne fut pas généralement approuvée, et toute une coterie soutenait que cette fonction était due à Foncemagne. Voltaire, qui abandonnait ce poste ou plutôt renonçait à ce titre, en se retirant à Berlin, conservait le traitement jus-

penses flatteuses, cette émulation, si capable de contribuer à leur progrès, Sa Majesté a mis en considération ceux que le sieur Duclos, de l'Académie française et de celle des inscriptions, a faits dans toutes les sciences, par son application suivie à les cultiver; l'étendue des connaissances qu'il a acquises, et la supériorité de ses talents qui l'ont mis en état de donner plusieurs ouvrages qui ont été reçus avec de justes applaudissements; ces motifs, joints au zèle qu'il a toujours fait paroître pour le service et la gloire du règne de Sa Majesté, l'ont déterminé à la distinguer par un titre honorable ; à cet effet, Sa Majesté a retenu et retient ledit Duclos en qualité d'*historiographe de France;* lui permet d'en prendre le titre et qualité en tous actes publics ou particuliers, tant en jugement que dehors, voulant qu'il jouisse de tous les honneurs et prérogatives dont ont joui ou dû jouir ceux qui ont été ci-devant revêtus de pareils titres, et, pour assurance de sa volonté, Sa Majesté m'a commandé de lui en expédier le présent brevet, qu'elle a signé de sa main et fait contre-signer par moy, Conseiller Secrétaire d'État, et de ses commandements et finances,

« Louis Phelypeaux. »

qu'à sa mort. « *Mon* Historiographie *est donnée, mes anges, écrit-il au comte d'Argental, le 27 octobre 1750. Mme de Pompadour qui me l'écrit, me mande en même temps que le Roi a eu la bonté de me conserver en même temps une ancienne pension de 2,000 livres, le bien que je dirai de ma patrie en sera moins suspect... n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien.* » *Duclos n'eut que l'honorifique de cette place, mais outre des gratifications qu'il touchait, il eut encore droit au logement dans la maison du Roi*[1], *à l'entrée à toutes les fêtes publiques et à une foule d'immunités qui n'étaient point sans valeur.*

Les Considérations sur les mœurs *parurent en 1751 et obtinrent un accueil contre lequel la jalousie et les sourdes médisances des envieux de l'auteur ne purent rien. On essaya en vain de blâmer cet ouvrage; une dame de la cour lisant ce début du livre :* « J'ai

1. Ce ne fut que le 17 mars 1751 que Duclos reçut, de Marly, cette lettre du comte de Nouailles, lui concédant le logement :

« J'ai receu l'ordre du Roy, Monsieur, pour le logement que vous désiriez au grand Commun. Sa Majesté a bien voulu vous en accorder un; je suis très aise d'avoir pu contribuer à vous faire obtenir cette grâce.

« Je suis, avec beaucoup d'estime, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur. « De Nouailles. ».

vécu », *s'écria :* Où ? Dans un café[1] ? *mais ce n'était là qu'une épigramme inoffensive, et les critiques les plus acerbes ne purent qu'admirer l'esprit, les pensées neuves, les peintures vraies, et les connaissances profondes de ce philosophe aussi loyal dans ses jugements que juste dans la manifestation de ses sentiments. J.-J. Rousseau, à la lecture des* Considérations, *fut si surpris de l'audace de ces vérités ainsi mises au jour, qu'il écrivit aussitôt à son ami : « Comment faites-vous pour penser, être honnête homme et ne pas vous faire pendre*[2] *? »*

1. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* de juillet 1765, dit également à propos des *Considérations :* « On reprocha à l'auteur un ton de prétention et de décision qui déplut. Son *J'ai vécu* fut trouvé fort impertinent dans la bouche d'un homme qui avait passé sa vie dans les cafés à disputer avec une voix de gourdin, et à ferrailler, comme c'était alors à la mode. Dans ces combats à mort, le plus fort *en gueule* était le plus considéré, et l'homme de lettres et le bel esprit contractaient le ton et les habitudes des crôcheteurs....., etc. » Cet article n'est point tendre pour Duclos, mais il ne faut pas oublier que Grimm croyait avoir à se plaindre de lui, pour avoir voulu le supplanter dans les bonnes grâces de Mme d'Épinay, et Duclos, probablement, y avait réussi, ayant affaire à une femme d'un tempérament exigeant, suivant J.-J. Rousseau.

2. Jusqu'en 1776, où J.-J. Rousseau devint presque fou, il ne cessa de témoigner de son estime et de son amitié pour Duclos. En 1753, il lui dédia son *Devin du village*, en

Les Considérations *furent traduites aussitôt en anglais et en allemand. La Harpe les jugeait ainsi : « Le monde y est vu d'un coup d'œil rapide et perçant; il est rare qu'on ait rassemblé plus d'idées justes et réfléchies, et plus ingénieusement encadrées. Cet ouvrage est plein de mots saillants qui sont des pensées utiles. C'est partout un style concis et serré, dont l'effet ne tient ni à l'imagination, ni au sentiment, mais au choix et à la qualité de termes énergiques et quelquefois singuliers qui forment la phrase et qui sont tous des pensées. Il en résulte un peu de sécheresse, mais il y a, en revanche, une plénitude et une force de sens qui plaît beaucoup à la raison. » — Montesquieu, dans une lettre restée en partie inédite, croyons-nous*[1], *et portant la date du 4 mars 1752, écrivit à Duclos ces mots charmants après lecture des* Considérations sur les mœurs :

ces termes : « Souffrez, Monsieur, que votre nom soit à la tête de cet ouvrage, qui sans vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma première et unique dédicace. Puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi. » — Dans une lettre du 18 août 1769, a Thérese Levasseur, Rousseau écrit encore, parlant de Duclos : « C'est à titre d'honnête homme que vous pouvez donner votre confiance au seul homme de lettres que vous savez que je tiens pour tel. »

1. La copie de cette lettre autographe (dont le cachet porte deux coquilles et un croissant en abîme) nous a été envoyée par M. Odorici.

« *Je n'ay lu que la moitié de votre ouvrage, mon cher Duclos; vous avez bien de l'esprit et dites de bien belles choses. On dira que Labruiere* (sic) *et vous connoissez bien votre siècle; que vous êtes plus philosophe que luy, et que votre siècle est plus philosophe que le sien*[1]*; quoy qu'il en soit, vous êtes agréable à lire et vous faites penser. Permettez les embrassemens de félicitations. — Montesquieu.* »

*Mais ne nous arrêtons pas sur ce livre, l'un des meilleurs du philosophe breton, et dont un critique spirituel a dit « qu'il ressemble à sa conversation refroidie ». — Dans cette notice et devant un écrivain d'aspects si divers, il faut nous hâter, sous peine de nous laisser séduire par cette logique de déduction de l'érudition qui aime à réunir les critiques du passé afin de mieux juger en dernier ressort. Duclos demanderait une étude à part, presque un volume, dont les différents chapitres traiteraient tour à tour de l'*homme même, *du* moraliste, *de l'*historien, *de l'*académicien, *du* fonctionnaire, *du* courtisan *et de ses rapports avec les grands de son temps, du* cau-

1. Dussault, dans ses *Annales littéraires*, dit également : « On a comparé Duclos à La Bruyère; la distance est énorme entre ces deux écrivains. Je ne dirai qu'un mot : « Duclos avait peut-être autant d'esprit que La Bruyère, mais La Bruyère avait un très grand talent que n'avait pas Duclos. »

seur spirituel *enfin dans cette société du* XVIIIe *siècle où il joua un rôle relativement important. Ici, quelque envie que nous en ayions, nous ne saurions trop nous complaire dans nos documents sur une aussi intéressante physionomie, et il ne faut point oublier que dans une préface à ses* Contes légers *l'harmonie doit exister entre l'œuvre publiée et le travail du publicateur. Les grands portiques ne sont point faits pour les boudoirs, et nous n'écrivons certainement pas ici sur le frontispice à grandes marges d'une édition en plusieurs tomes des* Œuvres complètes de Duclos.

Dans les Considérations sur les mœurs, *l'auteur n'avait prononcé qu'une seule fois le mot* femme; *ce fait fut remarqué, et on en rit; aussi, prit-il sa revanche dans la même année, en mettant au jour ses* Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du XVIIIe siècle, *qui forment, en quelque sorte, une suite aux* Confessions du comte de ***.

Les aventures d'amour tiennent peu de place dans la vie de notre conteur. Il avait peu de délicatesse vis-à-vis du sexe faible et ne se piquait nullement de ces sentiments tendres et exclusifs qui dominent certaines natures d'élite. C'est là un des défauts de Duclos à nos yeux; il avait la raison froide, les sensations ardentes et les sens grossiers. Cette sécheresse, pour ainsi dire, cette stérilité du cœur, se sent dans son

*style; il y montre bien souvent des accents de passion, mais à cette passion il manque cette note douce, pénétrante, humide, que seuls ceux qui ont aimé et profondément senti peuvent donner à leurs écrits. Les amours de l'auteur d'*Acajou, *pour être fréquentes, ne méritent point qu'on s'y attache. La comtesse de Rochefort résumait ainsi fort spirituellement son idéal : « Votre paradis, lui disait-elle, je le connais :* du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

La première venue! Pardieu, c'était bien là son fait à ce penseur; avec Piron, il jugeait que, dans les sentiments d'amour, le jeu n'en valait pas la chandelle; pour lui, suivre l'instinct de ses sens était toute sa règle de conduite. Aussi le scepticisme se révèle partout dans ses pensées sur les femmes et l'amour. « La liberté du cœur, disait-il, donne celle de l'esprit. » Écoutons un instant quelques jolies maximes à ce sujet, cueillies au hasard dans son œuvre :

« Dans la jeunesse, on ne soupçonne guère les besoins par prévoyance, on ne sent que les désirs; ils s'éteignent par la jouissance et renaissent bientôt. La jeunesse désire ardemment, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. »

— « L'amour qui ne se révolte pas d'abord devient contagieux. »

— « Plus on cherche à plaire, moins on trouve. »

— « La plupart des femmes qui font le sujet du triomphe des hommes ont le cœur froid, les sens assez tranquilles et la tête déréglée. Ce n'est pas la raison qui détermine leur choix, ce n'est pas l'amour, ce n'est même pas le plaisir, c'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour un homme qui devient successivement l'objet, le complice et la victime d'un caprice. Un amant leur plaît sans autre raison que de s'être présenté le premier, et il est bientôt quitté pour un second, qui n'a d'autre mérite que d'être venu le dernier. »

— « Le plaisir n'est qu'une situation, le bonheur un état. »

— « L'amour est confiant dans ses désirs et timide dans ses plaisirs. »

— « On n'oblige jamais la nature à des avances, qu'elle n'en fasse payer les intérêts très cher. »

— « Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour. »

— « Il y a en amour, comme dans la fausse dévotion, une morale relâchée, une hypocrisie et des subterfuges au moyen desquels on trahit plus sûrement la probité que si l'on paraissait la respecter moins. On ne s'en impose pas totalement à soi-même, mais on s'étourdit, on se trompe à demi, on trompe totalement les autres, on se débarrasse presque des remords, ou l'on se met, du moins, à couvert des reproches. »

— « Les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes. »

— « L'attachement des hommes dépend de la vivacité de leurs désirs; quand la jouissance et quand la confiance d'une femme, qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est même pas l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs, le préjugé encourage les hommes à l'infidélité; leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise. »

Il est encore tout un côté de morale amoureuse que nous pourrions relever dans les ouvrages de ce mordant philosophe; son esprit affectionnait assez la concision pour avoir résumé la majorité de ses pensées sur les femmes et l'amour dans une formule aussi ingénieuse que profonde.

Duclos a plus observé, par ses aspects bornés, la société où il a vécu, qu'il n'a étudié le monde. Il craint parfois d'approfondir la nature elle-même, et il a, si l'on peut dire, plus laissé tomber de boutades qu'il n'a écrit d'observations. Il est cependant possible de l'apparenter de très près avec Rivarol et Chamfort, entre lesquels il se tient comme un trait d'union, plus superficiel que le premier, mais aussi moins acerbe que le second. Son expression est juste, d'un tour animé, pleine de couleur et d'images; là où Rivarol, avec une délicatesse extrême, improvise une

sentence, et où Chamfort, avec précision, enfonce un trait qui blesse au vif, Duclos, plus serré et moins piquant, cherche la vérité épigrammatique et l'émet hardiment. Voici, par exemple, au sujet des vieilles liaisons, un de ces passages adorables que nous ne saurions négliger, tant il est juste et bien présenté :

« *A l'égard des vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter faute d'en connaître l'intérieur, qu'y verrait-on si on les examinait? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils y ont longtemps vécu; la force de l'habitude, l'incapacité de vivre seuls, la difficulté de former de nouvelles liaisons, l'embarras de se trouver étrangers dans la société, en retiennent beaucoup et donnent à l'ennui même un air de consistance. Ils ont cessé de plaire et se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent se quitter; quelquefois ils ne l'oseraient : on soutient ce rôle pénible par pur respect humain. On s'est pris avec l'engouement de l'amour, on a annoncé hautement son bonheur, on a contracté un engagement devant le public, on l'a ratifié dans des occasions d'éclat : le charme se dissipe avec le temps, l'illusion cesse; on s'était regardé réciproquement comme parfaits, on ne se trouve pas même estimables; on se repent, on n'ose l'avouer; on s'opiniâtre à vivre ensemble en se détestant, et le respect humain empêche autant*

de ruptures que la loi empêche de divorces. Si le divorce était permis, tel le réclamerait contre un mariage, qui, dans pareille circonstance, ne romprait pas avec une maîtresse, c'est-à-dire une vieille habitude : on ne rougit pas de s'affranchir d'un esclavage reconnu, mais on a honte de se démentir pour un engagement dont on a fait gloire. Les vieilles liaisons exigent, pour être heureuses, plus de qualités estimables qu'on ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout aux amants, son objet lui suffit; mais l'objet s'use, l'amour s'éteint, et il n'y a point alors d'esprits assez féconds pour aller remplacer l'illusion et devenir une ressource contre la langueur d'une vie retirée et d'un tête-à-tête continuel. Si ces sortes d'esprits se trouvaient, il faudrait encore que les deux amants l'eussent l'un et l'autre au même degré, sans quoi la stérilité de l'un étoufferait la fertilité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui serve à la longue d'aliment à l'esprit, il ne produit pas longtemps seul. Le tête-à-tête, tel que je le suppose, ne se soutient que par l'amitié, beaucoup d'estime réciproque, et une confiance entière qui fait qu'on jouit l'un de l'autre, même sans se rien dire et en s'occupant différemment. On devrait dire aux amants qui se déclarent publiquement : « Faites provision de vertus pour remplacer l'amour. »

En 1754, parut la nouvelle édition de la Grammaire générale et raisonnée, *dite* de Port-Royal, *avec des remarques de Duclos qui font honneur à son érudition et à sa sagacité. Tous ces travaux successifs attirèrent de plus en plus l'attention sur l'auteur de l'*Histoire de Louis XI, *et en mars 1755, le roi ayant demandé aux États de Rennes de lui signaler les membres du tiers qui étaient dignes d'être anoblis. Duclos fut présenté. Les lettres patentes d'anoblissement, données à Versailles, portent la date de mars 1755*[1], *et d'après le règlement des armoiries dans la forme ordinaire, le blason du fils du chapelier Pinot fut :* Un écu d'argent à un pin de sinople arraché, accosté de deux mouchetures d'hermine de sable, timbré d'un casque

1. Voici quelques extraits de ces lettres de noblesse qui ont été publiées pour la première fois dans la notice qui précède les *Mémoires secrets* (édition Gay, 1864, 2 vol. in-12) : « ..... Nous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, anobli, et, par ces présentes signées de notre main, anoblissons ledit sieur Duclos et du titre et qualité de noble et d'escuyer, l'avons décoré et décorons; voulons et nous plaist qu'il soit censé et réputé noble, tant en jugement qu'en dehors, ensemble ses enfants, postérité et descendants mâles et femelles, nés ou à naître en légitime mariage, que comme tels, ils puissent prendre en tous lieux et en tous actes la qualité d'escuyer et parvenir à tous degrés de chevalerie, autres dignités, titres et qua-

de profil, orné de ses lambrequins de sinople, d'argent et de sable. »

L'Académie française, la même année, nomma Duclos son secrétaire perpétuel, en remplacement de Jean-Baptiste Mirabaud, le traducteur du Roland furieux, *qui occupait ce poste d'honneur depuis 1742. Dès lors il consacra toutes ses occupations à la gloire de l'Académie; il donna ses soins à la continuation de l'*Histoire de l'Académie *de Pelisson et de l'abbé d'Olivet, après la mort de ce dernier, et travailla à la quatrième édition du* Dictionnaire, *ainsi qu'à un* Éloge de Fontenelle *que d'Alembert admit plus tard dans son* Histoire des membres de l'Académie française.

lités réservés à notre noblesse, qu'ils soient inscrits au catalogue des nobles, et qu'ils jouissent et usent de tous les droits, prérogatives, franchises, libertés, prééminences, exemptions et immunités dont jouissent et ont accoutumé de jouir les anciens nobles de notre royaume, tant qu'ils vivront noblement et ne feront acte de dérogation..... Permettons audit sieur Duclos, à ses enfants, postérité et descendants, de porter des armoiries timbrées, telles qu'elles seront réglées et blasonnées par le Sr d'Hozier, juge d'armes de France, et ainsi qu'elles seront peintes et figurées dans ces présentes..... Donné à Versailles, au mois de mars, l'an de grâce 1755 et de notre règne le quarantième. *Signé :* Louis; et plus bas : Par le Roi : Phelypeaux. »

*Duclos avait acquis par la netteté de ses décisions et le bon sens de ses reparties une grande autorité sur ses collègues ; il fut un de ceux qui s'intéressa le plus à la candidature de Piron toutes les fois que celui-ci se présenta à l'Académie, et le rôle qu'il joua dans cette assemblée mériterait, ainsi que nous le disions plus haut, une étude à part que nous abandonnons aux futurs historiens de la docte société. Avec sa brusque franchise, il ne laissait jamais commettre une sottise qu'il ne dît son mot pour la relever ou la prévenir. Lorsque Bougainville se présenta, on voulut lui faire entendre que, malade au dernier point, le traducteur de l'*Anti-Lucrèce *ne tarderait pas à céder son fauteuil.* « *Eh quoi! dit le secrétaire perpétuel,* est-ce à l'Académie de donner l'extrême onction? Je ne pense point qu'elle ait été établie pour les incurables. »

Les bons mots de Duclos, qu'un grand appelait un Plébéien révolté, *formeraient un recueil très curieux. C'est lui qui lança un jour ce trait charmant, de sa voix haute, impérative et mordante, avec un geste court d'une rare insolence :* « Un tel est un sot, c'est moi qui le dis, et c'est lui qui le prouve, » *c'est lui qui fit encore cette peinture énergique d'un homme sans dignité aucune :* « On lui crache au visage, on le lui essuie avec les pieds et il remercie. » *Les*

courtisans qui assistaient au petit lever, au coucher et au débotté et qui parlaient sans cesse de ces grandes occupations le révoltaient : « Quand je dîne à Versailles, *disait-il,* il me semble que je mange à l'office. On croit voir des valets qui ne s'entretiennent que de ce que font leurs maîtres. » *A l'Académie il fréquentait peu les petits philosophes à doctrines subversives, qui se prétendaient plus avancés que Voltaire en négation religieuse :* « Les grands raisonneurs et les sous-petits raisonneurs de notre siècle en feront et en diront tant, s'écria-t-il après la lecture d'un opuscule philosophique, qu'ils finiront par m'envoyer à confesse. » *Mme de Graffigny avait un mot adorable pour caractériser le secrétaire perpétuel ; elle l'appelait :* Ma tête de fer.

En 1766, lorsque l'infortuné La Chalotais se vit traduit devant une commission qui condamnait plus sûrement qu'elle ne jugeait, de Calonne, par la suite ministre des finances, en fut nommé le rapporteur. Duclos mettait alors une chaleur extrême à défendre en public son ami La Chalotais, et comme on vendait à Paris jusque dans les Tuileries le rapport de Calonne, un de ses amis le rencontre et lui dit : « *Le croiriez-vous? ici, aux Tuileries, en plein jour; voilà cet infâme rapport qui se vend!...* — Comme le juge, » *répond audacieusement Duclos.*

Le zèle que celui-ci déploya en faveur de La Chalotais ne tarda pas à le rendre suspect ; il avait déjà été averti plusieurs fois[1], *car on craignait les sarcasmes de son esprit turbulent et on n'ignorait pas que ses mots à l'emporte-pièce circulaient dans tous les cercles et ridiculisaient les bourreaux du magistrat breton. Vers la fin de 1766, il dut, pour plus de sûreté, se rendre en Italie*[2].

1. Voici une très intéressante lettre, signée Florentin, adressée de Versailles, le 2 octobre 1765, à Duclos, qui se trouvait alors à Rennes, auprès de son ami La Chalotais, dont il soutenait ouvertement la cause : « Vous savez, monsieur, qu'avant votre départ pour la Bretagne, il s'est élevé des soupçons sur votre compte, par rapport aux affaires de cette province. Lorsque vous vous y êtes rendu pour voir madame votre mère, vous m'avez assuré que vous vous y conduiriez avec toute la circonspection possible, et je suis assuré que vous l'avez fait. Cependant, comme les mêmes soupçons renaissent, et qu'ils pourraient avoir des suites désagréables pour vous, je crois devoir vous exhorter à abréger votre voyage autant que vous le pourrez, et à n'avoir que peu de liaisons avec toutes les personnes de la conduite desquelles vous savez que le Roy n'a pas lieu d'être satisfait.

« Je suis, monsieur, votre très humble serviteur,

« Florentin. »

2. On a prétendu que le voyage de Duclos en Italie était presque une fuite pour échapper aux poursuites dont sa hardiesse, dans l'affaire La Chalotais, l'avait fait menacer.

Duclos quitta Paris le 16 novembre 1766 et prit par la route de Lyon, n'ayant avec lui qu'un domestique fidèle, qui lui était attaché dès l'enfance, ainsi qu'il le conte au début de sa relation de voyage[1] *: « J'avais, dit-il, indépendamment du désir de voyager*[2]*,*

Il n'en est rien. Nous avons retrouvé le *brevet qui permet au sieur Duclos de voyager en Italie,* le voici :

« Aujourd'hui, deux novembre mil sept cent soixante-six, le Roi étant à Versailles, le sieur Duclos, historiographe de France et secrétaire de l'Académie française, a très humblement représenté à Sa Majesté que ses affaires exigeant sa présence en Italie, il la supplioit de vouloir bien lui accorder la permission de voyager pendant huit mois; ce à quoy ayant égard, et voulant le traiter favorablement, Sa Majesté a permis audit Duclos de voyager en Italie pendant l'espace de huit mois, sans que, en raison de ce, il puisse être imputé d'avoir contrevenu à la rigueur des ordonnances, etc. *Signé :* Louis. Phelipeaux.

1. Cet ouvrage ne fut imprimé qu'en 1791, dix-neuf ans après la mort de Duclos. Le titre manuscrit portait : *Considérations sur l'Italie,* mais les éditeurs ne firent de ce titre que le sous-titre de *Voyage en Italie.*

2. Depuis longtemps Duclos rêvait d'entreprendre ce voyage en Italie. Il avait dû partir avec l'abbé, depuis cardinal de Bernis, à Venise, mais des contrariétés d'affaires l'en avaient empêché. En maintes circonstances, que nous n'avons pu malheureusement présenter au cours de cette notice, Duclos avait voyagé en Hollande et en Angleterre, où il connut Bolingbroke et Horace Walpole. Ce serait encore là un côté par lequel il serait très intéressant d'envisager notre académicien.

des raisons de m'éloigner de Paris. L'affaire contre M. de La Chalotais, aussi absurde et aussi odieuse que celle d'Urbain Grandier, était dans toute sa force[1]. *Je m'étais expliqué si souvent et si publiquement sur le brigandage des auteurs et des instruments de cette persécution, que j'avais fort déplu à quelques ministres... J'en eus des avis très sûrs; sachant qu'il n'était permis de parler ni de penser honnêtement, je suivis le conseil de m'absenter. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce mystère d'iniquité qui exige un ouvrage exprès*[2]. »

Ce Voyage en Italie, *qu'on ne lit plus aujourd'hui, est une œuvre des plus originales, dans le goût de cette relation d'un voyage de Montaigne au même pays, qui ne fut publiée qu'au siècle dernier. Duclos y étudie plus les mœurs, les hommes et les gouvernements qu'il ne s'occupe des choses de l'art, mais son récit est clair, saisissant et plein d'aperçus curieux.*

En février 1767 il se trouvait à Naples, lors-

1. Voir : *Procès instruit extraordinairement contre MM. de Caradeuc de La Chalotais, Charette de la Facherie, Kersalaun,* etc. *S. L., 1768. 3 in-12, veau pl.*

2. Cet ouvrage n'a jamais reçu un commencement d'exécution.

qu'il apprit la mort de sa mère[1] *âgée de cent deux ans, pour laquelle il avait toujours montré des soins si affectueux, et qu'il nommait* sa meilleure et sa plus sûre amie. *Sa douleur fut si profonde qu'il tomba grièvement malade; voici comment, au cours de son voyage, il nous apprend qu'il reçut cette triste nouvelle : « Mes amis de Paris, connaissant ma tendresse pour ma mère et ne voulant pas troubler le plaisir qu'ils me supposaient dans mon voyage, se concertèrent avec ma famille et empêchèrent qu'on annonçât cette mort dans la* Gazette de France; *mais je l'appris par celle d'Avignon et par d'autres papiers publics. J'en ressentis la douleur qu'on doit*

1. Dans ses nombreuses lettres à M. Abeille, le plus intime ami de Duclos, celui-ci parle souvent de sa mère en termes touchants. Elle disait à son fils aîné, chanoine régulier et prieur de Tressaint : « Il n'est pas étonnant que mon fils ait des incommodités, il est si vieux »; le prieur avait alors quatre-vingts ans et Mme Pinot-Duclos quatre-vingt-quinze. Cette excellente femme mourut à Dinan, du 15 au 20 janvier 1767 ; un ami adressa à Duclos ces vers, que donnent les *Mémoires de Bachaumont :*

De ta mère, à cent ans et plus,
A la fin te prive la Parque,
Sans te répandre, hélas! en pleurs trop superflus,
Réjouis-toi plutôt de cette heureuse marque;
De longtemps ne crains rien de ses coups menaçants;
Mais quand aujourd'hui la cruelle
Trancherait le fil de tes ans,
N'aurais-tu pas vécu plus qu'elle?

éprouver en perdant la seule personne dont on puisse être sûr d'être aimé. A mon chagrin se joignit le dépit de n'avoir pu aller cette année en Bretagne, jouir du plaisir d'y voir ma famille et de passer auprès de ma mère des moments qui me devenaient de jour en jour plus précieux à mesure qu'elle avançait en âge. J'avais l'année précédente été rappelé auprès d'elle par une lettre du ministre, attendu que j'étais accusé de ne pas applaudir à la tyrannie qui s'exerçait dans la province. Il est vrai que je m'étais quelquefois expliqué en vrai patriote, en fidèle sujet, et c'était alors un crime. »

De retour à Paris vers la fin de juillet 1767, Duclos se remit à travailler à de nombreux travaux, notamment à ces Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV, *qu'il ne voulut jamais publier de son vivant. « Si je ne puis parler aux contemporains, s'écriait-il, j'apprendrai du moins aux fils ce qu'étaient leurs pères. »*

En dépit de cette santé d'athlète qu'il vantait si souvent, l'historiographe de France commença dès lors à sentir les infirmités de l'âge et les dégoûts de la vie : la mort de sa mère, les malheurs de La Chalotais, la défection de quelques amitiés remplirent ses dernières années d'amertume. Il se sentit presque isolé dans ce Paris, que sa jeunesse autrefois lui fit

voir avec tant de charmes; cette vie artificielle et brûlante ne convenait plus à ce vieux penseur fatigué du monde, et il résolut de se retirer à Dinan, loin du bruit de la capitale, afin d'y écrire les Mémoires de sa vie. Après être resté dans ses foyers hospitaliers de novembre 1770 à décembre 1771, Duclos était revenu à Paris pour mettre ordre à ses affaires et donner une destination à la fortune assez considérable qu'il avait amassée par son talent et son économie. Il ne devait pas revoir ses compatriotes; le 26 mars 1772, après quelques jours de maladie, le secrétaire perpétuel de l'Académie expira dans le logement qu'il occupait au vieux Louvre [1].

Sa succession se montait à deux cent soixante mille francs. Rien qu'en emplois littéraires, en pensions et rentes diverses, il avait joui durant sa vie d'un revenu de plus de trente mille livres. On trouva dans

1. Voici l'acte d'inhumation, relevé sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le vendredi 27 mars 1772, Charles Pinnot (*sic*) Duclos, Écuyer, l'un des quarante et secrétaire perpétuel de l'Académie française, Historiographe de France, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la Société royale de Londres, garçon âgé de soixante-huit ans, décédé hier, à quatre heures du matin, au château du Louvre, a été inhumé en cette église, en présence d'Agathon-Pinnot, chevalier du Petit-Bois, sous-aide major du régiment de Picardie, son cousin. »

son secrétaire près de cinquante mille francs qu'il tenait en réserve pour le cas où, par suite de son franc-parler, il eût été obligé de s'exiler à l'étranger et de s'y fixer pour longtemps. Duclos ne dépensait qu'une très faible partie de son revenu; il mangeait toujours en ville, et son habit, paraît-il, était simple jusqu'à la négligence. Sur ces apparences on le crut avare et le bruit public lui prêtait une fortune de près d'un demi-million.

Voici le testament qu'il laissa :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Je donne et lègue douze cents livres de rente viagère à ma nièce, Mme de la Souallaye.*

« *Je donne et lègue à Brusselle, qui me sert avec zèle et amitié depuis plus de vingt ans, six cents livres de rente viagère. J'augmente de cent francs la rente que je fais à Guillemette qui a servi ma mère.*

« *Je donne et lègue à Mlle Olympe Quinault dix mille livres une fois payées.*

« *Je donne et lègue trois mille livres aux pauvres de la paroisse Saint-Sauveur de Dinan, lesquelles seront remises au recteur, et j'excepte des pauvres les mendiants valides, à qui je ne donne rien et à qui l'on ne doit que du travail.*

« *Je lègue douze cents livres à mon curé pour m'enterrer comme il voudra.*

« *Je donne un diamant de cent louis à mon confrère M. d'Alembert.*

« *Je donne à du Tartre de Bourdonné mon tableau de Boucher et tous autres tableaux et estampes qui sont chez moi, s'il les veut.*

« *Je donne à l'Académie mon buste du Roy en bronze et* je la prie de me donner pour successeur un homme de lettres.

« *Mes dettes acquittées, s'il s'en trouve, et le présent testament entièrement rempli et exécuté, je lègue le surplus des biens que je posséderai à mon décès, à M. de Noal, mon neveu à la mode de Bretagne, et à son défaut et mourant sans enfants, je lui substitue ma sœur Mme Michel...*

« *Je prie M. Abeille d'être mon exécuteur testamentaire et d'accepter un diamant de cent louis. C'est pour qu'on satisfasse le plus promptement que faire se pourra à mes divers legs, et pour me précautionner contre les accidents de la fortune, que j'ai gardé chez moi une somme assez considérable.*

« *Fait à Paris, le 15 décembre 1769; signé :* PINOT-DUCLOS. »

Les vœux de Duclos furent exaucés : Beauzée obtint son fauteuil d'académicien; Marmontel lui

succéda dans la place d'historiographe, et d'Alembert fut nommé, après lui, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

III.

Nous avons déjà, au cours de cette notice, exprimé nos regrets de ne pouvoir ni envisager Duclos sous certains jours particuliers de son talent, ni le suivre dans ses relations avec les écrivains de son temps et la coterie philosophique groupée autour de Mme d'Épinay. Il est d'autant plus difficile de peindre et juger un homme, qu'on le connaît davantage ; il se présente à vous sous des aspects différents, et l'art de la synthèse ne peut rien là où l'étude de l'écrivain se joint à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages.

Nous avons résumé de notre mieux la biographie de Duclos, réunissant dans les annotations ces sous-sols d'une préface, où les érudits seuls descendent, tous les documents qu'il eût fallu longuement développer dans le récit succinct que nous nous étions imposé. Dressons maintenant la bibliographie chronologique du philosophe breton, en nous écartant le moins possible de la concision que réclame une œuvre aussi importante.

1741. — Histoire de Mme de Luz, *anecdote du règne de Henri IV* (sans nom d'auteur), à la Haye. Paris, chez Pierre de Hondt, 2 part. en 1 vol. in-12.

Réimprimé en 1744, in-12; 1782, in-18 (format Cazin, rubrique : *Amsterdam ou Londres*).

1742. — Confessions du comte de ***, *écrites par lui-même à un ami* (sans nom d'auteur ni lieu d'impression). Paris, 1 vol. in-12.

Réimpressions : en 1742, Amsterdam, 2 vol. in-12; 1753, in-8°; 1776, Londres et Paris, in-8°, édition donnée par l'abbé de La Marche, avec 7 charmantes figures par Desrais ; enfin en 1781 1 vol. collection Cazin ; traduit en anglais et en allemand en 1792, in-8°. Plusieurs imitations parurent, notamment les *Confessions de la baronne de* ***, par de Nœufville Montador, 2 vol. in-12 en 1749, et les *Confessions d'un fat*, par de Bastide, etc.

1743. — Les Caractères de la folie, ballet en trois actes, avec un prologue, musique de De Bury. Paris, Ballard, in-4°.

1744. — Acajou et Zirphile, *conte* (sans nom d'auteur), Minutie. Paris, in-4° et in-12 avec 9 figures de Boucher, gravées par Chedel (Voir *Guide Cohen*).

Réimprimé à Lausanne en 1746, sans figures,

in-12, et à différentes reprises, dans le même format; on trouve ce conte à la suite de toutes les éditions in-12 d'*Angola* (voir notre *Bibliographie des œuvres de La Morlière*). *Acajou* a été traduit en italien, 1744, in-12; Favart tira un opéra de ce joli conte et le fit jouer à la foire Saint-Germain en 1744. Voir *Œuvres de Favart* et *Anecdotes dramatiques* (de Clément et Laporte), 1775, tome I, p. 4.

1745. — Histoire de Louis XI. Paris, les frères Guérin, 3 vol. in-12.

Un volume de supplément contenant les pièces justificatives parut en 1746, in-12; une contrefaçon parut à la Haye en 1750. — Réimpression dans diverses collections de mémoires. Traduction en anglais.

1747. — Discours de réception a l'Académie française, in-4°.

1750. — Considérations sur les moeurs de ce siècle (sans indication de lieu). Paris, Prault, 1 vol. in-12.

Nouvelles éditions in-12 (Amsterdam et Paris) en 1751-1753-1764-1767-1769; *Bruxelles*, in-8°; 1784 (collection Cazin), in-18, avec joli portrait dessiné par Cochin et gravé par Delvaux, 1791, même format. (Une des éditions de 1751, assez rare, possède un joli frontispice de Gravelot, gravé par Lafosse, voir *Barbier* et *Cohen*.) Cet ou-

vrage a été traduit en anglais en 1752, et en allemand, à *Leipsick* et *Altenbourg*, en 1753 et 1759, in-8°.

Dans ce siècle, des éditions ont été données séparément. Paris, Niogret, 1822, in-18; Paris, Ménard et Desenne, 1824, in-18 (collection de la *Bibliothèque française*); Paris, A. Delalain, 1828, in-18; Paris, Hiard, 1831 (*Bibliothèque des amis des lettres*). Les *Considérations* font également partie des *Moralistes français*, publiés par Lefebvre, Paris, 1837, 1 vol. in-8° à 2 colonnes.

En 1759 parut un volume in-8° portant le titre de *Considérations sur les mœurs du temps*. Il ne faut point confondre cet ouvrage d'Augier Dufot avec celui de Duclos.

1751. — MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MOEURS DU XVIIIe SIÈCLE (sans nom d'auteur ni lieu de publication). Paris, in-12.

Ce roman est la suite, en quelque sorte, des *Confessions du comte de* ***. Il a été traduit en allemand. Altenbourg, 1759, in-8°.

1754. — GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE (dite de Port-Royal), par Claude Lancelot et Antoine Arnaud, avec des remarques par Charles Duclos. Paris, 1 vol. in-12.

Ces curieuses remarques de Duclos méritent d'être étudiées; comme Restif de la Bretonne, l'annotateur rêve d'un nouveau système d'orthographe. Cette grammaire, ainsi commentée, a

été réimprimée en 1756, 1769, 1780, 1788, in-12. En 1830, l'éditeur Delalain en publia une nouvelle édition in-8°, suivie de *la Logique ou l'Art de penser*.

1759. — ESSAI SUR LES PONTS ET CHAUSSÉES, LA VOIRIE ET LES CORVÉES (sans nom d'auteur). Amsterdam, Paris, in-12 de 404 p. plus 32 pp. d'avant-propos.

1762. — RÉFLEXIONS SUR LA CORVÉE DES CHEMINS, *ou Supplément à l'Essai sur les ponts et chaussées*, pour servir de réponse à la critique de l'*Ami des hommes* (par Mirabaud). La Haye et Paris, in-12 de 379 pages.

1762. — DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 4e édition. Paris, veuve Brunet, 2 vol. in-folio.

Duclos eut la plus grande part à cette édition.

1790-1791. — MÉMOIRES SECRETS *sur les règnes de Louis XIV, la Régence et le Règne de Louis XV* (publiés par Sautreau de Marsy). Paris, Buisson, 2 vol. in-8°.

Réimpressions : à *Maestricht*, 1791, 2 vol. in-8°. A *Lausanne*, 1791, 2 vol. in-8°. A *Paris*, 1792, 2 vol. in-8°. Ces *Mémoires* furent traduits en allemand par Hubert, à *Berlin* et *Leipsik*, 1791 et 1792. Ils figurent également dans la bibliothèque des *Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, publiés par F. Barrière; dans la collection publiée en 1829 par MM. *Petitot* et

Monmerqué, ainsi que dans la collection de mémoires de *Michaud* et *Poujoulat* et celle publiée par M. *Didot*.

En 1864, l'éditeur Jules Gay publia une excellente édition avec préface, notes et index alphabétique en 2 vol. in-12.

1791. — Voyage en Italie ou *Considérations sur l'Italie*, par feu M. Duclos, historiographe, etc. Paris, Buisson, 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage posthume fut réimprimé à *Lausanne*, 1791, in-12 ; et à *Paris*, chez Prault, 1793, in-12. Traduit en allemand, *Iéna*, 1792, in-8°.

1797. — Œuvres morales et galantes de Dubosc, suivies du *Voyage en Italie* (publiées par N. L. Dessessarts). Paris, Dessessarts, 4 vol. in-8°.

On y trouve les *Considérations ;* les *Confessions ;* les *Mémoires sur les mœurs ; Acajou ; Histoire de Mme de Luz* et le *Voyage en Italie*.

1802. — Œuvres diverses de Duclos. Paris, Dessessarts, an X, 1 vol. in-8°.

Jointe à l'édition précédente, qu'elle complète, cette publication forme 2 vol. in-8° avec portrait.

1806. — Œuvres complètes de Duclos, recueillies pour la première fois, précédées d'une notice sur sa vie et ses écrits, par M. Auger, de

l'Académie française. Paris, Colnet, 10 vol. in-8°.

Réimpression. Paris, Janet et Cotelle, 1820-1821, 9 vol. in-8°.

1810. — MORCEAUX CHOISIS DE DUCLOS, ou *Recueil de Pensées, Remarques, Maximes,* etc., publiés par A.-F. Rigaud. Paris, H. Nicolle, 2 vol. in-8°.

1820. — ŒUVRES COMPLÈTES DE DUCLOS (avec une notice sur l'auteur, par M. Villenave). Paris, Belin, 3 vol. in-8° (de la collection des *Prosateurs français*).

La meilleure, la plus correcte, la plus complète des éditions des *Œuvres complètes de Duclos.*

1855. —ŒUVRES DE DUCLOS, précédées d'une étude sur sa vie et ses œuvres, par le comte Clément de Ris. Paris, E. Didier, 1 vol. in-18 (*Bibliothèque de l'esprit français*).

Plusieurs ouvrages de Duclos n'ont pas été imprimés séparément; tels, ses fragments de Mémoires sur sa vie, *ses* Considérations critiques sur le goût; *son* Histoire de l'Académie française *(3° partie); l'*Éloge de Fontenelle; *la* Conversion de Mlle Gautier *et la* Critique *de l'ouvrage intitulé* Recueil de ces

Messieurs. *Nous devons signaler également parmi les ouvrages relatifs à Duclos ou auxquels il prit part : les* Étrennes de la Saint-Jean, *le* Recueil de ces Messieurs, *la collection des* Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres *(tomes XV à XXI); la* Lettre écrite à M*** au sujet de l'Histoire de Mme de Luz, *1741, in-12, et enfin l'*Examen des confessions du comte de ***, *par Soubeyran de Scopon, 1742, in-12.*

IV

Nous ne devons pas laisser sous silence la singulière accusation de plagiat qui fut portée contre Duclos, en 1772, l'année même de sa mort, dans la Gazette littéraire de l'Europe, *imprimée à Amsterdam. Ces calomnies, reproduites avec bonheur par Fréron dans la* France littéraire, *et plus tard par Barbier dans ses* Ouvrages anonymes, *prétendent contester à l'auteur des* Considérations *la paternité de la plupart de ses ouvrages.*

D'après ce factum, les Confessions du comte de *** *ne seraient point de lui; l'*Histoire *espagnole de ce roman aurait été entièrement copiée dans un ouvrage de M. de Roiseu, capitaine de vaisseau, qui fut confié en manuscrit à Duclos par MM. de Caylus et de*

Surgères ; les autres histoires seraient attribuées à la société de Mme de Surgères et du comte de Caylus ; Acajou et Zirphile *aurait été absolument dérobé au comte de Tessin et à l'abbé de Voisenon.*

Ces imputations tombent d'elles-mêmes, en ce sens qu'elles ne parurent pas du vivant de Duclos, et que l'abbé de Voisenon, qui certes n'aimait pas son confrère de l'Académie, pour avoir été en mainte occasion quelque peu bafoué par lui, dément ces bruits, tout au moins en ce qui concerne Acajou, *par ces quelques lignes de ses* Anecdotes littéraires *: « Duclos* est l'auteur des Confessions du comte de ***, *qui ont beaucoup réussi par l'Histoire de Mme de Selve ; c'était un portrait* copié d'après l'original. Acajou *fut composé sur des estampes qui étaient dans le cabinet du comte de Tessin. Le comte de Caylus, devenu jaloux de Duclos, comme de tous les gens de lettres qu'il voulait paraître aimer, dit que ce petit ouvrage était de lui et de moi. Il est vrai que le comte fit un* Acajou ; *en même temps j'en fis deux, qui furent tous trois remis entre les mains de Duclos* et dont il ne tira que deux ou trois plaisanteries ».

*Il n'est point de bibliophile qui ne connaisse l'origine d'*Acajou, *composé sur une douzaine d'estampes et vignettes que François Boucher avait faites pour l'illustration d'un petit ouvrage du comte de Tessin :*

Faunillane ou l'Infante jaune[1], *lequel opuscule ne put paraître, l'auteur ayant été rappelé en Suède pour y remplir la place de ministre d'État et de gouverneur du prince royal.*

Pour les Confessions du comte de ***, *qu'on va lire ci-après, et qui commencèrent la réputation de Duclos, nous les tenons pour un véritable chef-*

1. Voici comment l'auteur du *Catalogue de l'œuvre de Cochin fils* parle de l'origine de cet ouvrage : « M. le comte de Tessin, directeur général des bâtiments de S. M. le roi de Suède et son ambassadeur en France, fit composer par *Marivaux* (?) ce petit ouvrage, qui vraisemblablement avait quelque rapport aux amusements de sa société ; il n'en fit imprimer que deux exemplaires in-4° en 1740. Outre le fleuron et la vignette dessinés par Cochin, il orna ce conte de beaucoup d'autres gravures, dont M. Boucher fit les dessins et qui furent gravés par Cars. Ayant ensuite fait présent de ces planches, qui etaient toutes neuves, à Prault fils aîné, celui-ci engagea M. Duclos a composer un roman auquel ces différentes estampes pussent avoir rapport (*Duclos et Boucher étaient du reste confrères au* Caveau, et *c'est, selon nous, dans une de ces réunions que l'affaire fut traitée*). C'est ce qui nous a valu ce joli conte d'*Acajou*, dans lequel on a fait entrer toutes ces estampes. »

M. de Tessin ayant ensuite consenti à rendre public son roman, on le réimprima quelques années après sous le titre de : *Faunillane ou l'Infante jaune*, 1 vol. in-12, à *Badinapolis* en 1743, avec les mêmes estampes et vignettes réduites à la grandeur in-12. (Voir dans le *Cabinet des fées*, t. XXXVII, p. 95 : *Idée de Jaunillane* (sic) ou l'Infante jaune, imprimé à Badinapolis en 1741.)

d'œuvre, d'un genre original, pour l'époque où ce joli roman fut écrit. Ces récits d'intrigues amoureuses, qui ont peu de liaisons entre elles, mais qui expriment toutes un caractère particulier, sagement observé, composent une série de petits contes exquis de facture, tous bien distincts les uns des autres, qu'on eût pu intituler : Souvenirs galants d'un roué de la Régence. *Ce n'est pas encore les fanfaronnades de l'amour, les longues* aventures de Casanova *ou le Machiavélisme terrible du Valmont des* Liaisons dangereuses ; *mais dans cette galerie de portraits tracés avec tant d'art, sur une donnée alors entièrement neuve, on retrouve l'origine de toutes les biographies ou confessions libertines qui furent écrites depuis 1742.*

Par la Correspondance *de J.-J. Rousseau, on voit que ce fut Duclos qui, le premier, suggéra au citoyen de Genève la pensée d'écrire les mémoires de sa vie, et il n'est point trop téméraire d'ajouter que l'auteur de la* Nouvelle Héloïse *se souvint plus tard, en écrivant ses propres confessions, de ces mêmes* Confessions du comte de ***, *dont l'ingéniosité l'avait vivement frappé et dont alors la transparence était assez grande.*

Nous ne chercherons pas à nous étendre sur cette œuvre charmante ni à donner une clef *que nous ne*

saurions rendre complète ; mais, puisqu'il faut enfin nous résumer sur Duclos, après avoir été plutôt son historien, ou son chronologiste-biographe, que son juge sur des œuvres littéraires dont le mérite n'est plus à discuter, nous ne saurions mieux conclure que par cette réflexion du charmant causeur des Lundis, *qui, après avoir voulu approfondir le caractère compliqué de notre philosophe, comprit qu'il ne pouvait point le simplifier par système et écrivit : « Il est un degré d'intimité au delà duquel il n'est pas permis à l'homme de prétendre dans l'étude de son semblable : c'est un secret que s'est réservé le grand anatomiste des cœurs. Je dirai sur Duclos, qu'indépendamment de ce qu'il avait de singulier et d'original dans l'humeur et dans le ton, un tel homme, dans la littérature d'une époque, est ce qu'on peut appeler une spirituelle et essentielle activité, une* utilité *de premier ordre. »*

C'est ce que comprirent le gouvernement et la municipalité de Dinan en inaugurant solennellement un buste à la mémoire de cet éminent littérateur et citoyen, le 29 juillet 1838, sur une des promenades de sa ville natale.

Paris, le 10 décembre 1879.

OCTAVE UZANNE.

a paris le 14. Aoust 1775.

Les billets, Monsieur, ne sont pas encore imprimés; mais comme vous viendrez le 21 et que l'assemblée publique n'est que le 25, a quelqu'heure de la matinée; a votre retour, qu'on vient de votre part chercher un billet, on le donnera. C'est la moindre chose que je donne a vos attentions pour moi, et pour vous témoigner les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre tres humble et tres obéissant Serviteur

Duclos

CONTES

DE

DUCLOS

LES CONFESSIONS

DU COMTE DE ***

ÉCRITES PAR LUI-MÊME A UN AMI

LES CONFESSIONS
DU COMTE DE ***

ECRITES PAR LUI-MÊME A UN AMI

PREMIÈRE PARTIE

Pourquoi voulez-vous m'arracher à ma solitude et troubler ma tranquillité? Vous ne pouvez pas vous persuader que je sois absolument déterminé à vivre à la campagne. Je n'y suis que depuis un an, et ma persévérance vous étonne. Comment se peut-il faire, dites-vous, qu'après avoir

été si longtemps entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument? Vous croyez que je dois le regretter, et sentir, dans bien des moments, qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentiments que vous ne l'êtes des miens; à votre âge, et avec tous les droits que vous avez de plaire dans le monde, il seroit bien difficile qu'il vous fût odieux. Pour moi, je regarde comme un bonheur de m'en être dégoûté, avant que je lui fusse devenu importun. Je n'ai pas encore quarante ans, et j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même : toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai par conséquent perdu quelques plaisirs; mais je suis exempt de toutes les peines qui les accompagnent, et qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou, si vous voulez, pour m'accommoder à vos idées, cette espèce d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, et peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs; j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que tous les autres : c'est le charme de l'amitié; vous devez en connoître tout le prix, vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidèle, qui partage ma solitude, et qui, me tenant lieu de tout, m'empêche de

rien regretter. Vous ne pouvez pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais, malgré l'horreur que la retraite vous inspire aujourd'hui, vous la regarderez un jour comme un bien. J'ai eu vos idées, je me suis trouvé dans les mêmes situations; ne renoncez donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance, il m'a pris envie de vous faire le détail des événements et des circonstances particulières qui m'ont détaché du monde; ce récit sera une confession fidèle des travers et des erreurs de ma jeunesse, qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille que vous connoissez comme moi, puisque nous sommes parents.

Étant destiné par ma naissance à vivre à la cour, j'ai été élevé comme tous mes pareils, c'est-à-dire fort mal. Dans mon enfance, on me donna un précepteur pour m'enseigner le latin, qu'il ne m'apprit pas : quelques années après, on me remit entre les mains d'un gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde qu'il ignoroit.

Comme on ne m'avoit confié à ces deux inutiles que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un et de l'autre; mais ce fut d'une façon fort différente. Mon précepteur reçut un soufflet d'une femme de chambre à qui ma mère avoit quelques obligations secrè-

tes. La reconnoissance ne l'empêcha pas de faire du bruit, elle blâma hautement une telle insolence, elle dit à M. l'abbé qu'il ne devoit pas y être exposé davantage, et il fut congédié.

Mon gouverneur fut traité différemment : il étoit insinuant, poli, et un peu mon complaisant. Il trouva grâce devant les yeux de la favorite de ma mère; tout en conduisant mon éducation, il commença par faire un enfant à cette femme de chambre, et finit par l'épouser. Ma mère leur fit un établissement dont je profitai ; car je fus maître de mes actions dans l'âge où un gouverneur seroit le plus nécessaire, si cette profession étoit assez honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir, par l'usage que je fis bientôt de ma liberté, si je méritois bien d'en jouir. Je fus mis à l'académie pour faire mes exercices : lorsque je fus près d'en sortir, une de mes parentes, qui avoit une espèce d'autorité sur moi, vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chez une dame de ses amies. J'y fus très bien reçu : on aime naturellement les jeunes gens, et les femmes aiment à leur procurer l'occasion et la facilité de faire voir leurs sentiments. Je me prêtai sans peine à leurs questions; ma vivacité leur plut, et, m'apercevant que je les amusois par le feu de mes idées, je m'y livrai encore plus. Le lendemain, quelques femmes de Paris arrivèrent, les unes avec

leurs maris, les autres avec leurs amants, et quelques-unes avec tous les deux.

La marquise de Valcourt, qui n'étoit plus dans la première jeunesse, mais qui étoit encore extrêmement aimable, saisit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisoit sur moi; et, sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison, qui paraissoit s'y intéresser, elle vouloit que je fusse toujours avec elle. Bientôt elle me déclara son petit amant; j'acceptai cette qualité; je lui donnois toujours la main à la promenade; elle me plaçoit auprès d'elle à table, et mon assiduité devint bientôt la matière de la plaisanterie générale : je m'y prêtois de meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avoit aucun usage du monde. Cependant je commençois à sentir des désirs que je n'osois témoigner, et que je ne démêlois qu'imparfaitement. J'avois lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable, et l'impression que font sur un jeune homme des diamants, des parfums, et surtout une gorge qu'elle avoit admirablement belle, m'échauffoient l'imagination; enfin tous les airs séduisants d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur me mettoient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes désirs n'échappoient pas à la marquise; elle s'en apercevoit mieux que moi-même, et ce fut sur ce

point qu'elle voulut entreprendre mon éducation.

L'amour, me disoit-elle, n'existe que dans le cœur; il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentiments et la délicatesse. Je ne comprenois rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnoit dès lors dans le discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étois plus content des petites confidences sur lesquelles elle éprouvoit ma discrétion; j'en étois flatté : un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisoit ensuite des questions sur la jalousie. La marquise, sous prétexte de m'instruire, vouloit savoir si je n'avois aucune idée sur un homme assez aimable qui étoit venu avec elle, et que je sus depuis être son amant; mais, quoiqu'il n'eût au plus que quarante ans, je le jugeois si vieux que j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il eût avec elle d'autre liaison que celle de l'amitié. Il en avoit pourtant une des plus intimes; il est vrai que dans ce moment elle le gardoit par habitude, et que, par goût, elle me destinoit à être son successeur, ou du moins son associé; aussi, quand je lui demandai pourquoi il lui tenoit quelquefois des discours aigres et piquants, que je n'avois pu m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avoit conservé ses

droits. Cette réponse me satisfit, et ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle me reprochoit quelquefois de n'avoir pas assez de soin de ma figure; et, quand je revenois de la chasse, sous prétexte d'en réparer les désordres, elle passoit la main dans mes cheveux, elle me faisoit mettre à sa toilette, et vouloit elle-même me poudrer et m'ajuster. Comme elle coloroit toutes les caresses qu'elle me faisoit de l'amitié qu'elle avoit pour ma parente et des liaisons qu'elle avoit avec toute ma famille, je ne m'attribuois aucune de ses bontés, et j'ai souvent pensé depuis à l'impatience que je devois lui causer. Cependant elle se contraignoit, elle craignoit de s'exposer aux ridicules que pouvoit lui donner un amour qui, par la disproportion de nos âges, devoit être regardé comme une folie. D'ailleurs elle savoit que son amant étoit clairvoyant : elle n'auroit pas été fort sensible à sa perte, mais elle craignoit l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la marquise plus réservée avec moi ; je m'en aperçus, je lui en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler, elle me dit que je la verrois à Paris, si je continuois à la laisser se charger du soin de ma conduite, et me promit un baiser toutes les fois que j'aurois été docile à ses leçons.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, j'allai la voir. Elle ne me parla, dans les deux ou

trois premières visites, que des choses qui pouvoient regarder ma conduite. Elle vouloit, disoit-elle, être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y manquai pas; je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respiroit une odeur charmante, et vingt bougies répandoient une clarté infinie; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La marquise étoit dans un déshabillé plein de goût, son attitude étoit disposée par le désir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvois des désirs d'autant plus violents que j'étois occupé à les cacher. Je gardai quelque temps le silence : je sentis qu'il étoit ridicule; mais je ne savois comment le rompre. « Êtes-vous bien aise d'être avec moi? me dit la marquise. — Oui, madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. — Eh bien, nous souperons ensemble; personne ne viendra nous interrompre, et nous causerons en liberté. » Elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. « Je ne sais pas trop causer, lui dis-je; mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne? — Pourquoi? reprit-elle; c'est que, lorsque vous avez une fois commencé, vous n'en finissez point. »

Je lui promis de m'arrêter quand elle en seroit importunée; et, son silence m'autorisant,

je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissants. Mes désirs s'enflammoient de plus en plus; la marquise, par un tendre silence, autorisoit toutes mes actions; enfin, parcourant toute sa personne à mon gré, et voyant que l'on n'apportoit aucun obstacle à mes désirs, je me précipitai sur elle avec toute la vivacité de mon âge, qui étoit plus de son goût que l'amour le plus tendre. Je craignis aussitôt sa colère; mais je fus rassuré par un regard languissant de la marquise, qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur. Ce fut alors que je me livrai à l'ivresse du plaisir; nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court : je ne laissai pas à la marquise le temps de me parler sentiment, et je crois qu'elle n'eut pas celui d'y penser. Dès le lendemain, un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit; je croyais qu'elle n'avoit été imaginée que pour moi. Je sentis que j'y devois répondre; je crois que ma lettre devoit être assez ridicule; la marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours, je n'étois occupé que de ma bonne fortune, et du plaisir d'avoir une femme de condition; je m'imaginois que tout le monde s'en apercevoit et lisoit dans mes yeux mon bonheur et ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis; mais j'en fus très souvent tenté. Peu de temps après je trouvai que la marquise ne m'avouoit pas assez dans le

public et qu'elle n'alloit pas assez souvent aux spectacles, où j'aurois pu, sans prononcer l'indiscrétion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'étoit en vain qu'elle me représentoit le charme du mystère; je n'étois inspiré que par les sens et la vanité, et je croyois avoir satisfait à toute la délicatesse possible quand j'avois rempli ses désirs et les miens.

L'hiver ayant rassemblé tout le monde à Paris, la marquise, pour rompre la solitude qu'elle voyoit que je ne pouvois soutenir, donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendoient chez elle, il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries, et j'y répondis avec assez de vivacité. Mme de Valcourt avait trop d'expérience pour ne pas l'apercevoir. Elle m'en fit ses plaintes, que je reçus assez mal. Je lui dis qu'il étoit assez singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la marquise : elle ne ménagea plus rien ; bientôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avoit pour moi, et bientôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne m'avoit jamais témoigné. On ne la voyoit plus aux spectacles sans moi; elle ne soupoit dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattoit ma vanité. Quelques jours après, Mme de Rumigny (c'étoit elle qui m'avoit fait des avances) fut piquée. Il étoit de son honneur de

n'en pas avoir le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses qui paroissent différentes produisent les mêmes effets, et la vanité les gouverne autant que l'amour.

La marquise fit fermer sa porte à sa rivale; la rupture fit éclat, et Mme de Rumigny me pria par un billet fort simple de passer chez elle. Mme de Valcourt m'avoit fait promettre de n'y jamais aller : mais je ne crus pas mon honneur engagé à lui tenir parole. J'y courus donc, et Mme de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur Mme de Valcourt, qui toutes portoient coup, me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitoit en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures, vraies ou fausses, que le monde avoit données à la marquise. Le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amants.

Mme de Rumigny, contente de cette première démarche, me pria de la venir revoir, en m'assurant qu'elle n'avoit d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chez la marquise fort différent de ce que je m'y étois trouvé jusques alors; elle s'en aperçut et en fut alarmée. Les sentiments de la marquise ne me touchoient plus. Je ne sentois que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allois souvent chez Mme de Rumigny, qui suivoit constamment son projet : je sentis bientôt pour elle tout ce que

m'avoit d'abord inspiré Mme de Valcourt, c'est-à-dire des désirs. L'expérience que j'avois déjà acquise me rendit pressant; mais, avant de se rendre, Mme de Rumigny me dit : « Je veux le sacrifice de la marquise : j'exige le plus éclatant, et tel que je le prescrirai; notre rupture a trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée. » Je voulus lui faire quelques représentations; mais elle me dit qu'elle ne me verroit jamais si je balançois un moment. Je fus bientôt déterminé : je consentis à tout, je renvoyai à la marquise ses lettres et son portrait, avec un billet qui, je crois, étoit fort impertinent, puisqu'il étoit dicté par Mme de Rumigny; en un mot, je quittai Mme de Valcourt on ne peut plus mal. Ce ne fut cependant pas sans remords : c'est en vain qu'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avois encore toutes les idées neuves; le monde ne m'avoit point appris à me parjurer. Mme de Rumigny, à qui je ne cachai point mes remords, prit encore le soin de les calmer : les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

Mme de Rumigny ne me fit pas languir davantage; le lendemain, elle voulut que j'allasse avec elle à l'Opéra en grande loge; j'y consentis, son triomphe étoit le mien. La marquise s'y trouva le même jour; elle étoit fort parée et n'y venoit que pour démentir les discours du public : une telle démarche est un coup de

partie le jour qu'on a été quittée; mais je remarquai son chagrin caché. Cependant elle m'écrivit, elle me courut, et fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire, et fait toujours faire sans succès; enfin, elle se commit encore plus qu'elle n'avoit fait. Mais Mme de Rumigny, qui connoissoit trop la conséquence de ces premiers instants, ne me perdoit pas de vue. Je vécus quelque temps avec Mme de Rumigny comme j'avois fait avec Mme de Valcourt, et je m'en dégoûtai encore plus promptement. Ma première et ma seconde aventure n'annonçoient pas un caractère fort constant : on verra dans la suite si je me suis démenti.

Mme de Rumigny commençoit donc à me peser beaucoup, lorsque j'entrai dans les mousquetaires. La compagnie marcha en Flandre et j'y fis ma première campagne. Avant mon départ, je passai trois jours avec Mme de Rumigny d'une façon à me faire regretter. Elle me fit promettre de lui écrire; mais à peine l'eus-je quittée, que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la compagnie revint à Paris, où je passai l'hiver. Je n'allai cependant pas voir Mme de Rumigny. La vie que je menois avec mes camarades me paraissoit préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins et des attentions, et je suivis les mœurs des mousquetaires de mon âge.

Au retour du printemps, M. de Vendôme, à qui ma famille étoit particulièrement attachée, me proposa d'être un de ses aides de camp; j'acceptai la proposition avec ardeur et je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs, je m'attachai à ce prince, c'est-à-dire au métier de la guerre; car c'étoit ainsi qu'on lui faisoit sa cour.

Il fut assez content de mes services pour m'honorer de sa protection, et bientôt il me fit obtenir un régiment, à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villa-Viciosa, que M. de Vendôme gagna sur M. de Staremberg.

Après cette victoire qui décida de la couronne d'Espagne pour Philippe V, mon régiment fut envoyé en quartier à Tolède. Les congés étant difficiles à obtenir, j'y demeurai pour contenir les soldats et prévenir les désordres qui pouvoient arriver à chaque instant dans ce pays, par la prévention que quelques Espagnols avoient contre les Français. D'ailleurs, les moines, par jalousie et par ignorance, persuadent, surtout aux femmes, que les Français sont des hérétiques. Une différence de religion chez des peuples qui ont peu d'étude ne rapproche pas les esprits; ainsi je vivois dans une assez grande solitude.

Un jour, en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante : « Seigneur cavalier, me dit-elle, une dame voudroit avoir une conver-

sation avec vous; trouvez-vous demain à onze heures dans la grande église. » J'acceptai le rendez-vous. Le lendemain, après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires, parmi lesquelles j'en aperçus une qui se distinguoit au milieu des deux autres par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi; elles s'armèrent d'un grand rosaire, firent plusieurs inclinations dévotes, et j'entendis une voix qui me dit : « Trouvez-vous ce soir à l'heure de l'oraison sur le bord du Tage, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet; adieu, sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité. » Le son de cette voix me parut si flatteur que je me sentis ému. Je me rendis au lieu marqué deux heures plus tôt qu'on ne m'avoit ordonné, et je vis paroître celle qui devoit me présenter le bouquet; elle me dit de la suivre, je lui obéis : il étoit nuit; nous marchâmes quelque temps pour trouver une calèche dans laquelle nous montâmes. « Votre jeunesse et votre figure, me dit-elle, ont fait une vive impression sur le cœur de doña Antonia, ma maîtresse; l'amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue; et l'on vous aime malgré la différence de votre religion. Quelle consolation pour doña Antonia, si son exemple et ses discours pouvoient vous rame-

ner au sein de l'Église! Je suis sa nourrice, c'est vous dire combien je l'aime; mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminée à la servir aujourd'hui que ma tendresse pour elle. Vous allez juger dans quelques moments de la beauté de ma maîtresse; elle est dans une maison qui m'appartient; rendez-vous digne de posséder le cœur de la plus belle femme de toutes les Espagnes. »

Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer, je sentis toute la bizarrerie de cette conversation, et je réfléchissois sur la différence de ces mœurs, quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour : nous descendîmes, je suivis la duègne, je traversai deux ou trois pièces meublées simplement et médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques et l'éclat des lumières portées dans de grands flambeaux de vermeil me frappèrent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. « Approchez, seigneur, » me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux; mais que devins-je en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne et relevées par toutes les recherches de la parure! Je tombai à ses genoux : « Que puis-je faire, lui dis-je, madame, pour reconnoître les bontés dont vous m'honorez? » Elle me répondit avec une douceur infinie et un feu dans les yeux qui auroit

achevé ma défaite si elle n'eût été confirmée : « Clara vous a sans doute fait part de mes sentiments. Elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi confirmera ou détruira mes sentiments. Je vous aime; mais le sacrifice que je vous fais m'en deviendra encore plus cher si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu, je ne dois rien vous cacher : vous êtes d'une religion différente de la mienne, et ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimez, si les sentiments que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. » Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paroissoit assez déplacée; mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'écria : « Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. » En effet, elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trempa un linge dont elle essuya l'endroit que j'avois touché, avec un si grand soin et une attention si marquée que je ne pus m'empêcher de sourire; mais, ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire quelle étoit ma religion; et l'amour me rendit peut-être plus catholique que je ne l'avois jamais été.

« Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément! me dit-elle; elle triomphe de

toutes mes résolutions : je n'ai pu vous convaincre, vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimez, et c'est un avantage que je saurai conserver sur vous. » Je baisai alors une de ses mains, sans qu'elle eût recours à l'eau bénite. Je la priai de m'apprendre à qui j'avois le bonheur de parler. « Vous le saurez un jour, me dit-elle; ne cherchez point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité; méritez par un amour et une discrétion sans bornes le bonheur que je vous prépare. » Alors la fidèle Clara nous servit un léger repas. J'étois enchanté de toutes les grâces que je découvrois dans la belle Espagnole; tout respiroit en elle la volupté et m'annonçoit un bonheur que j'obtins quelques moments après, et qui surpassa mes désirs. « Vous ne m'aimerez pas longtemps, me disoit Antonia; ma conquête vous a trop peu coûté. Vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus; je vous aimois depuis le jour de votre arrivée : vous passâtes sur la grande place à la tête de votre régiment; je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a faite sur mon cœur! Je vous fuyois mal apparemment, car je vous rencontrois toujours. »

Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante au milieu des plaisirs et des tendres inquiétudes que la passion donne aux amants, et sur lesquelles les plaisirs les rassurent sans

cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer, Antonia leva les carreaux sur lesquels elle étoit assise, et prit une épée d'or garnie de quelques diamants d'un assez grand prix, qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé; car la plus grande offense que l'on puisse faire à un Espagnol, c'est de refuser ce qu'il offre : je la reçus donc en baisant mille fois la main qui me la donnoit, et je montai seul dans la calèche, qui me conduisit à l'endroit où je l'avois trouvée la veille.

Le lendemain, à mon réveil, je reçus une lettre d'Antonia; ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle étoit tendre et passionnée : Antonia me prioit de me promener le soir à cheval sur la grande place. « Je vous verrai sans être vue, ajoutoit-elle, et je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serez de ne me point apercevoir. Clara vous dira demain, à la grande église, quand et de quelle façon nous pourrons nous revoir. » J'exécutai les ordres que l'on m'avoit donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies, je revins chez moi m'occuper de mon aventure. Le jour suivant, je trouvai Clara dans l'église que l'on m'avoit indiquée, qui me dit, en feignant de prier Dieu : « Rendez-vous à cheval, au jour tombant et sans suite, derrière les murs du couvent Saint-François; le Maure que vous avez vu hier s'y trouvera monté sur une mule : vous n'aurez qu'à le suivre. » Je fus exact au rendez-vous :

j'y trouvai le Maure, il observa toujours le plus profond silence, et nous arrivâmes dans la basse-cour d'un château qui me parut considérable. Je mis pied à terre; le Maure prit mon cheval, et me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendoit : « Venez, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes. » Elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe où la belle Antonia m'attendoit. « Vous triomphez de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chez moi, malgré tous les périls que je puis courir; j'espère que le bonheur que j'ai de vous voir ne sera point interrompu; mais, en cas d'accident, vous pourrez vous retirer : le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. » J'employai les termes les plus touchants pour exprimer ma reconnoissance et mon amour. Nous étions dans ces transports de l'âme que l'amour seul fait connoître, et qui sont au-dessus de l'expression, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédait celle où nous étions : « Fuyez, me dit Antonia avec transport; je suis trahie, je périrai; mais je ne m'en plaindrai pas, si je puis vous croire en sûreté. » Dans l'instant même on enfonça la porte. et je vis entrer un homme transporté de fureur et suivi de deux valets armés; il tenoit son épée d'une main et de l'autre un poignard. Il se jeta

si promptement sur Antonia que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds; j'avois des pistolets de poche, je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia, et je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras et me dit d'une voix mourante : « Qu'avez-vous fait, seigneur! vous avez tué mon mari. » Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnèrent le temps de prendre Antonia dans mes bras, et de gagner la porte du cabinet. Je descendis sans obstacle, je trouvai le Maure qui m'attendoit avec mon cheval; il m'aida à prendre Antonia devant moi, et je m'éloignai de ce funeste lieu sans savoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vitesse de mon cheval.

Cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelques secours, mes soins la firent revenir à la vie : « Quoi! c'est vous, me dit-elle en ouvrant les yeux! vous vivez, tous mes malheurs ne me touchent plus. Il n'y a point de grâce à espérer ni pour vous ni pour moi; le rang et la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre, c'est le marquis de Palamos que vous avez tué. Je n'ai d'autre ressource que mon frère, il a un château peu éloigné d'ici, prenons-en le chemin, il ne me refusera pas un asile. » Je remontai à cheval, je la pris dans mes bras, et nous arrivâmes à la pointe du jour dans le château. Nous fîmes éveiller aussitôt le

comte, son frère, et l'on nous fit entrer dans sa chambre, sans avoir été vus que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à sa sœur; il l'aimoit, il la plaignit et lui donna tous les secours possibles : ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles. Il me conseilla de me tenir caché le reste du jour; et, quand la nuit fut venue, il me dit que le service que j'avois rendu à sa sœur lui faisoit oublier la vengeance que j'avois tirée de son beau-frère : « Ma sœur m'a tout avoué, ajouta-t-il : elle veut que je sauve vos jours, vous lui êtes cher, et l'amitié que j'ai pour elle, et la confiance que vous m'avez témoignée, en choisissant ma maison pour asile, m'engagent à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. » Je le conjurai de me laisser voir la marquise : mes prières furent inutiles. « Elle m'a chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet; je tiens ma parole, et je ne puis faire autre chose. » En achevant ces mots, il me conduisit dans la cour, où celui qui me devoit servir de guide m'attendoit avec mon cheval, et nous partîmes aussitôt.

J'avois le cœur déchiré : je m'éloignois d'une femme charmante, je la quittois sans aucune espérance de la revoir, et dans quel état! mourante et perdue pour moi. Nous marchâmes toute la nuit; quand le jour parut, nous prîmes

quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la marquise m'avoit fait remettre; j'y trouvai son portrait et une lettre aussi vive et aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pu lui écrire; elle me prioit de garder toute ma vie ce portrait qu'elle avoit compté me donner la veille dans des moments plus heureux. Il étoit dans une boîte enrichie de diamants; mais, ce qui me parut singulier, et ce qui me fit toujours reconnoître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de saint Antoine de Padoue, qu'elle partageoit avec moi, parce que, disoit-elle dans sa lettre, elle lui attribuoit notre salut dans cette dernière aventure et me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit; elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun incident à Madrid; je renvoyai mon guide, et le chargeai d'une lettre pour la marquise, et d'une autre pour son frère. J'allai sur-le-champ rendre mes devoirs à M. de Vendôme; il me reçut avec cette bonté qui lui attachoit le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure, il me conseilla de ne pas demeurer dans Madrid, dans la crainte des assassins et des suites qu'une telle affaire pouvoit avoir entre les deux nations, et m'assura qu'il alloit faire changer mon régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché : l'état de mon âme m'auroit rendu toute

compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite; mon régiment fut relevé, et, la campagne s'approchant, je fus bientôt en état de le joindre. Nos opérations furent heureuses, et je fus envoyé en quartier d'été dans un gros bourg, auprès duquel il y avoit une abbaye de filles.

Suivant les ordres que nous avions de protéger tous les couvents, j'y avois établi une garde. J'allois souvent me promener le long des murs du jardin de cette abbaye : il n'y avoit que la solitude qui convînt à la situation de mon cœur. Un jour, en passant sous les fenêtres d'un corps de logis de cette maison, j'entendis ouvrir une jalousie, et je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai : je levai la tête; mais la jalousie, déjà refermée, ne me laissa rien voir. Je pris le billet, je vis avec surprise qu'il m'étoit adressé : je l'ouvris, on y donnoit des éloges à la tristesse dont je paraissois pénétré; l'écriture m'étoit inconnue, et je ne pouvois pas me flatter qu'elle fût écrite de la marquise que l'on m'avoit assuré être morte de ses blessures. Il y avoit cependant des choses, dans cette lettre, qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui me connût par rapport à elle.

Dans cette incertitude, je revins chez moi écrire un billet, dans le dessein d'éclaircir mes doutes; et le lendemain, à la même heure, je retournai sous la même fenêtre; la jalousie

s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban; je l'ouvris, je n'y trouvai rien; j'y plaçai ma lettre et la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque temps, on ne fit aucun signal, et le jour suivant un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquoit que l'on vouloit s'entretenir avec moi de mes malheurs; on me prioit encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin; on m'indiquoit un pavillon auprès duquel je trouverois une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fût de Clara. Je me rendis au lieu marqué; je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé; je montai sur le mur, et, changeant mon échelle de côté, je fus bientôt dans le jardin. J'aperçus une femme couverte d'un voile, qui se retira dans les allées d'un bosquet; je la suivis; elle s'arrêta sur un banc de gazon. « Ma chère Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien vrai que la marquise ne soit plus? Ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pu me résoudre à venir ici. — Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte, votre chère Antonia. » La voix et l'expression me manquèrent en reconnaissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables; je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si long-

temps le lieu de son séjour. Elle m'apprit que son frère m'avoit fait passer pour infidèle dans son esprit, et n'avoit pas laissé parvenir ma lettre jusqu'à elle : « La douleur que cette nouvelle me causa, ajouta-t-elle, et l'éclat de la malheureuse aventure qui m'étoit arrivée, me déterminèrent à prier mon frère de me donner les moyens de vivre et de mourir ignorée. Il répandit le bruit de ma mort, et me conduisit lui-même dans cette abbaye où personne ne me connoit. J'y mourrai contente, puisque vous m'êtes fidèle ; c'est tout ce que je pouvois espérer dans le cruel état où l'amour m'a réduite ; je n'ai pu résister au plaisir de vous entretenir encore une fois : la manière et le lieu sont suspects, mais mes intentions sont pures, ne cherchez point à me revoir, je vais chercher à vous oublier. Le sacrifice que je prétends faire de vous à celui qui m'a donné l'être est complet ; adieu, je ne tiens plus au monde. » En disant ces mots, elle se débarrassa de mes bras et prit la fuite dans les détours du bosquet, sans qu'il me fût possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile, le jour parut, et je fus obligé de me retirer.

Quand je fus de retour chez moi, je trouvai dans ma poche un écrin de diamants d'un grand prix, qu'elle avoit eu l'adresse d'y mettre sans que je m'en aperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre, dans l'espérance de donner des lettres, d'en recevoir et de remettre l'écrin :

mes soins furent inutiles, je ne vis rien. Je demandai à parler à l'abbesse; je lui dis que j'avois des choses de la dernière conséquence à communiquer à une dame qui étoit dans sa maison, et dont je lui fis le portrait : l'abbesse feignit de ne pas la connoître. Je jugeai par ses réponses qu'il étoit inutile d'insister davantage, et je me retirai au désespoir.

Quelques jours après, je reçus ordre d'assembler le régiment et de joindre l'armée : je le fis défiler devant l'abbaye, je me flattois que mon départ feroit naître l'envie de me donner une dernière consolation; mais je n'aperçus rien, et fus obligé de partir, le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la campagne qui furent capables de me distraire du chagrin qui me dévoroit. Nous fîmes le siége de Girone, que nous prîmes; le reste de la campagne se passa, entre M. de Vendôme et M. de Staremberg, à s'observer et se fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France, et l'on fit repasser quelques-unes de celles qui avoient le plus souffert; mon régiment fut de ce nombre, et, en arrivant en France, il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à ***. Les conférences qui commencèrent alors à Utrecht donnèrent les premières espérances de la paix. J'aurois pu, dans ces circonstances, demander un congé pour revenir à Paris; mais j'ai toujours cru qu'on ne devoit guère en faire usage que pour des affaires in-

dispensables, et je n'en avois aucunes : ainsi je demeurai au régiment.

La vie que l'on mène dans la garnison n'est agréable que pour les subalternes qui n'en connoissent point d'autre; mais elle est très ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris et à la cour; le ton de la conversation est un mélange de la fadeur provinciale et de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux choses, dénuées par elles-mêmes d'agréments, ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement, ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, et de préférer à tout la société présente. Je me livrai donc à la vie de garnison; nous fûmes présentés en corps par un officier qui, lui-même, l'avoit été la veille dans toùtes les maisons où l'on recevoit les officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étoient les femmes que le régiment que nous remplacions laissoit vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étoient dévouées à l'état-major; car il est d'usage d'observer, en ce cas, l'ordre du tableau. Rien n'est, à mon gré, si plaisant que de voir la façon dont on s'examine, et dont on se choisit pendant les premières vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du régiment qui vient d'être relevé; les femmes se répandent fort en éloges sur les officiers polis et aimables qui leur ont donné des bals et des fêtes : c'est un moyen pour engager

les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état emploient le plus volontiers. Les dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs amants ne le portent pas en bracelet : ce sont de grands portraits qui parent ordinairement la salle d'assemblée. Je m'attachai à une Mme de Grancourt qui étoit assez jolie, et le lendemain je lui donnai le bal. C'est une déclaration authentique et dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu et aussitôt en charge. Je faisois tous les jours la partie de madame; je la voyois tête à tête après souper, ou quelque temps avant l'heure de l'assemblée, qui se tenoit alternativement chez quelques-unes. Ce que nous faisions dans la société de l'état-major et des capitaines, les subalternes le pratiquoient de leur côté. En trois jours un régiment est établi peut-être mieux qu'au bout d'un an; car dans les commencements il ne peut y avoir de tracasseries, et l'on n'a point de mauvais procédés à se reprocher.

J'étois avec Mme de Grancourt dans un commerce réglé, lorsque, par un caprice dont je n'ai jamais bien su le motif, elle me dit un soir que je ne pouvois pas rester chez elle après l'assemblée qui s'y tenoit ce jour-là; qu'elle me prioit de sortir avec la compagnie; et que, sur le minuit, je n'avois qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre; que j'y trouverois une

échelle de corde, par le moyen de laquelle je passerois dans son appartement. Tant de précautions me paroissoient assez superflues dans les termes où nous en étions; cependant je ne fis pas de difficultés, je sortis comme les autres, et je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée. J'y trouvai cette mystérieuse échelle, j'y montai, et j'étois près de passer par-dessus le balcon dans l'appartement, lorsque la patrouille vint à passer. L'officier qui la conduisoit m'aperçut, il m'ordonna aussitôt de descendre pour me faire arrêter, et je descendis en enrageant. Mais à peine cet officier, qui étoit de mon régiment, m'eut-il reconnu qu'il fit un éclat de rire. « Quoi! c'est vous, dit-il, mon colonel? Et que diable allez-vous donc faire par ce balcon? Je croyois vos affaires plus avancées. — Morbleu! lui dis-je, je le croyois aussi; mais une sotte complaisance pour une folle... — Allez, allez, reprit-il, vous n'êtes point fait pour prendre cette voie-là : on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir; frappez à la porte et faites-vous ouvrir. » Il se mettoit déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disoit; mais je l'en empêchai, et je me retirai chez moi, plein de dépit.

Une aventure arrivée à un colonel dans une garnison ne peut pas être secrète; la mienne fut publique le lendemain. J'avois eu le temps de me remettre, et je me prêtois de bonne grâce à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que

j'eus à essuyer furent celles de l'intendante. Elle me dit que le commerce de la bourgeoisie étoit au-dessous de moi, et qu'elle avoit à se plaindre de ce que je la négligeois. Il est vrai que j'y allois peu. L'insipide fatuité qui régnoit à l'intendance m'en avoit écarté. M. l'intendant étoit un petit homme plein de prétentions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil éternel et d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue, j'avois remarqué, dans les politesses excessives qu'il croyoit me faire, une suffisance que j'aurois imaginée être au dernier période, si je n'avois vu quelque temps après Mme l'intendante. Ce couple poussoit la morgue et la vanité au dernier excès.

Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'intendante me firent changer de conduite, et je résolus de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser; et, pour y parvenir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie : d'ailleurs les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là. Je flattai donc leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules : je disois en leur parlant d'eux-mêmes, *des gens comme eux*. Je soutenois que la représentation étoit nécessaire dans la place qu'ils occupoient, et faisoit partie du service du roi. Cette conduite fut très utile à mon régiment. Il n'étoit que par détachement dans la ville; le reste étoit répandu dans les villages autour de la place. Le soldat avoit beau faire du désordre, toutes les plaintes du pays

n'étoient pas seulement écoutées, et le quartier fut bon ; les bonnes grâces de Mme l'intendante, que je parvins à obtenir, le rendirent encore meilleur. J'étois le plus considérable de tous ceux qui se trouvoient à ***; ainsi elle m'écouta par vanité, et je la pris parce que je n'avois rien de mieux à faire. Elle n'étoit que médiocrement jolie; mais la nécessité et la jeunesse ne me rendoient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes grâces étoit un jeune officier d'infanterie parfaitement bien fait. L'honneur de la couche de Mme l'intendante l'avoit flatté; et, par ses soumissions aveugles, il avoit séduit son orgueil; mais il me fut sacrifié. J'étois obligé d'essuyer l'ennui des discours de l'intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hauteurs qu'elle avoit en ma présence avec tous les autres; enfin elle n'oublioit rien et outroit tout pour me persuader de la dignité et de l'éminence de l'intendance, et pour me faire oublier qu'étant souveraine en province, elle n'étoit qu'une bourgeoise à Paris.

Cppendant tout annonçoit la paix, et elle fut bientôt conclue. J'avois toujours eu envie de voyager, et surtout de voir l'Italie : je me trouvois assez à portée d'y passer du lieu où j'étois; je demandai un congé, et je l'obtins.

Les charmes de Mme l'intendante ne furent pas capables de m'arrêter; le commerce que j'avois avec elle n'étoit apparemment attaché qu'à la ville où je l'avois rencontrée; car,

l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eût rapport à ce qui s'étoit passé entre nous; mais je remarquai combien la vanité d'un intendant a quelquefois à souffrir dans une ville qui sert si parfaitement à corriger les fatuités subalternes.

Après avoir quitté ***, je parcourus toute l'Italie : je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit intéresser la curiosité et me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse françoise. J'étois surtout en garde contre le danger des courtisanes; et je serois, je crois, revenu sans connoître les Italiennes, si une aventure qui m'arriva à Venise ne m'en eût procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle et bien faite, qui se nommoit la signora Marcella, m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportements de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françoises, est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure, je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit, quelques jours après mon départ de Venise, à une de ses amies, et que celle-ci me renvoya; on y verra des circonstances que j'omettrois comme frivoles, et qui

sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie :

Lettre de la signora Marcella à la signora Maria[1].

« Qui peut soulager les peines de mon cœur, ma chère amie ? Qui peut effacer de mon esprit le souvenir de mes plaisirs passés ? Que vous êtes heureuse avec votre amant ! Vous êtes ensemble à la campagne, et n'avez point d'obstacles dans votre passion ; la maison délicieuse où vous le possédez ajouteroit encore aux plaisirs de l'amour, s'il avoit besoin d'autre chose que de lui-même. Paris fait aujourd'hui l'objet de tous mes vœux ; cette ville, si heureuse pour les femmes et si funeste pour moi, est la patrie du signor Carle[2] ; il l'habite à présent, et je n'y saurois être, je ne puis que m'affliger. Souffrez, ma chère amie, que, pour soulager ma douleur, je vous retrace les impressions que l'amour a faites sur mon cœur ; vous jugerez si l'on peut en ressentir plus vivement les fureurs.

« Vous savez que j'ai vécu pendant cinq ans avec mon mari dans une union tranquille ; je

1. On s'est cru obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendroient pas l'italien avec la même facilité que le françois.

2. Les Italiennes, accoutumées à ces noms, les donnent plus volontiers à leurs amants que leurs noms de famille.

croyois que l'indolence d'un état languissant étoit de l'amour; il n'étoit réservé qu'au signor Carle de me tirer de l'erreur où j'étois.

« Il y a quelques mois que je le trouvai au Ridotte. Sa vue me fit un cœur nouveau : un penchant invincible m'entraîna sans réflexion; je profitai de l'heureuse liberté du masque pour lui parler; son esprit me charma autant que sa figure. L'envie de lui plaire m'avoit engagée à lui faire des avances; je craignis, après l'avoir quitté, qu'il ne me confondît avec les coquettes et les courtisanes. Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. L'amour, qui donne et détruit les idées dans le même instant, me faisoit redouter son insensibilité, ou flattoit mon espoir. J'avois chargé un de mes gondoliers de s'informer avec exactitude de celui qui étoit déjà l'idole de mon cœur; j'appris dès le lendemain son nom, son pays, et qu'il étoit depuis un mois à Venise. Dans la conversation que j'avois eue avec lui, j'avois reconnu avec chagrin qu'il étoit François; je n'en devins que plus sensible au désir de le fixer. J'appris avec transport qu'il étoit libre, et qu'il n'avoit aucun commerce avec les malheureuses dont notre ville est remplie. Ces idées me conduisirent le jour même au Ridotte : je l'y trouvai. Je m'étois aperçu la veille qu'il m'avoit quittée un moment pour demander mon nom, et je l'avois remarqué avec plaisir; mon trouble, en le voyant, fut extrême; il n'étoit pas masqué, je

pouvois lire sur son visage les impressions que je faisois sur lui. Mes yeux saisissoient avec vivacité ses moindres mouvements. Notre conversation étoit animée par cette curiosité qui réveille tous les sens, qui cherche et qui fait à chaque instant des découvertes nouvelles. Je le trouvai instruit de tout ce qui pouvoit me regarder; je jugeai par moi-même que cette curiosité n'est jamais la suite de l'indifférence. Je voulus savoir l'impression que mes traits feroient sur lui; je lui fis signe de me suivre, il m'obéit. Nous sortimes du Ridotte, et nous entrâmes dans un de ces cafés dont il est environné; je me fis ouvrir une chambre particulière. Sitôt que nous fûmes seuls, il me pria de me démasquer, je cédai à son impatience. Que l'amour-propre dans ces instants est soumis à l'amour! J'attendois mon arrêt, un coup d'œil alloit le prononcer. Mon âme étoit suspendue! Je remarquai dans les yeux de mon amant une joie qui pénétra mon âme. Son empressement, la vivacité de ses désirs et de ses caresses me faisoient craindre qu'il ne l'emportât sur moi en amour, et mirent le comble à ma passion. Je ne puis exprimer aujourd'hui tout ce que l'amour nous inspiroit à l'un et à l'autre dans cet instant. Nous ne pouvions demeurer dans ce lieu que le temps qu'il nous falloit pour prendre les mesures capables d'assurer notre bonheur. J'exigeai qu'il reparût au Ridotte; je revins chez moi uniquement occu-

pée de mon amour. Mon mari, ma maison, mes gens, tout ce qui m'environnoit, prit une forme nouvelle et désagréable à mes yeux. J'avois une vie nouvelle à arranger; je voulois être informée de toutes les démarches de mon amant. Que d'idées, que de projets occupoient mon esprit! mais j'éprouvai que l'amour sait aplanir toutes les difficultés. J'envoyai mon gondolier reconnoître encore la maison de mon amant, regarder, examiner et observer les plus petites circonstances. J'aurois voulu prendre ce soin. Carle reconnut mon gondolier, et lui donna un billet pour moi : il me parut vivement écrit : l'amour l'avoit dicté, l'amour le lisoit. J'accablai de questions celui qui me le rendit; je voulus savoir comment il avoit été reçu ; mon impatience m'empêchoit d'apporter aucun ordre dans mes questions, et me les faisoit précipiter; une nouvelle question me paroissoit toujours plus importante que la dernière. J'appris que sa maison donnoit sur un petit canal assez proche de mon palais et dans un endroit peu fréquenté; je compris qu'il me seroit aisé, à la faveur du masque, de me rendre chez lui. Je convins le soir au Ridotte, avec le signor Carle, qu'il m'attendroit le lendemain sur les trois heures. Quoique je fusse animée par l'amour, quand l'heure de mon départ arriva, je sentis un trouble qui m'étoit inconnu; mon cœur palpitoit; j'envisageois les conséquences de ma démarche; j'avois cette irrésolution qui

vient plus des doutes de l'amour que des combats de la vertu; j'éprouvois ce doux frissonnement que donnent les approches du plaisir. Mon amant, qui m'attendoit, me prit dans ses bras, et me conduisit dans son appartement; ce ne fut pas sans m'arrêter à chaque pas pour m'accabler de caresses; mon âme n'étoit plus à elle. Trop étonnée pour me refuser à l'amour, trop passionnée pour avoir des remords, mon âme nageoit dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant de quelques heures; tout m'étoit nouveau, et cette nouveauté est l'âme de l'amour. Jamais une plus aimable confusion ne s'est emparée de mes idées; timide sur mes désirs, embarrassée dans mes expressions, séduite par les plaisirs, animée par ceux de mon amant, je n'étois que docile et soumise. La nuit qui survint nous fit voir avec regret qu'il falloit s'arracher des bras de l'amour; le signor Carle me conduisit à la première gondole. Que j'aimois mon amant! je me reprochois le peu d'amour que je lui avois témoigné, je désirois de le revoir pour le rassurer. J'allai chez la signora Baldi; je voulois avoir fait une visite que je pusse avouer à mon mari. J'arrivai chez elle au milieu d'une nombreuse compagnie; tout le monde me parut ébloui de ma beauté; le bonheur de l'amour répand l'éclat et la sérénité sur tous les traits. Mon amant me devint plus cher que ma vie; l'amour nous fit rechercher de nouveaux rendez-vous et nous les fit

trouver. Tout ce que l'amour inspire aux amants, tout ce que les plaisirs peuvent procurer, nous l'avons mis en pratique avec un succès toujours nouveau. Hélas! il ne m'en reste que les regrets; il est parti, et je ne puis soutenir l'idée de ne le voir jamais. J'ai reçu de ses nouvelles; mais les foibles plaisirs que les lettres procurent ne servent qu'à faire regretter un état plus heureux. Les amants qui m'obsèdent ne font qu'irriter mes peines, et ne peuvent effacer Carle de mon âme. Adieu, ma chère amie, plaignez et aimez-moi. »

J'étois dans toute la vivacité de mon intrigue avec la signora Marcella, lorsqu'on apprit à Venise la mort du roi. Je reçus ordre en même temps de revenir en France. Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par des plaisirs qui se trouvent partout, j'eus moins de peine à m'en arracher. J'essayai inutilement de consoler Marcella; enfin, après lui avoir promis de revenir et après toutes les protestations que les amants font en pareil cas, souvent de la meilleure foi du monde, et qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine étois-je arrivé à Paris, que je reçus, de la signora Maria, la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella, pleines de passion et d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois; mais bientôt l'absence l'effaça de mon esprit : apparemment que la persévérance d'un autre amant me remplaça dans son cœur;

car elle cessa de m'écrire, et je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai, en arrivant à la cour, qu'elle avoit absolument changé de face. Le feu roi qui, dans sa jeunesse, avoit été extrêmement galant, avoit toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avoit données avoient rendu sa cour la plus brillante qu'il y eût jamais eu dans l'Europe, et avoient, plus que toute autre chose, favorisé le progrès des talents et des arts. Il suffisoit que les courtisans eussent le goût délicat pour qu'ils imitassent le roi; mais ils furent obligés de recourir à la flatterie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le roi, en vieillissant, se tourna du côté de la dévotion, et dans l'instant toute la cour devint dévote, ou parut l'être. Après sa mort, le tableau changea totalement, et sous la régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étoient véritablement vertueux restèrent tels qu'ils étoient, et ceux qui avoient joué la vertu devinrent, en l'abandonnant, plus honnêtes gens qu'ils n'avoient été, puisqu'ils cessèrent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage qu'ils l'avoient été dans la dévotion, et crurent faire leur cour en se livrant aux plaisirs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cela étoit parfaitement indifférent.

Pour moi qui n'avois point de prétentions,

et qui n'étois pas dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût; mon cœur ne pouvoit pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

Mme de Sezanne, jeune, belle, bien faite et nouvellement mariée, me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle et lui rendis les soins les plus assidus : heureusement elle n'avoit point d'engagement; car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. Mme de Sezanne étoit d'un caractère franc et sincère : elle reçut mes vœux, et sitôt qu'elle eut pris du goût pour moi, elle me l'avoua et bientôt m'en donna des preuves. Nous vécûmes environ deux mois dans une union parfaite; mais insensiblement Mme de Sezanne devint coquette, ou du moins je commençai à m'en apercevoir. Je lui en fis des reproches; elle en parut étonnée, et me dit qu'elle ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à mon sujet, puisqu'elle m'aimoit uniquement. Je me rendis à ses protestations; mais ce ne fut pas pour longtemps. Mme de Sezanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me détromper, ou de précautions à me tromper. Sa beauté commençoit à faire du bruit, et mille amants s'empressèrent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle m'en préférât aucun, je trouvois qu'elle se prêtoit avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisoit, et je recommençai mes plaintes. Mme de Sezanne, qui m'avoit d'abord

rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguoient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence; je sortis, et je fus deux jours sans la voir : mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout à la fois des reproches et lui demandai pardon, et nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelque temps ensemble, en passant le temps à nous brouiller et à nous raccommoder tous les jours. Enfin, fatiguée de mes plaintes autant que je l'étois de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvoit plus supporter mon humeur, qu'elle avoit pris son parti; elle me donna mon congé, et je l'acceptai. Dans le dépit où j'étois, je m'emportai contre elle et contre toutes les femmes, en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a jamais pris d'autre amant; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie; et elle m'a paru depuis, à moi-même, mériter le jugement du public. Si j'en jugeois différemment lorsque je vivois avec elle, c'est que j'avois l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étoient arrivées en Espagne et en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devois pas chercher à Paris la passion italienne, ni la constance espagnole; que je devois reprendre les mœurs de ma patrie, et me borner à la galanterie françoise. Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de

chercher le plaisir en conservant la liberté de mon cœur, et de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail de toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent et finissent de la même manière. Le hasard forme ces sortes de liaisons; les amants se prennent parce qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai simplement à distinguer les différents caractères avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plus tôt rompu avec Mme de Sezanne, que je trouvai dans Mme de Persigny tout ce qu'il me falloit pour me confirmer dans mes nouveaux sentiments, et dans la résolution que je venois de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes, à Paris, communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences.

Mme de Persigny étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse; elle étoit née

décidée, le cercle de son esprit étoit étroit : elle étoit vive, parloit toujours, et ses reparties, plus heureuses que justes, n'en étoient souvent que plus brillantes. Élevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avoit été jolie, les amants achevèrent ce que les parents avoient commencé. Elle se croyoit nécessaire partout; il n'y avoit rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât Mme de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer dans le même jour à plusieurs spectacles; mais, pour s'en dédommager, elle paroissoit à toutes les promenades. Les calèches de goût, les attelages brillants la promenoient sans cesse aux environs de Paris; souvent elle alloit souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne pendant l'absence de leurs maîtres, et le traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle et au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujettir à une partie de jeu, elle la commençoit et la quittoit à moitié; mais elle aimoit la table, et elle y étoit charmante. Ce fut à un souper que je la connus; il fut poussé fort avant dans la nuit. Née coquette, elle s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur moi, elle redoubla ses coquetteries. En sortant de table, elle proposa d'aller à Neuilly : cette folie étoit alors dans sa nouveauté, je l'acceptai avec plaisir; je la suivis avec une de ses amies, je la ramenai

chez elle, et la quittai avec une ample provision de parties méditées et de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout : j'avois envie de lui plaire, ou plutôt de l'avoir; et je me trouvai bientôt emporté dans la vie la plus turbulente; mais la destinée me conduisoit à tout voir, et ma facilité naturelle m'engageoit à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquoit, il falloit absolument en substituer une autre; c'étoit alors que l'imagination de Mme de Persigny travailloit, que les messages couroient, et qu'il étoit indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvoit vide. La crainte de l'ennui étoit un ennui pour elle : c'étoit lorsqu'il falloit remplacer une partie qu'elle devenoit caressante; son esprit étoit insinuant, et c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je désirois dans une circonstance pareille; mais, après m'avoir tout accordé, elle ne m'en parut pas plus attachée à moi. Les rendez-vous qu'elle me donnoit étoient presque toujours en l'air. Un souper tête-à-tête dans une petite maison lui paroissoit toujours trop long; il falloit se contenter d'y aller passer quelques moments. L'envie de s'y rendre lui prenoit au moment que je m'y attendois le moins : ainsi,

je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendez-vous les plus ordinaires, parce qu'elle avoit remarqué qu'ils lui prenoient moins de temps. Il est vrai qu'elle n'avoit pas même l'apparence du tempérament, et que la complaisance et les ouï-dire la déterminoient uniquement. Elle prenoit un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire de mode : sans les faveurs il se retire, il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivoit partoient du même principe; on trouvoit à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage, le reste avoit toujours la dissipation pour objet. Son mari, qui étoit un fort galant homme, avoit si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère qu'il ne la contraignoit en rien, et s'étoit rassuré sur l'indifférence que la nature lui avoit donnée en naissant : on voit qu'il n'y gagnoit pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles et des motifs ridicules de Mme de Persigny pour avoir toujours un amant en titre et des aspirants, l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres l'engageoit à en conserver toujours un, qui ne devoit pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hasard décidoit; mais elle étoit jolie et brillante, il n'en faut pas tant dans le monde pour être recherchée.

Je ne fus pas longtemps sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d'une vie aussi agitée. L'imagination de Mme de Persigny

n'étant jamais arrêtée, on ne pouvoit être sûr d'aucun plaisir avec elle; le souper même, qui sembloit l'amuser, se passoit ordinairement dans les arrangements de ce que l'on pouvoit faire le lendemain.

Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvoit aisément occasionner, et que je craignois de partager, je prétextai plusieurs voyages à la campagne; j'eus soin d'en avertir longtemps auparavant, et les parties s'arrangèrent sans moi. A peine Mme de Persigny s'aperçut-elle de mon absence; je ne sais même si elle eut le temps de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empressèrent à me remplacer, et qui bientôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin, sans rompre précisément avec elle, je cessai d'être son amant en titre.

Mme de Persigny m'avoit si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avois tourmenté Mme de Sezanne, que celle-ci, dont j'avois blâmé la coquetterie, m'auroit alors paru une prude. Il sembloit que l'amour eût entrepris de me faire l'humeur, en m'assujettissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchois à respirer des fatigues que m'avoit causées la pétulance de Mme de Persigny, je me trouvai à dîner chez une de mes parentes avec une femme dont la beauté, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste, attirèrent mon attention. Elle pensoit

finement, et s'exprimoit avec simplicité. Je demandai qui elle étoit; j'appris qu'elle se nommoit Mme de Gremonville, et qu'elle étoit dévote par état. Sa figure, son esprit et son maintien me frappèrent, et firent impression sur mon cœur. Je n'osois lui demander la permission d'aller chez elle : son état et le mien ne sembloient pas compatir, et je ne voulus rien brusquer; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison, où j'appris qu'elle se trouvoit ordinairement, et j'exécutai mon projet. Je voyois donc assez souvent Mme de Gremonville chez ma parente. J'étois moins sensible à ses attraits qu'au plaisir de voir en elle la simple nature ou du moins ses apparences. Elle ne mettoit point de rouge, ce qui étoit une nouveauté pour moi, et le calme du régime ajoutoit encore à sa beauté. Je sentois qu'elle me plaisoit infiniment; j'étudiois ses sentiments, je n'étois occupé qu'à les flatter : elle y paroissoit sensible, mais je n'osois pas encore me déclarer.

Ce qui commença à me donner quelque espérance fut d'apprendre qu'elle n'avoit embrassé l'état de la dévotion que pour ramener l'esprit de son mari, qu'une affaire assez vive avec un jeune homme avoit un peu éloigné d'elle. Son premier attachement me fit connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, et je l'obtins. Je remarquai d'abord que Mme de Gre-

monville, outre la considération qu'elle avoit dans le public, avoit pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Les vraies dévotes sont assurément très respectables et dignes des plus grands éloges; la douceur de leurs mœurs annonce la pureté de leur âme et le calme de leur conscience : elles ont pour elles-mêmes autant de sévérité que si elles ne pardonnoient rien aux autres, et elles ont autant d'indulgence que si elles avoient toutes les foiblesses. Mais les femmes qui usurpent ce titre sont extrêmement impérieuses. Le mari d'une fausse dévote est obligé à une sorte de respect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut avoir affaire à tout le parti. Mme de Gremonville disposoit à son gré d'un bien considérable; tout ce que la magnificence a de solide et de recherché l'environnoit, sans avoir d'autre apparence que celle de la propreté et de la simplicité; on le sentoit, mais il falloit examiner pour s'en apercevoir.

Mme de Gremonville fut la première des dévotes qui adopta la mode singulière des petites maisons, que le public a passée aux femmes de cet état par une de ces bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte. C'est là que, sous le prétexte de recueillement, il leur est libre de faire avec très peu de précautions tout ce que ce même public, si réservé sur elles, ne passeroit point aux femmes du monde.

Enfin, sur cet article, les choses en sont au point que toute la différence ne tombe que sur les heures : on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde, de façon que la même maison pourroit en quelque sorte servir à l'une et à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon ou quelque service dans une église éloignée, donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carrosse; il lui est libre de ne point se faire suivre par ses gens, sous prétexte de cacher ses bonnes œuvres; ainsi, maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête-à-tête avec un directeur. C'est ainsi que, la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir.

Mme de Gremonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes avec qui j'avais vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvoit ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour-propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au

plaisir qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avois touché son cœur. J'achevai de la séduire en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses grâces, et même sur sa vertu. J'admirois toujours les sacrifices qu'elle faisoit à Dieu; mes discours étoient flatteurs, sans paroître hypocrites. Je lui vantois les plaisirs du monde, et mes yeux l'assuroient que j'étois près de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât le motif de mes visites, elle m'avertit des heures de ses exercices de piété, et de celles où je devois me rendre auprès d'elle, pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassembloient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médisance ne fût pas un des projets décidés de cette assemblée, c'étoit un des devoirs que l'on y remplissoit le mieux. Je prenois assez bien mon temps pour me trouver toujours seul avec Mme de Gremonville.

Je m'aperçus bientôt que l'amour me donnoit de plus en plus sa confiance; son mari même en plaisantoit avec moi : « Prenez garde ! me disoit-il souvent, si Mme de Gremonville vous entreprend, elle vous convertira. » Elle avoit fait observer ma conduite, elle m'avoit fait écrire des lettres qui m'offroient des aventures agréables; mais le goût qu'elle m'avoit inspiré, et l'envie d'avoir une dévote me rendoient peu curieux d'autres intrigues, et produisirent en moi l'effet de la prudence. Enfin,

après avoir subi tous les examens dont je pouvois le moins me douter, j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison, où je fus introduit en habit d'ecclésiastique, et ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise que le manteau noir en fournit à Paris, où chacun, occupé de ses plaisirs, ne pense guère à troubler ceux des autres.

Le prétexte d'un office particulier donna à Mme de Gremonville le moyen de s'absenter, et de dire qu'elle dînoit chez une de ses amies pour retourner avec elle au service de l'après-midi. Malgré tant de précautions, elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnoient à l'envi la simplicité, la propreté et la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. « Que vous êtes pressant, me dit-elle. Quoi ! le plaisir d'aimer et celui d'être aimé ne peuvent vous suffire. Je vous donne un rendez-vous pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté ; le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur ; non, vous ne m'aimez point ; vous voulez séduire ma vertu, pour me confondre avec les autres femmes, et pouvoir me mépriser comme elles. » J'employai les caresses et les empressements pour la rassurer ; je vis qu'elle étoit émue, mais que la pudeur combattoit encore.

J'allai fermer les volets, elle ne s'y opposa point, et, revenant à ses genoux, je la trouvai faible et complaisante à tous mes désirs. Je saisis ce moment, je l'emportai sur un lit de repos, et je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus, avant le dîner, tout le temps de lui prouver mon amour, et d'éprouver sa tendresse, que rien ne contraignoit plus. Notre dîner, servi par un tour, étoit simple, mais excellent : on me traitoit en directeur chéri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs pour en goûter de nouveaux. L'heure où finit l'office nous obligea de nous séparer ; mais nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avoit mille charmes pour moi. Rien ne ressembloit dans celle-ci à tout ce que je connoissois. Les valets d'une dévote ne sont point dans sa confidence ; ils sont modestes et sages, et n'ont aucune des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur maîtresse. Mme de Gremonville, quoique vive dans ses caresses, paraissoit modérée dans les plaisirs, et sembloit n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction, sans jamais envisager la sienne. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique du monde, que Mme de Gremonville faisoit avec esprit, étoit toujours un éloge indirect

d'elle-même ; elle vantoit les charmes du mystère et les plus grandes voluptés, qu'elle ne présentoit que sous le nom de commodités.

Notre commerce dura six mois, sans que jamais il ait fait le moindre bruit ; mais bientôt j'aperçus du refroidissement et de la contrainte dans les procédés de Mme de Gremonville ; elle me fit voir des scrupules, et, comme ils ne pouvoient plus naître de la vertu, je les regardai comme des symptômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de directeur, causée par quelque objet d'intérêt, avoit troublé notre commerce. Les rendez-vous devinrent plus rares, les difficultés de se voir augmentèrent chaque jour ; elle me déclara enfin qu'elle ne vouloit plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser, son parti étoit pris, et je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avois ; on ne m'en laissoit jamais qu'une, encore ne disoit-elle rien de positif. Quoi qu'il en soit, notre affaire finit sans aucun éclat. Je fus piqué de me voir quitter ; cependant Mme de Gremonville n'eut aucun reproche à me faire. J'observois tout ce qu'elle m'avoit recommandé ; je la vis même quelque temps chez elle pour la ménager, mais sans remarquer la moindre envie de renouer, ni le moindre souvenir du passé : ses procédés, en un mot, me parurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagements ordinaires aux femmes dans de

pareilles circonstances ; il falloit qu'elle comptât beaucoup sur ma probité, et elle me rendoit justice.

La retraite dans laquelle j'avois vécu avec Mme de Gremonville m'avoit fait perdre de vue tous mes amis et les différentes sociétés où j'étois lié auparavant. Je me trouvois donc assez isolé. Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvénient, et de faire assez de maîtresses pour en avoir dans tous les états, et n'être jamais sans affaire, si j'en quittois ou en perdois quelqu'une.

J'étois dans ces dispositions, lorsqu'il m'arriva une discussion avec M. de ***, conseiller au parlement, pour des droits de terre. Comme j'ai toujours eu une aversion et une incapacité naturelles pour les procès, et que le moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses gens d'affaires, j'allai trouver M. de ***. C'étoit un homme fort raisonnable : d'ailleurs un des grands avantages que les gens de robe retirent de leur profession est d'apprendre, aux dépens des autres, à fuir les procès; ainsi nous terminâmes nous-mêmes notre différend à l'amiable, et je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai fut de tâcher de séduire sa femme qui étoit assez jolie, et j'y réussis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles, et qui m'étoient absolument étrangères.

La hauteur de la robe est fondée comme la

religion, sur les anciens usages, la tradition et les livres écrits. La robe a une vanité qui la sépare du reste du monde; tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute noblesse; c'est de là que plusieurs sots et gens obscurs, qui n'auroient pas pu être admis dans la magistrature, prennent droit d'oser la mépriser aussitôt qu'ils portent une épée : c'est le tic commun du militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la robe plusieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condition. Il est vrai qu'on y distingue deux classes : l'ancienne qui a des illustrations, et qui tient aux premières maisons du royaume, et celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance.

La robe se regarde avec raison au-dessus de la finance, qui l'emporte par l'opulence et le brillant, et qui devient à son tour la source de la seconde classe de robe. Le peuple a pour les magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête; il les regarde comme ses protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses juges.

La plupart des gens de robe sont réduits à vivre entre eux, et leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la cour, qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse au nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il

ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la robe n'en porte le deuil : c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré ; mais il est rare qu'un magistrat porte celui de son cousin l'avocat. Les sollicitations ne les flattent pas tous également ; les sots y sont extrêmement sensibles ; les meilleurs juges et les plus sensés s'en trouvent importunés, et, pour l'ordinaire, elles sont assez inutiles. En général, la robe s'estime trop, et l'on ne l'estime pas assez.

Les femmes de robe qui ne vivent qu'avec celles de leur état n'ont aucun usage du monde, ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation ; la haine et l'envie, leur seule dissipation.

Mme de *** avoit été élevée dans les principes des avantages de la robe, et son mari, fort attaché à ses devoirs, avoit grand soin de les lui répéter tous les jours. Sa jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi m'arrêtèrent pendant quelque temps ; mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe qui tiennent toujours du collège, la pédanterie de ses usages et la triste règle de la maison me la rendirent bientôt insupportable. Je vis bien que je devois songer à m'amuser ailleurs, et garder Mme de *** pour mes heures perdues.

Je commençai à me rendre à la société dont Mme de Gremonville m'avoit éloigné. Aussitôt que je fus rentré dans le monde, je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de

la dissipation, et les gens les plus oisifs par goût et par état y sont peut-être les plus occupés ; ainsi je n'étois embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étoient proposés chaque jour. Je ne les trouvois pas toujours aussi agréables qu'ils avoient la réputation de l'être, mais je m'y amusois quelquefois. Après avoir examiné les maisons qui pouvaient me convenir davantage, je préférai celle de Mme de Gerville. J'y allois plus souvent que dans aucune autre, parce que la compagnie y étoit mieux choisie, et que le jeu y étoit fort rare ; on n'en faisoit jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec Mme d'Albi. Elle me toucha moins par sa figure, qui étoit ordinaire sans être commune, que par les grâces et la vivacité de son esprit, la singularité de ses idées et celle de ses expressions qui, sans être précieuses, étoient neuves. Je jugeai que personne n'étoit plus propre que Mme d'Albi à me guérir de l'ennui que me causoit le commerce de Mme de ***. Le hasard m'ayant placé à table auprès d'elle, la conversation, qui étoit d'abord générale, devint particulière entre elle et moi ; nous oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie, et en fûmes bientôt à parler bas.

Mme d'Albi m'accorda la permission d'aller chez elle, et j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connoissance, notre

vivacité réciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement, et nous vécûmes bientôt conformément à cette idée ; mais je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir de l'humeur la plus inégale et la plus capricieuse. Jamais elle ne pensoit deux jours de suite d'une façon uniforme ; une chose lui déplaisoit aujourd'hui par l'unique raison qu'elle lui avoit plu le jour précédent. Son esprit, qui changeoit à chaque instant d'objet, lui fournissoit aussi les raisons les plus spécieuses et les plus persuasives pour justifier son changement ; quand elle parloit, elle cessoit d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendît, on étoit obligé de l'adopter, tant on étoit frappé de la sagacité de son esprit, du feu de ses idées et du brillant de ses expressions. On auroit imaginé qu'elle ne devoit jamais s'écarter de la raison, si l'on avoit pu oublier que son sentiment actuel étoit toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour moi, c'est que son cœur étoit toujours asservi à son esprit, dont il suivoit la bizarrerie et les écarts. Quelquefois elle m'accabloit de caresses, et le moment d'après j'étois l'objet de son mépris. Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée, Mme d'Albi réunissoit en elle tous les caractères ; et celui qu'elle éprouvoit étoit toujours si marqué, qu'il eût paru être le sien propre à ceux qui ne l'auroient vue que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une

petite maison, pour nous voir, disoit-elle, avec plus de liberté.

Le premier usage de ces maisons particulières, appelées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des amants qui étoient obligés de garder des mesures, et d'observer le mystère pour se voir, et par ceux qui vouloient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auroient craint de faire dans des maisons publiques et dangereuses, et qu'ils auroient rougi de faire chez eux.

Telle fut l'origine des petites maisons, qui se multiplièrent dans la suite, et cessèrent d'être des asiles pour le mystère. On les eut d'abord pour dérober ses affaires au public ; mais bientôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avoient pas. On ne les passoit même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenues si communes et si publiques, qu'il y a des extrémités de faubourgs qui y sont absolument consacrées. On sait tous ceux qui les ont occupées ; les maîtres en sont connus, et ils y mettront bientôt leur marbre. Il est vrai que, depuis qu'elles ont cessé d'être secrètes, elles ont cessé d'être indécentes ; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui, pour bien des gens, qu'un faux air et un lieu où, pour paroître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secrètement un peu plus qu'ils ne

feroient en restant tout uniment chez eux. Il me semble que ceux qui ont imaginé les petites maisons n'ont guère connu le cœur. Elles sont la perte de la galanterie, le tombeau de l'amour et peut-être même celui des plaisirs. Nous croyions Mme d'Albi et moi, faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soin de la choisir dans un quartier perdu, et où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne saurois peindre le plaisir et la vivacité avec lesquels Mme d'Albi vint prendre possession de notre retraite. Elle la trouvoit préférable à tous les palais. Nous y soupâmes et y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes, en sortant, que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce seroit dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre je passai chez elle. Je la trouvai seule : mais, au lieu de l'empressement que j'attendois de sa part, elle me reçut avec mépris, et me dit qu'elle étoit fort surprise qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avois fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'étoit par ses ordres que j'avois pris cette maison, les précautions que j'y avois apportées, et le secret avec lequel nous nous y étions vus; elle me répliqua que, si j'avois été jaloux de sa gloire, je l'aurois détournée d'une pareille idée; qu'une femme raisonnable, pour peu qu'elle ait soin de sa

réputation, ne devoit jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, et que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprétées, lorsqu'on vient à les découvrir : enfin il n'y eut point de reproches que je n'essuyasse à ce sujet.

C'étoit ainsi que je passois ma vie avec Mme d'Albi ; il sembloit qu'elle eût dix âmes différentes, dont il y en avoit neuf qui faisoient mon supplice. J'étois toujours prêt à la quitter dans ces moments d'orage qui étoient fort fréquents ; mais sa figure, son esprit et un caprice plus favorable de sa part me ramenoient bientôt vers elle. Cependant la tête m'auroit infailliblement tourné, si pour adoucir la rigueur de ma situation je n'eusse trouvé une femme qui, sans raffiner sur le plaisir, s'y livroit naïvement et l'inspiroit de même.

C'étoit une riche marchande de la rue Saint-Honoré, qui se nommoit Mme Pichon. J'eus occasion de la connoître, parce que M. Pichon venoit de faire l'habillement de mon régiment. Les marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux officiers des régiments qu'ils fournissent ; je me rendis aux instances de M. Pichon qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étois engagé par complaisance, comptant m'y ennuyer, et je m'y amusai beaucoup. Je fis connoissance avec Mme Pichon ; elle étoit jeune et jolie, vive et même un peu brusque, et ce qu'on appelle dans le bourgeois

une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier; elle chantoit, elle agaçoit, elle avoit la repartie prompte, plus libre que délicate, et le plus long souper n'altéroit en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'étoit poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération; la suite me fit voir que c'étoit l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir Mme Pichon, et, pour y parvenir, je fus obligé de me soumettre à ses parties, et de me livrer à sa société. Mme Pichon étoit portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, et qui se manifeste suivant leurs différents états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de l'avoir, et qu'elle étoit assez jolie pour être aimée; que si cela ne me convenoit pas, elle s'étoit bien passée jusqu'ici d'un homme de condition, et qu'elle vouloit avoir son amant dans l'arrière de sa boutique, à sa campagne et chez ses amies; qu'elle n'avoit enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendoit point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de ville et de campagne, et que j'eusse encore l'attention d'en dérober la connoissance à Mme d'Albi, dont la fierté eût eté extrêmement offensée de la rivalité, et qui ne me l'eût jamais pardonnée.

Quelque nouvelle que fût pour moi la société de Mme Pichon, j'en faisois quelquefois la comparaison avec celles où j'avois vécu, et je fus

bientôt convaincu que le monde ne diffère que par l'extérieur, et que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures et les manèges sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les marchands, qui s'enrichissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites les portent à ne point élever leurs enfants pour le commerce. De bons citoyens et d'excellents bourgeois, ils deviennent de plats anoblis. Ils aiment à citer les gens de condition et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paroître instruites, estropient les noms, confondent les histoires, et portent des jugements véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes, croyant imiter celles du monde, et, pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses, elles boivent et mangent par état; l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire et d'avoir les jours de fête une joie bruyante, éveillée et entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de vie : mon départ pour mon régiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne Mme Pichon. Elle me parut touchée de mon départ; et je me crus obligé de lui conseiller

de ne jamais prendre d'hommes du monde. Je lui représentai les avantages et les commodités de vivre avec un homme de son état, qu'elle choisiroit à son gré. Elle me remercia de mes conseils, et convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle me fit promettre, pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, et je n'y manquai pas. D'ailleurs toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de Mme Pichon; je l'ai toujours comparée à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du régiment, je comptois bien nouer quelque intrigue nouvelle, et quitter décemment Mme d'Albi, dont je ne voulois plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avoit prévu mes arrangements, mais elle m'avoit donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne sentisse plus de goût pour elle, et que je fusse déterminé à rompre, je ne l'aurois fait qu'avec les ménagements que j'ai toujours eus pour les femmes; mais je crus devoir me venger. Je ne négligeai rien pour renouer, bien résolu de la quitter après avec éclat. J'allai la trouver ; elle venoit d'avoir avec son nouvel amant un de ces caprices que je lui connoissois : il étoit sorti piqué; la circonstance étoit favorable; elle me reçut au mieux,

et nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'Opéra en grande loge, et trois jours après je la quittai authentiquement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné, et que je lui pardonne volontiers; je me suis même reproché ce procédé que je n'aurois pas eu si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plus tôt terminé cette affaire-là que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avois déjà la réputation, se croiroit déshonoré s'il demeuroit quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas rester oisif et conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de commencer une intrigue doit paroître ridicule à tous les gens sensés; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens à la mode. La plupart de leurs lettres sont mal reçues; mais de vingt, qu'il y en ait une qui fasse fortune, on n'a pas perdu son temps; cela suffit avec le courant pour entretenir commerce. La comtesse de Vignolles étoit une de celles à qui j'avois écrit. Je ne la connoissois que de vue; mais sa coquetterie, ou plutôt son libertinage, étoit si bien établi qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hasard faisoit qu'elle n'avoit point alors d'amant en titre, elle ne balança pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne

me convenoit pas de lui rendre des soins, qu'en effet elle ne méritoit guère; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison, en l'avertissant que je l'y attendrois le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y rendre, comme je l'avois prévu. Elle avoit tellement secoué les préjugés de bienséance qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gaieté que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avoit aucune part dans la démarche qu'elle faisoit; ainsi son esprit et sa gaieté parurent en pleine liberté.

Mme de Vignolles possédoit éminemment le talent de donner des ridicules, et nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connoissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans une petite maison, au défaut de l'amour, nous en goûtâmes les plaisirs, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. L'imagination vive et même déréglée de Mme de Vignolles m'amusoit, et sa personne m'étoit agréable. Après cinq ou six soupers, j'étois près d'en devenir amoureux, lorsque je m'aperçus que j'étois l'amant qu'elle avouoit en public, et que le jeune comte de Varennes étoit celui qu'elle préféroit en secret. Je voulus faire l'amant jaloux, éclater en reproches; Mme de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. « Quoi! me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris a-t-elle dû vous faire

imaginer que j'aurois une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimoit? Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre; voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir : j'avoue que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement. » Cet aveu singulier me surprit, et bientôt me calma. Le sentiment n'étoit point outragé, l'amour-propre seul étoit blessé; ainsi je me déterminai à prendre cette aventure légèrement. Je lui fis seulement promettre, pour la forme, de me sacrifier Varennes; mais, loin de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de robe, sans compter les passades qu'elle regardoit comme choses qui ne tiroient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avoit éteint l'espèce d'amour naissant que je sentois pour Mme de Vignolles : les autres achevèrent de me la faire mépriser. Cependant, comme elle étoit devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurois pu me résoudre à la quitter, s'il m'avoit été possible de ne la voir qu'en secret; mais c'étoit précisément ce qu'elle ne prétendoit pas, parce que j'étois l'amant de représentation.

Il ne se passoit guère de jour que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures, ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'étoit donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti; celui de Mme de Vignolles ne

lui servoit qu'à s'en faire accabler. J'avois, outre cela, la mortification de voir qu'aucune femme ne vouloit aller avec elle. Celles mêmes qui avoient un amant déclaré croyoient satisfaire le public en la méprisant, au point de refuser jusqu'aux parties de spectacles qu'elle leur proposoit; ainsi elle se trouvoit réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes, où elle vouloit absolument que je la suivisse. On partage le ridicule de ce qu'on aime; j'avois beau en parler légèrement tout le premier, on regardoit mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinoit à me croire amoureux pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de Mme de Vignolles. Il faut non seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour Mme de Vignolles étoit généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir, pendant trois mois que je vécus avec elle, que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta, je l'avoue; je trouvois à la fois dans Mme de Vignolles la commodité et les agréments que l'on rencontre avec une fille de l'Opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde. Vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonnable, avec beaucoup d'esprit et d'agréments, elle réunissoit toutes les qualités qui peuvent séduire et amuser : heureusement que le mépris où elle étoit donnoit des armes contre elle : ce fut ce mépris qui me détermina

à finir un commerce qui me paroissoit honteux pour moi. Mme de Vignolles fut désespérée de me perdre. Elle n'épargna rien pour me ramener, mais mon parti étoit pris; j'étois résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion et aux caprices du public; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachoit, et je la quittai aussi malhonnêtement que je l'avois prise.

C'est l'usage parmi les amants de profession d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes, mais on doit songer surtout à augmenter la liste. J'étois trop enivré des erreurs du bon air pour avoir négligé un point aussi essentiel; ainsi j'avois toujours quelque ancienne maîtresse qui me recevoit sans façon, lorsque je me trouvois sans affaire réglée. Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soins, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avois quitté Mme de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique, je songeai à la remplacer dignement, pour me réconcilier avec le public, et mon choix tomba sur Mme de Lery. Elle n'avoit pas d'autre beauté pue des yeux qleins d'esprit et de feu; mais elle passoit pour sage, et l'étoit en effet avec un fonds de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au bal de l'Opéra, qui étoit alors dans sa nouveauté, et peut-être le plus

sage établissement de police qui se soit fait dans la Régence, parce qu'il fit cesser les assemblées particulières, où il arrivoit souvent du désordre. Je liai conversation avec elle; et, profitant de la liberté du bal, je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce seroit bientôt établi, et que je serois l'écueil de sa sagesse; mais je n'en fus pas plus avancé. Mme de Lery avoit trente amants qui l'assiégeoient; elle les amusoit tous également, et n'en favorisoit aucun. J'allois tous les jours chez elle; chaque jour elle me plaisoit davantage, et mes affaires n'en avançoient pas plus. Comme je m'aperçus bientôt du manège et de la coquetterie de Mme de Lery, je ne voulus pas perdre mon temps avec elle, et je songeois à l'employer plus utilement ailleurs; mais elle savoit conserver ses amants avec autant d'art qu'elle avoit de facilité à les engager. Elle ne vit pas plus tôt que j'étois près de lui échapper qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux, et je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'espérois.

Nous nous trouvions toujours chez Mme de Lery une demi-douzaine d'amants, et ce n'étoit pas le quart des prétendants. Elle étoit vive, parlant avec facilité et agrément, extrêmement amusante, et par conséquent médisante. Elle plaisantoit assez volontiers tous ceux qui l'entou-

roient; mais elle déchiroit impitoyablement les absents, et les chargeoit de ridicules d'autant plus cruels qu'ils étoient plus plaisants. Il est rare que les absents trouvent des défenseurs, et l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis d'une jolie femme. J'ai toujours été assez réservé sur cette matière; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que Mme de Lery tournoit en ridicule le comte de Longchamp en son absence, je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour lui. Comme elle ne l'aimoit point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie, et de donner à ce que j'avois dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué, et ne le dissimula pas. J'étois absent, et Mme de Lery, voulant ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le comte de Longchamp, animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication, me témoigna son ressentiment : j'y répondis comme je le devois, et lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la place des Victoires; nous mîmes l'épée à la main, et je n'eus que trop l'honneur de cette affaire, car le comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de lune qui nous rendoit aisés à reconnoître, mon nom qu'il avoit prononcé dans la chaleur du combat, et sa mort, qui arriva le lendemain, m'obligèrent à m'éloi-

gner, pour laisser à mes amis le soin d'accommoder cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avois rien obtenu.

Je sortis de Paris, bien convaincu que la coquette la plus sage est quelquefois plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue. Je me rendis d'abord à Calais, où étoit mon régiment, et, après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglois, avec leur juste critique, seroit la matière d'un ouvrage qui pourroit être agréable et singulier; pour moi, qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le duc de Somerset, que j'avois connu à Paris, me présenta au roi. Ce prince me reçut avec sa bonté naturelle; j'eus même l'honneur de souper avec lui chez Mme de Candale, sa maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de la cour; je fus prié à dîner chez toutes les personnes de marque, et je fus fort étonné de voir la maîtresse de la maison et toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurois avec les hommes à toaster et entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des dames, et reçu dans les cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs anglaises; j'appris la langue; je convins du frivole dont on nous accuse, et je réussis assez pour un François.

Les plaisirs des Anglois, en général, sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, et leur plaisanterie ne nous paroîtroit pas légère. Les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes, et l'âme de la société.

Je fis connaissance avec milady B***. Elle était parfaitement bien faite, et sa fierté, jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il falloit se conduire avec art, et cacher mes véritables sentiments à une femme d'un tel caractère. Je commençai par chercher à mériter sa conversation, en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françoises. Je cherchai la simple expression du sentiment; je lui donnai un air dogmatique, et bientôt milady B*** prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda fut celle de me parler français, ce qu'elle n'avoit pas encore voulu faire; mais elle n'en conserva pas moins son air froid et imposant. Je ne lui marquois point d'empressements; je sentois qu'il ne convenoit pas, surtout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de trois mois sans retirer aucun fruit de mes soins que celui d'être souffert, et de ne point voir de rival. Je n'osois lui témoigner combien l'indifférence avec laquelle elle me voyoit arriver ou sortir des endroits où je la rencontrois m'étoit insupportable; je n'avois pas encore acquis le droit de me plaindre. J'é-

tois enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un cocher de place demandoit à me parler. Ce cocher me dit qu'une femme m'attendoit dans son carrosse, à la porte Saint-James. Je m'y rendis, ne comprenant pas quelle affaire pouvoit m'attirer un pareil rendez-vous; mais quelle fut ma surprise, en ouvrant la portière, de trouver milady B*** cachée dans ses coiffes, qui m'ordonna de monter : je lui obéis. Elle dit au cocher de nous conduire dans l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Je voulus lui parler, elle m'imposa silence, et nous arrivâmes dans la Cité, où nous entrâmes par une petite porte dans une maison dont l'extérieur étoit fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avoit la clef. Je lui témoignai ma vive reconnaissance, et je vis qu'elle en recevroit toutes les marques que l'amour peut en donner. « Vous devez sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui? — Je voudrois, lui répondis-je, la devoir à l'amour. — Soyez content, me dit-elle, je vous aime depuis longtemps. — Vous m'aimez, repris-je avec vivacité; comment ne m'en avez-vous rien témoigné? Que vous m'avez fait souffrir! — Ne parlons point du passé, reprit-elle; j'ai examiné votre conduite; je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'auriez osé dire : vous devez en être convaincu par la démarche que je fais. Ma fortune et ma vie

sont entre vos mains. » Je profitai d'un aveu si favorable, et je trouvai cette beauté, qui m'avoit paru si froide et si fière en public, si vive et si emportée dans le tête-à-tête, que j'avois peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes, après toutes les protestations de fidélité, telles que des amis sincères les peuvent prononcer, c'est-à-dire dégagées de tout le langage froid et puéril de la galanterie. « Ne vous attendez pas, me dit-elle, que je vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulez continuer à me plaire, soyez aussi réservé dans le monde que s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir, ajouta-t-elle, au cercle où je compte vous voir, et ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentiments, que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici, soit ailleurs. Je me charge de vous écrire et de vous faire rendre mes lettres ; vous n'aurez que des réponses à me faire. »

Nous vécûmes quelque temps sans la moindre altération dans notre commerce ; mais la jalousie vint le troubler. Une Françoise de mes parentes fut attirée à Londres pour quelques affaires ; elle devint pour milady un sujet de jalousie, dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche ; je remarquai seulement en elle un air plus sombre et plus farouche. Loin de chercher à me ramener par

des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des ridicules jetés sur l'objet qui lui déplaisoit, elle évita même de le nommer. Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, et qui ignorois les soupçons de milady, j'étois tranquille, lorsque j'en reçus un billet dont le sens étoit que, transportée de dépit et de fureur sur ma perfidie, elle se sentoit au moment de se donner la mort, après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit frémir pour elle; je savois le mépris que les Anglois font de la mort par les exemples fréquents de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur-le-champ à milady pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portoit un caractère de candeur, de simplicité et d'innocence. Je l'aimois, et j'étois incapable de lui manquer; et, quoique ce commerce ne paroisse pas séduisant, la sincérité en fait pardonner la dureté, et un amant est flatté d'inspirer des sentiments aussi déterminés. Milady m'accorda ce rendez-vous, et j'achevai de la détromper; mais son âme avoit éprouvé des agitations dont elle ressentoit toujours l'impression : son amour et sa fierté avoient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avoient ressenties. Je voyois qu'elle étoit agitée. Ce n'étoit pas une femme à laquelle on pût faire dire ce qu'elle n'avoit pas résolu. Je prévoyois un orage; mais je ne m'attendois pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendez-vous dans sa mai-

son de la Cité; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avait encore fait : « M'aimez-vous véritablement ? me dit-elle; je ne veux point être flattée, parlez-moi avec candeur. — Pouvez-vous en douter ? lui dis-je. Mon amour fait tout mon bonheur; mais, ajoutai-je, mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que depuis quelque temps vous êtes occupée d'une chose que vous me cachez; croyez-vous que ma délicatesse n'en soit pas blessée ? ouvrez-moi votre cœur. — C'est, reprit-elle, pour vous découvrir le fond de mon âme que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse, c'est tout dire pour exprimer ce que j'ai souffert ; et, puisque ce sentiment n'a pu me forcer à vous quitter, je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans cette occasion ; je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie; vous serez aimé, et bientôt vous me serez infidèle. Je veux vous posséder seule sans la crainte de vous perdre. Londres m'est odieux, je n'y serois pas tranquille : voyez si vous voulez me suivre et venir au bout de l'univers. J'y suis résolue ; si vous me refusez, votre amour est faible, et votre cœur n'est pas digne de moi. »

Ce projet m'étonna, mais ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagements qu'elle avoit avec son mari, l'éclat que feroit son départ. J'ajoutai que ma fortune ne me per-

mettoit pas de l'exposer dans un pays où je n'avois aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre; et quand j'eus cessé de parler : « J'ai tout prévu, répliqua-t-elle, les engagements que j'ai avec mon mari ne sont à mes yeux qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfant; j'ai fait la fortune de mon mari par les biens que je lui ai apportés, et que je lui laisse; mais je suis maîtresse de vendre des habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus : les nations me sont égales; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous, l'éclat de mon départ m'intéresse peu; mais parlez-moi vous-même avec sincérité, regretteriez-vous votre pays? Un tel attachement serait bien éloigné de l'amour et même de la raison. Songez-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentiments dont la privation vous eût déshonoré? Peut-on regretter des hommes dont les idées sont si fausses et si méprisables? Si vous m'aimez, je dois vous suffire; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet, qui est au-dessus du caractère de vos Françoises, peut vous étonner; ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment. Je vous donne huit jours, pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. » En

achevant ces mots, elle me quitta, et me laissa dans un trouble et un embarras inexprimables. La probité étoit révoltée du parti que me proposoit milady; mais l'excès de son amour m'attendrissoit et redoubloit mon attachement pour elle. Je voyois avec douleur que mon refus alloit forcer milady à un éclat affreux pour elle et pour moi. Dans cette situation, j'allai voir l'abbé Dubois, qui depuis a été cardinal, et qui étoit alors chargé à Londres des affaires de France. Il s'aperçut de mon trouble, et me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère, qui le portoit plus à l'intrigue qu'à la négociation, lui avoit fait découvrir mon aventure; il m'en avoit souvent parlé, et je ne lui avois répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût et prévenir les questions. L'abbé, qui de tous les hommes étoit celui qui avoit la plus mauvaise opinion des femmes, attendu l'espèce de celles avec lesquelles il avoit toujours vécu, n'auroit pas eu grand égard pour milady même; mais il en avoit pour moi, c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre, et les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Milady étoit tory et le régent avoit intérêt dans ce moment de les ménager. L'abbé, qui sentit la conséquence

d'un éclat causé par un François dans les circonstances présentes de sa négociation, ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit une lettre pour M. le duc d'Orléans, et m'assura que ce prince feroit terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces, voyant que je balançois à suivre ses conseils; et les menaces de la politique sont assez communément sérieuses. En un mot, l'abbé me força de partir sans voir milady, et me permit simplement de lui écrire. Je lui écrivis dans les termes les plus passionnés; je lui marquai le regret que j'avois de la quitter; je l'assurai que les reproches que j'aurois à me faire en acceptant ses dernières propositions s'opposoient trop aux sentiments d'un homme d'honneur, et m'obligeoient à partir pénétré de ses bontés, dont je conserverois un souvenir éternel. Mon retour fut heureux; le régent fut sensible à ma situation, comme l'abbé me l'avoit assuré, et mon affaire fut heureusement et promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de milady, où tout ce que l'amour outragé peut inspirer étoit exprimé. Elle finissoit par me dire un éternel adieu, et j'appris, fort peu de temps après, qu'elle s'étoit elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur; je ne fus plus sensible au

plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée milady étoit toujours présente à mon esprit, et même aujourd'hui je ne me la rappelle point sans émotion.

Cependant mes amis n'oublièrent rien pour me tirer de la retraite où je m'obstinois à vivre, et pour dissiper les noires impressions d'une mélancolie dont ils craignoient les suites pour moi. Je me prêtai d'abord, par complaisance, à leurs empressements et à leurs conseils, et bientôt je m'y livrai par raison. Outre les motifs de chagrin qui m'étoient particuliers, on contracte en Angleterre un air sérieux que l'on porte jusque dans les plaisirs; le mal m'avoit un peu gagné; l'air et le commerce de France sont d'excellents remèdes contre cette maladie.

Aussitôt que je me fus rendu à la société, mon goût pour les femmes se réveilla; mais je fus d'abord assez embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes maîtresses assez complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle m'étoit nécessaire, et je me trouvois dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'étoit une espèce de début; on étoit attentif au choix que j'allois faire : de ce choix seul pouvoient dépendre

tous mes succès à venir. Mme de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle étoit jeune; elle passoit pour sage, et il falloit qu'elle le fût, car on n'avoit point encore parlé d'elle. L'attaquer et ne pas réussir, c'étoit me perdre; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattois par ces réflexions judicieuses le goût que je sentois pour Mme de Limeuil, j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agréments, et surtout du mérite de Mme de Tonins. On citoit sa maison comme la société des gens les plus aimables de Paris : c'étoit une faveur que d'y être admis. Non seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisoient une cour assidue : l'on voyoit même les femmes les plus respectables s'empresser à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, et je l'acceptai. Mme de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de beaux esprits et de gens du monde, donnant le ton et se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à Mme de Tonins et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant et de la légèreté; mais il me parut qu'ils abusoient de ce dernier talent. La conversation que j'avois interrompue étoit une espèce de dissertation mé-

taphysique. Pour égayer la matière, Mme de Tonins et ses favoris avoient soin de répandre dans leurs discours savants un grand nombre de traits, d'épigrammes, et malheureusement des pointes assez triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étois mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en amuser. Ils rioient ou applaudissoient tous avec tant d'excès au moindre mot qui se proféroit, que je crus de bonne foi que c'étoit ma faute si je n'admirois pas aussi. Je demandai à Mme de Tonins la permission de lui faire souvent ma cour; elle me l'accorda, et me pria même à souper pour le lendemain.

Mme de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouoit la mauvaise santé, et en conséquence sortoit rarement de chez elle. Sa maison étoit le rendez-vous de tous ceux qu'elle avoit admis à l'honneur de lui faire la cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'aperçus que la conversation languissoit ; je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Mme de Tonins me dit que le jeu étoit absolument banni de chez elle, et qu'il ne convenoit qu'à ceux qui ne savent ni penser ni parler. « C'est ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance

ont rendu nécessaire. » Ce discours étoit fort sensé; mais malheureusement Mme de Tonins et sa société étoient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvoient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper. Les discours de la table étoient d'une autre nature; toute dissertation et même toute conversation suivie en étoient bannies. Il n'étoit, pour ainsi dire, permis de parler que par bons mots. Mme de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps : ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tiroit l'élixir des moins mauvais; on renchérissoit sur les plus obscurs. Je cherchois à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais lorsque j'avois trouvé un mot, je m'apercevois que la conversation avait déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui étoit à côté de moi de me tirer de peine et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disoit. Il me fit en riant un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avoit tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle; je répliquai par quel-

ques traits assez plaisants à ceux qu'on me lançoit : Mme de Tonins y applaudit, chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étois auparavant la victime. Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on jouoit depuis quelques jours ; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avois trouvé beaucoup de choses qui m'avoient fait plaisir ; et que la comédie, sans être une bonne pièce, avoit de grandes beautés. Mme de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venois de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorois qu'il n'y en avoit jamais qu'un dans cette société. Mme de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissoit sans cesse à tout ce qu'elle disoit. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république étoit de blâmer généralement tout ce qui ne venoit pas d'elle, ou qui n'étoit pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge que l'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avoient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentiments de Mme de Tonins furent ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle étoit encore aimable; d'ailleurs la considération où elle vivoit, quoique assez peu méritée, étoit ce qui piquoit mon goût. L'opinion nous détermine presque aussi souvent que l'amour. Mme de Tonins étoit à la mode, et dès lors elle me paroissoit charmante. Le respect que l'on avoit pour elle ne laissoit pas de m'imposer, et je fus un peu embarrassé sur ma démarche : je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chez elle de si bonne heure que je la trouvai seule, et je lui déclarai mes sentiments.

Mme de Tonins ne fut ni offensée ni embarrassée de ma déclaration. « Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion; je suis sensible à votre hommage. Votre figure me plait, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse; mais, avant d'écouter vos sentiments, il faut que vous soyez instruit des miens, et c'est déjà vous donner une très grande marque de confiance.

« Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible et que je prétends concilier, quoiqu'elles paraissent inalliables, le plaisir et la considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable, lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse ni à la beauté. Une

femme n'a point alors d'autre parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion; le dernier parti est trop contraire à mon goût, et je ne le soutiendrois pas; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la considération, sans être obligée de renoncer aux plaisirs dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage, et qui peut-être n'en fissent gloire; pour moi, en prenant un amant, je n'en veux pas l'éclat. » J'approuvai le plan de Mme de Tonins; je me jetai à ses genoux, et je lui promis une discrétion inviolable, si elle m'accordoit ses bontés. « Doucement, monsieur, me dit-elle; il faut que votre conduite me prouve vos sentiments. » Dans ce moment il arriva du monde, et je sortis. J'allai quinze jours de suite chez Mme de Tonins sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincère qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble dans le plus grand mystère pendant près d'un mois; la société s'aperçut enfin de notre intelligence et me marqua sur-le-champ autant d'égards que Mme de Tonins m'en témoignoit. On me trouva mille fois plus d'esprit qu'auparavant; mais j'étois peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois, les gens de condition n'osoient y aspirer; ils sentoient qu'ils ne prenoient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter; mais ils

avoient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit; et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps ils y ont attaché un ridicule. J'étois bien éloigné d'avoir un sentiment si faux; j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit personne qui ne dût être honoré du titre d'homme d'esprit et de lettres; mais je ne me sentois ni talent ni étude.

La fureur de jouer la comédie régnoit alors à Paris; on trouvoit partout les théâtres. La société de Mme de Tonins prenoit le même plaisir, et portoit l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y vouloit jouer que du neuf; presque tous les acteurs étoient auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étoient d'un ennui mortel; on se le dissimuloit : nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Mme de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étois incapable, elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferois d'excellents ouvrages. Je n'en crus rien; mais, par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce temps-là, Dufresny, qui étoit un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu,* avant de la donner au public; on l'accepta et on

la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet que Mme de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens français en même temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer et lui représenter que c'étoit un ridicule que je me donnerois; que les gens de mon état n'étoient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas; et que, s'ils l'étoient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devoient jamais se donner en public. Mme de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avoient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connoîtroit pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder et me soumettre à tout. Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie comme elle le méritoit; elle est restée au théâtre, et le public la revoit toujours avec plaisir; et ma comédie, dont on ne connoissoit point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton

et l'esprit qu'on admiroit chez Mme de Tonins ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvoient pas être entendus et qui ne valoient guère la peine de l'être, ne faisoient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais : l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanoit de notre société, et surtout de Mme de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connoître véritablement Mme de Tonins et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et surtout celles de bel esprit, croient composer le public, et que j'avois pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposants et la confiance de Mme de Tonins avoient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquoit hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux

qui réduisoient notre société à sa juste valeur, étoient autant d'objets qui excitoient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageois en communauté, on m'en donnoit encore de particuliers. On prétendoit que Mme de Tonins, qui donnoit de l'esprit à qui il lui plaisoit, n'en pouvoit pas refuser à celui qui avoit l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs notre société n'étoit pas moins ennuyeuse que ridicule; j'étois étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que de comédies, opéras, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'Opéra ne renfermoit pas plus de six cents mots; celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai Mme de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement et me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelque temps dans la finance, et ce remède me réussit; mais il n'étoit pas sûr, et je reconnus que j'avois eu jusque-là sur les financiers des idées très fausses à bien des égards.

La finance n'est point du tout aujourd'hui ce

qu'elle étoit autrefois. Il y a eu un temps où un homme, de quelque espèce qu'il fût, se jetoit dans les affaires avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité et d'avarice; nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois; le cœur dégagé de tous scrupules sur les moyens, et inaccessible aux remords après le succès : avec ces qualités, on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riche, en conservant ses premières mœurs, y ajoutoit un orgueil féroce dont ses trésors étoient la mesure; il étoit humble ou insolent suivant ses pertes ou ses gains, et son mérite étoit à ses propres yeux, comme l'argent dont il étoit idolâtre, sujet à l'augmentation et au décri.

Les financiers de ce temps-là étoient peu communicatifs; la défiance leur rendoit tous les hommes suspects, et la haine publique mettoit encore une barrière entre eux et la société.

Ceux d'aujourd'hui sont très différents. La plupart, qui sont entrés dans la finance avec une fortune faite ou avancée, ont eu une éducation soignée, qui, en France, se proportionne plus aux moyens de se la procurer qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment et cultivent les lettres, qui sont recherchés par la meilleure compagnie, et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des financiers : on en fait encore des plaisanteries d'habitude, mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation que les traités et les affaires odieuses répandoient sur toute la finance. Je sais que personne n'a encore osé en parler avantageusement : pour moi, qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés de ceux qui déclament stupidement contre la finance, à qui ils doivent peut-être leur existence sans le savoir.

La finance est absolument nécessaire dans un État, et c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs financiers qui avoient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi ceux qui, avec un cœur bas, ont la tête trop faible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux espèces de financiers sont rampants, insolents, avares et magnifiques; c'est même par cet endroit que j'ai connu d'abord la finance.

M. Ponchard, dont le hasard me fit connoître la femme dans le temps que je cherchois un contre-poison au bel esprit, étoit précisé-

ment ce qu'il me falloit. C'étoit un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse, il étoit monté par degrés des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il étoit intéressé dans toutes celles qui se faisoient; et il ne lui manquoit pour décorer, plutôt que pour achever sa fortune, que le titre de fermier général. Sa femme, qui étoit d'une extraction aussi basse, en avoit toute la grossièreté, qu'on avoit négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en province; mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achèvent et qu'on en jouit. M. Ponchard avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus, et sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition; mais elle n'en saisissoit pas les grâces, qui seules font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des amants, elle en voulut avoir aussi, et ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, et la facilité de sa conquête me détermina, d'autant plus qu'elle étoit assez bien de figure, quoiqu'elle ne fût pas aimable.

Chaque chose a sa langue; celle de l'opulence m'étoit inconnue, et j'eus le temps de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parloit que d'or et d'argent, comme un gentilhomme de campagne ne parle que de généalogie. Il étoit

confiant dans ses propos; son ton étoit décidé, et son triomphe étoit à table, dont la chère, quoique abondante, ne laissoit pas d'être délicate. Il y avoit aussi du goût dans ses meubles; et il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opulentes de Paris, par la facilité que les gens riches, quelque grossiers qu'ils soient, ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais comme ce goût n'est que d'emprunt, il ne sert souvent qu'à faire mieux sentir la crasse primitive du maître de la maison, qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

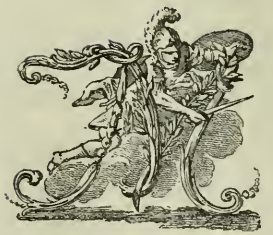
Pour Mme Ponchard, elle n'étoit occupée qu'à étudier et copier les grands airs qu'elle avoit le malheur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari, elle rougissoit de sa personne.

Je fus bientôt lié dans toute la finance; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de financiers, dont je ne pouvois pas faire une comparaison qui fût avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs, pour me dégoûter de Mme Ponchard, il suffisoit d'elle-même; peu s'en falloit qu'elle ne me fît regretter Mme de Tonins, et préférer les ridicules aux dégoûts. Elle regardoit un amant comme un meuble; et, mon hommage flattant sa vanité, elle vouloit que je fusse partout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là, et bientôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avois jamais

remplis bien exactement. J'étois obligé de faire ma cour, et je voulois vivre avec mes amis, et Mme Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une financière aime à citer souvent un homme de la cour qui lui est attaché; mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public. On fait une partie de campagne, ou l'on donne un souper; toutes les autres femmes ont leur amant, et l'on est réduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue, et donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer sa fantaisie, et n'y pas retourner. Le bon sens l'emporta donc à la fin sur la vanité; et, sans me donner mon congé, Mme Ponchard me donna pour associé un jeune commis qu'elle fit entrer dans les sous-fermes, et pour qui elle étoit une duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches. Je la quittai avec autant de mystère; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, et nous nous trouvâmes libres et débarrassés l'un de l'autre.

Univer
BIBLIOTH

SECONDE PARTIE



ALGRÉ l'extrême dissipation qui m'emportoit, je ne laissois pas de me faire des amis : j'en ai dû quelques-uns aux plaisirs ; mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des maîtresses doit être subordonné aux devoirs de l'amitié, on y doit être plus fidèle qu'en amour ; et, lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le temps d'étudier, je me suis toujours informé s'il avoit conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle-là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un par une aventure assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Senecé étoit un de ceux avec qui je n'étois lié que par les plaisirs. Le fond de son caractère étoit une facilité et une bonté qui alloient jusqu'à la faiblesse. Avec un cœur naturellement droit, ses bonnes et ses mauvaises qualités dépendoient de ses liaisons. Il ne tenoit à rien par goût, et se livroit à tout par celui des autres : on lui faisoit accepter aussi indifféremment une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir ; il assistoit à tout et n'imaginoit rien, parce qu'il étoit uniquement déterminé par l'envie de plaire. Il n'étoit jamais embarrassé que de se conformer à tous nos sentiments qui n'étoient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Senecé étoit enfin le plus complaisant des amis ; l'amour en fit un esclave.

Je m'aperçus que depuis un temps Senecé n'étoit plus aussi fidèle à nos plaisirs qu'il l'avoit toujours été. Je lui en parlai. Il m'avoua qu'il était amoureux à la fureur de la plus aimable et de la plus respectable des femmes. Les éloges des amants m'ont toujours été fort suspects ; ceux de Senecé, qui n'avoit jamais rien blâmé, l'étoient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa maîtresse, me dit qu'il lui avoit déjà parlé de moi comme de son ami particulier, et que j'en serois parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposttion, et j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre, que m'avoit vanté Senecé, étoit une femme d'environ quarante ans, qui

avoit encore des restes de beauté, sans avoir jamais eu d'agréments. Il lui restoit, de ses anciens charmes, un air un peu plus que hardi, qui relevoit merveilleusement la fadeur d'une blonde un peu hasardée.

Mme Dornal, c'étoit son nom, me fit assez d'accueil, quoiqu'elle m'insinuât que je devois être sensible à une préférence qu'elle me donnoit sur beaucoup de personnes qui désiroient être admises chez elle, où toute la compagnie étoit choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction : je ne laissai pas de lui répondre poliment; mais je n'avois pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnoit, et je n'allai chez elle dans la suite que pour céder aux importunités de Senecé. Je connus bientôt le caractère de Mme Dornal, et je fus indigné de voir un galant homme assez aveugle pour lui être attaché.

Quoique la dame Dornal fût sans naissance, et son mari un homme assez obscur, une de ses manies était de se donner pour femme de condition, et d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours, et ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendoit chez elle se réduisoit à cinq ou six vieilles joueuses, et quelques ennuyeux qui n'étoient bons qu'à vivre avec elles. Pour le mari, c'étoit une espèce d'imbécile qu'on faisoit manger en particulier, quand sa présence pouvoit incommoder. Cela ne faisoit pas une maison fort

amusante; mais, quand la compagnie auroit été capable de m'y attirer, la maîtresse étoit faite pour en écarter tout honnête homme. C'étoit un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence. Elle avait eu plusieurs amants dans sa jeunesse, et n'en avoit jamais aimé aucun; elle n'en étoit pas digne, son cœur n'étoit fait que pour le vice. Elle auroit été trop dangereuse si elle eût eu de l'esprit : heureusement elle n'en avoit point; ce n'est pas qu'elle n'y prétendît. Elle vouloit même paraître vive, parce qu'elle s'imaginoit que cela lui donnoit un air de jeunesse et d'esprit, et la vivacité qui n'en vient pas ajoute à la sottise. Je ne concevois pas l'aveuglement de Senecé, ni qu'on pût être attaché à une femme sans jeunesse et dont l'âme auroit enlaidi la beauté même. Je crus qu'il étoit du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme, et finit par le rendre méprisable. Je n'ignorois pas qu'une pareille entreprise étoit délicate avec un homme amoureux, et j'étois fort embarrassé. Ce qui me détermina fut de voir que Senecé rompoit insensiblement avec tous ses amis, et particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parents pour amis, mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étoient et de cacher au public toutes les dissensions domestiques. Senecé eut avec sa sœur, qui étoit une femme respectable, une

discussion qui fit éclat; tout le monde donnoit le tort à mon ami, et je vis clairement que ce scandale étoit l'ouvrage de la Dornal. Elle connoissoit assez la facilité de son amant pour craindre qu'on le lui enlevât; elle avait résolu de le subjuguer; et, comme elle ne se croyoit pas assez jeune pour s'assurer de sa constance, elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auroient pu déranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre. Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Senecé; mais, soit qu'elle l'eût trouvé un peu trop prévenu en ma faveur et qu'elle craignît une indiscrétion de sa part avec moi, soit qu'elle voulût me mettre dans ses intérêts, il n'y eut point d'avances et de bassesses qu'elle ne fît pour me plaire. Elle ajouta encore par là au mépris que j'avois déjà pour elle. J'en parlai à Senecé, et ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisoit. Apparemment qu'il avoit déjà entendu parler désavantageusement de sa maîtresse, car il m'interrompit sur-le-champ. « Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre Mme Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une maîtresse, et ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon amie? La pauvre Mme Dornal est bien malheureuse, avec les sentiments nobles qu'elle a, de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste qu'un autre à son égard,

car elle vous aime, et je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire. »

Je laissai Senecé dire tout ce qu'il voulut, après quoi je repris en ces termes :

« Vous savez que ma morale est celle d'un honnête homme et d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyez amoureux? Ce seroit reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paroisse ridicule, on ne doit que vous plaindre et non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver une amie dans sa maîtresse? Oui, sans doute, et c'est le comble du bonheur de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une amante tendre et une amie sûre; je ne désirerois pas d'autre félicité : malheureusement pour vous, c'est un état où vous ne pouvez pas prétendre avec la Dornal. Vous en êtes amoureux, faites-en votre maîtresse : l'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. On n'est heureux que par l'opinion, et l'on ne dispose pas librement de son cœur; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite : elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne? » Je fis alors le portrait de sa maîtresse; il était affreux, car il ressemblait. « On est bien à plaindre, ajoutai-je, d'aimer l'objet du mépris universel; mais

quand on ne saurait se guérir d'un attachement honteux, il faut du moins s'en cacher, et il semble que vous affectiez de vous montrer partout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles, sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie que celle que vous engagez par surprise ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre maîtresse; peut-être n'a-t-elle pris ce parti-là qu'après avoir inutilement essayé de me détruire dans votre esprit ; je serois même fâché qu'elles fussent sincères : son amitié me seroit importune, et son estime déshonorante. J'ai cru devoir vous parler avec autant de force et de franchise. D'ailleurs, comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison, je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs : satisfaites vos désirs; mais qu'une femme ne vous arrache ni à votre famille ni à vos amis. » Senecé demeura un peu interdit; il me répondit que, si je la connoissois mieux, j'en prendrois d'autres sentiments. Enfin il me parut confus et plus affligé que converti. La bonté de son cœur, qui rendoit justice à mes intentions, l'empêcha de s'emporter contre moi, comme la plupart des amants l'auroient fait; mais il n'en parut pas plus détaché de sa maîtresse.

Il n'étoit guère convenable que je continuasse d'aller chez une femme dont je pensois

aussi mal; je cessai mes visites; je n'y allai que lorsque Senecé m'y entraînoit. Elle m'en fit d'abord quelques reproches; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs et de notre conversation, car elle changea tout à coup l'accueil qu'elle avoit coutume de me faire, et me marqua une haine qui étoit aussi sincère que ses premières amitiés avaient été fausses. J'en fus charmé, et je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyois toujours Senecé; il craignoit de me parler de sa maîtresse, et je ne lui en disois pas un mot. De temps en temps, je le trouvois triste et pensif. Je l'aimois véritablement, et je m'intéressois à son état. Je lui demandai un jour le sujet de son chagrin; son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites, il m'avoua qu'il avoit quelquefois des altercations avec sa maîtresse, et qu'elle le traitoit avec beaucoup de hauteur et même de dureté. « C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous êtes subjugué, et que cette femme-là n'est pas contente d'avoir un amant auquel elle ne devroit plus raisonnablement prétendre, à moins qu'elle n'en devienne le tyran. » Je voulus lui rappeler alors ce que je lui avois déjà dit. « Vous ne m'apprendrez rien, reprit-il en m'interrompant, que je ne sache, et que je ne me sois dit. Je sens avec vous, et avec tout le monde, le mépris qu'elle mérite, c'est ce qui achève mon malheur; je la

méprise et je l'aime. — Dans ce cas, lui répliquai-je, je ne puis que vous plaindre; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. — Ce n'est pas tout, reprit-il, je la redoute : c'est un étrange caractère, une femme emportée qui est capable des partis les plus violents. Je lui ai fait connoître que j'étois excédé de sa tyrannie, et sur le point de m'en affranchir; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verroit pas infidèle impunément, et qu'elle auroit recours aux moyens les plus cruels. — Impertinence de sa part, repris-je, ridicule de la vôtre! elle n'est pas si déterminée, et ne vous croit pas si timide. —Pardonnez-moi, reprit Senecé; elle a pénétré mes craintes. — Ne doutez point, dis-je alors, qu'elle ne soit capable du crime, puisqu'elle est assez indigne pour vous en pardonner les soupçons, et pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer, ce sont ses menaces. Mais il est ùn moyen plus simple : ne la revoyez jamais, vous n'aurez rien à redouter de sa part. » Senecé soupira et rougit : « Je suis, reprit-il, assez humilié pour ne pas craindre de l'être davantage. J'avoue que je n'en suis pas détaché; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportements comme les effets de son amour; je suis persuadé qu'elle m'aime , et l'on doit pardonner bien des choses à l'amour; son cœur est uniquement à moi, et il n'y a personne qu'elle me pré-

férât. — Je crois, lui dis-je, que vous pouvez être assuré de sa constance, sans être soupçonné d'amour-propre. Il lui faut un amant ; elle vous a trouvé par un destin unique ; si elle vous perdoit, pourroit-elle se flatter d'un second miracle qui vous donnât un successeur? Voilà ce qui l'attache à vous non pas comme une amante, car elle n'est digne ni d'aimer ni d'être aimée ; mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur ; et, malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer, je suis sûr que je vous supplanterois, sans avoir rien pour moi que la nouveauté. » Senecé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite : Senecé retourna, le soir même, souper chez la Dornal. Ce que j'avois avancé me fit naître l'idée de l'exécuter, comme l'unique moyen de détromper et de guérir mon ami. Après la première conversation que j'avois eue avec Senecé au sujet de sa maîtresse, j'avois résolu de ne lui en jamais parler, et de respecter l'erreur d'un ami, puisqu'il y trouvoit son bonheur ; mais lorsqu'il m'eut fait connaître son état, et que son indigne attachement, en le faisant mépriser, ne le rendoit pas plus heureux, je ne songeai plus qu'à l'arracher à ses liens honteux. La difficulté étoit de revoir la Dornal ; le hasard y pourvut. Je l'aperçus un jour à la Comédie avec Senecé dans une loge, au fond de laquelle il se cachoit ; car, il faut lui

rendre justice, il rougissoit d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, et j'allai le trouver comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un et l'autre; je vis, dans les yeux de la Dornal, toute la rage que ma vue lui inspiroit, et qu'elle avoit peine à cacher; elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avois demandée, et que Senecé n'avoit osé me refuser; et, comme j'avois mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grâce dont elle me fut accordée.

Pendant la comédie, je fis à la Dornal quelques politesses qui commencèrent à la calmer; je les augmentai par degrés; enfin, soit qu'elle attribuât mon procédé au remords de lui avoir déplu, soit qu'elle aimât encore mieux me gagner que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Senecé, elle finit par me faire un accueil assez flatteur. Je lui offris la main pour la conduire à mon carrosse; elle l'accepta, et me demanda si je ne venois pas souper avec eux. J'y consentis, et Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien; je fis à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit, et nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain, je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours, et je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étois amoureux d'elle. J'y allois

dans l'absence de Senecé, et je voyois qu'elle lui faisoit mystère de mes visites. Il me dit qu'il vivoit plus tranquillement avec elle, et que, si elle continuoit à le traiter avec autant de douceur, il seroit le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement; mais je me gardai bien de la lui dire : il n'étoit pas encore temps. Enfin, lorsque la Dornal crut avoir assez fait de progrès dans mon cœur, elle se hasarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes et des reproches des discours que j'avois tenus sur son compte à Senecé, qui avoit eu la faiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur-le-champ de l'ouverture qu'elle me donnoit; j'en avouai plus qu'il n'en avoit dit, et j'ajoutai que la jalousie m'en avoit encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret, je lui dis en rougissant, et je le pouvois à plus d'un titre, que je l'avois aimée dès le premier moment, que je n'avois pu supporter le bonheur de Senecé; et que j'avois fait tous mes efforts pour le dégoûter et l'éloigner, n'espérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avaloit à longs traits le poison que je lui présentois; ses yeux s'attendrirent; elle me répondit qu'elle avoit été bien injuste à mon égard; qu'elle ne pouvoit pas me blâmer; que l'amour portoit son excuse avec lui; qu'elle m'eût préféré à Senecé si elle avoit pénétré mes sentiments; qu'elle

l'avoit sincèrement aimé ; mais que depuis quelque temps il n'en étoit guère digne, et qu'elle sentoit qu'un hommage tel que le mien étoit bien capable de la déterminer à abandonner un amant qui m'étoit si fort inférieur. Elle prononça ces derniers mots avec une rougeur qui ne lui convenoit guère. Je me jetai à ses genoux, et lui fis entendre par mes remercîments, qu'elle venoit de s'engager avec moi.

Les préliminaires d'une intrigue ne languissent pas avec une femme consommée ; les retardements auroient eu un air d'enfance dont la vertueuse Dornal étoit fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées, et il fut arrêté qu'on me donneroit la première nuit que Senecé passeroit à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'étoit content de sa maîtresse que depuis qu'elle s'éloignoit de lui, ce n'étoit pas mon compte ; pour l'exécution de mon projet, il falloit qu'il fût jaloux. J'affectois inutilement d'avoir devant lui un air d'intelligence avec sa maîtresse ; nous nous lancions de ces regards qui dévoilent tant de mystères et trahissent les amants : tout cela échappoit au tranquille Senecé. Un jour il me dit qu'il comptoit aller le lendemain à Versailles pour les affaires de son régiment. J'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chez la Dornal. Je ne doutai point qu'elle ne m'avertît du voyage, et je voulois la mettre dans la nécessité de me l'écrire. Je ne me trompois

point. Dès le lendemain matin je reçus d'elle un billet très galant, et encore plus clair, par lequel elle me donnoit rendez-vous pour la nuit suivante; elle y parloit de Senecé avec mépris, et me donnoit les assurances de l'amour le plus violent.

J'allai aussitôt chez Senecé; je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect que cela devoit m'être indifférent; il y fit attention, et je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je désirois, je le quittai ; mais, en tirant mon mouchoir, je laissai tomber exprès le billet de la Dornal ; je vis que Senecé fut près de le ramasser, et qu'il n'attendit que je fusse sorti, que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produiroit sur lui, et je me préparai à mon rendez-vous, dont je n'avois assurément pas envie de profiter; mais je croyois que l'unique moyen de détromper mon ami étoit de paroître à ses yeux pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je me rendis chez la Dornal sur le minuit, avec un air de mystère affecté. Senecé, qui y avoit soupé, venoit d'en sortir. Il étoit monté en chaise comme pour se rendre à Versailles; mais au bout de la rue il en étoit descendu, et revenu à pied à quatre pas de la maison, où je l'aperçus qui faisoit le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vu, et j'entrai.

Je trouvai la fidèle Dornal dans le déshabillé

le plus galant; il ne lui manquoit que de la jeunesse et des charmes, et à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouois; mais je me raffermis par le motif. Je ne doutois point que Senecé ne me suivît bientôt. Je ne me trompois pas. Il entra un moment après moi, et dans le temps que la Dornal vint m'embrasser avec transport, en nous pressant de nous mettre au lit. Senecé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque temps immobile; la Dornal fut extrêmement déconcertée, et je parus l'être. Enfin Senecé me regardant avec des yeux furieux : « C'est toi, perfide ami! me dit-il, qui partages l'infidélité de cette malheureuse, » et en même temps il vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense, et de parer le coup qu'il me portoit ; mais l'audacieuse Dornal, qui s'étoit rassurée dans l'instant, le saisit et lui demanda de quel droit il venoit chez elle faire un tel scandale, et lui ordonna de sortir.

Rien n'égala l'étonnement que me donna cette impudence; il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles, qui auraient dû mettre le comble à la fureur de Senecé, lui imposèrent. La Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, et je vis Senecé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avoit pas autre chose à craindre, je sortis et j'attendis dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien

une heure sans voir paroître Senecé. Je ne pouvois pas imaginer ce qui le retenoit : je ne croyois pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue; ennuyé d'attendre, je me retirai chez moi.

Le lendemain j'écrivis à Senecé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendois un compte exact de ma conduite et de mes motifs; je n'en reçus point de réponse. J'appris quelques jours après qu'il continuoit de recevoir sa maîtresse. Je ne concevois pas comment elle avoit pu se justifier, ni qu'il eût été assez faible pour lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi, après lui avoir fait faire de ma part toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai su depuis que, le mari de la Dornal étant mort assez brusquement, Senecé avoit eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est parfaitement honnête homme, très estimable d'ailleurs, et qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, et je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, et que la femme la plus méprisable est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentiments, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui désunissent les amis et portent le trouble dans les familles.

Les exemples n'en sont que trop communs dans Paris.

Les intrigues où j'étois engagé pour mon compte m'empêchèrent de songer davantage à cette aventure. Je me trouvai alors trois maîtresses à la fois : il faut des talents bien supérieurs pour les conserver, c'est-à-dire les tromper toutes, et faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales; la multiplicité des devoirs d'un amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai, et que je quittai bientôt, parce qu'elle étoit trop ce qu'on appelle vulgairement *caillette*. Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir; elle a l'esprit et le cœur également froids et stériles. Elle n'est occupée que de petits objets et ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle sera frappée. Elle aime à paraître instruite et se croit nécessaire. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes et les ajustements sont son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables, et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe

parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires et ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différents; la première vous parle d'un voyage de Marly, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont *caillettes!*

Je rompis bientôt après avec une autre, parce que j'étois après le jeu ce qu'elle aimoit le mieux. Ce n'étoit point que je fusse piqué de n'être pas son unique passion; mais il n'y a rien de si désagréable que de ne pouvoir compter sur un rendez-vous fixe qu'elle sacrifiait toujours à la première partie qui se présentoit. D'ailleurs je ne pouvois aller chez elle, que je n'y trouvasse toujours quelqu'une de ces prétendues comtesses ou marquises, parmi lesquelles on en trouve quelquefois de réelles qui déshonorent leur nom par l'indigne commerce qu'elles font. Une femme dont la maison est livrée au jeu s'engage ordinairement à plus d'un métier. Ce n'étoit pas encore ce qui me déplaisoit le plus. Il n'y a point de mauvaise compagnie en femmes qu'on ne puisse désavouer suivant les différentes circonstances; mais on doit être plus délicat sur les liaisons avec les hommes. Malheureusement je trouvois encore chez ma maîtresse de ces chevaliers qui sont réduits à vivre brillamment à Paris, faute

de pouvoir subsister dans leur province, dont ils sont quelquefois obligés de sortir par une mauvaise humeur de la justice.

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler, que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. Mme Derval, c'étoit son nom, étoit ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avoit le cœur droit, l'esprit simple, et de la candeur dans le procédé. Il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle l'amour avoit sa source dans le caractère, et ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un amant quel qu'il fût; son cœur n'auroit pas pu supporter la privation; mais elle en auroit eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédé sans intervalle, qu'à peine se seroit-elle aperçue du changement. Elle aimoit de très bonne foi celui qu'elle avoit, et conservoit les mêmes sentiments à son successeur. La figure de Mme Derval, qui étoit charmante, lui assuroit toujours un amant; l'inconstance naturelle aux amants heureux le lui faisoit bientôt perdre; mais il ne la quittoit que pour faire bientôt place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr, et la constance aussi faible.

D'ailleurs le bonheur étoit de l'avoir eue, et je voulus en passer ma fantaisie. Je comptois que ce seroit une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement

pour moi, m'arrêtèrent insensiblement. Je l'avais prise par caprice, je m'y attachai par goût; et il y avoit déjà deux mois que je vivois avec elle sans songer à la quitter, lorsque je reçus un billet conçu en ces termes :

« Lorsque vous avez pris Mme Derval, monsieur, j'étois dans le même dessein; mais vous m'avez prévenu : votre fantaisie m'a paru toute simple, et j'ai pris le parti d'attendre qu'elle fût passée pour satisfaire la mienne. Cependant votre goût devroit être épuisé depuis deux mois; un terme si long tient de l'amour, et même de la constance. J'espérois toujours que vous quitteriez Mme Derval; j'attendois mon tour; et, dans cette confiance, j'ai rompu avec une maîtresse que j'aurois gardée. Vous êtes trop galant homme pour troubler l'ordre de la société; rendez-lui donc une femme qui lui appartient : vous devez sentir la justice de ma demande. »

Ce billet me parut si singulier que j'allai sur-le-champ le communiquer à Mme Derval; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis, par ses réponses obscures et équivoques, que cela lui paroissoit aussi simple qu'indifférent! Dès ce moment je sentis mes torts; je songeai à les réparer, et je rendis dans le jour même à la société Mme Derval, comme un effet qui devoit être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plaisirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie,

j'étois trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce ton-là pour continuer d'y être, lors même qu'on ne le mérite plus. Aussitôt qu'un homme parvient à ce précieux titre, il est couru de toutes les femmes, qui sont plus jalouses d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les détermine; c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent, quoiqu'elles le préfèrent à un amant qui n'a d'autres torts que d'être un honnête homme ignoré.

On croiroit qu'elles en sont assez punies par l'indiscrétion, la perfidie et tous les mauvais procédés qu'elles essuient : point du tout; elles sont déshonorées; elles ne désirent que d'être sur la scène du monde; l'éclat, qui feroit périr de désespoir une femme raisonnable, les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde; non seulement la conquête d'un homme célèbre met un plus haut prix à leurs charmes, mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles, de sorte que vous entendez souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seroient pas faites pour avoir les mêmes connoissances.

D'ailleurs, indépendamment des commerces réglés, je me trouvois quelquefois engagé dans ces soupers de liberté, où il sembleroit qu'on vînt se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes, si on pouvoit leur faire un reproche aussi mal fondé.

C'étoit dans ces parties que je connoissois les beautés nouvelles que la misère, le libertinage et la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avoue que je ne m'y suis jamais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies et de nos caprices m'ont toujours offert l'image du malheur, et jamais celle du plaisir.

Je me voyois l'objet des agaceries des coquettes, et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manège, qui m'avoit amusé pendant quelque temps, me parut enfin ridicule. Je m'aperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aiment le plaisir, font d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageois avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentiments, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avoit souvent adressé de ces lettres que

les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir ou par leur fortune sont en possession de recevoir. Le sujet et le style en sont toujours les mêmes. C'est une jeune et aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, et vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissois de ces billets; c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon valet de chambre entra un matin dans mon appartement, et me dit qu'une femme assez mal vêtue attendoit depuis longtemps que je fusse éveillé pour me parler d'une affaire qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fît entrer et qu'on nous laissât seuls. J'attendois que cette femme m'expliquât ce qu'elle vouloit; mais je n'ai jamais vu d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misère et la vertu humiliée peuvent inspirer étoit peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche; la parole expiroit toujours sur ses lèvres. Son état me toucha; je cherchai à la rassurer; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvoit l'encourager. Après plusieurs efforts, et tâchant de me dérober des larmes qui sortoient malgré elle, d'une voix basse et entrecoupée, elle me dit qu'elle étoit dans la dernière misère; qu'elle avoit perdu son mari qui

la faisoit vivre par son travail; qu'elle avoit été obligée de vendre ce qui lui étoit resté pour payer quelques dettes; qu'elle avoit une fille d'environ seize ans qui achevoit son malheur, par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre, et l'impossibilité où elle étoit de la faire subsister. Cette femme s'arrêta là; les larmes qu'elle avoit tâché de suspendre sortirent avec plus d'abondance et lui coupèrent la voix. Je me sentois ému; son discours, son état, sa physionomie m'intéressoient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble, pour calmer le sien, et l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle désiroit que je fisse pour elle. « On m'a assuré, me répondit-elle avec un trouble nouveau, et qui paroissoit encore augmenter à chaque instant, qu'il y avoit des personnes riches qui vouloient bien avoir soin des filles qui n'ont d'autres ressources que la charité : je viens implorer la vôtre. Je sens bien, poursuivit-elle toujours en pleurant, à quelle reconnaissance j'engage ma malheureuse fille; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir, accablée par la misère. » Ces dernières paroles furent celles qui lui coûtèrent le plus, à peine les put-elle articuler. La honte lui faisoit baisser les yeux; je sentis que j'en étois autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissoit à la fois d'un discours humiliant pour elle, et que la nature, qui se révoltoit, lui faisoit sans doute trouver offensant pour moi. Je pé-

nétrai toute son âme, ses sentiments passèrent dans mon cœur; j'essayai de la consoler; et, comme je ne me trouvois pas moi-même tranquille, je lui donnai l'argent que j'avois sur moi, et je la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnaissant! j'eus toutes les peines du monde à me dérober à l'excès de ses remercîments. Lorsqu'elle fut sortie, je fis réflexion sur son état, sur les combats que son cœur avoit dû essuyer avant de faire cette démarche, et combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire, c'est-à-dire que je me trouvai avec les mêmes personnes et dans les mêmes plaisirs; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avoit faite sur mon âme ne me laissoit pas tranquille. Je me retirai chez moi, toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin, on m'annonça la même personne : j'ignorois ce qui pouvoit la ramener, j'ordonnai qu'on la fît entrer. Elle entra, suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne, et qui l'étoit en effet. J'étois encore au lit. Elles s'avancèrent l'une et l'autre auprès de moi. La mère me fit encore les remercîments les plus humbles de ce que je lui avois donné la veille. La fille, qui gardoit le silence, joignit seulement aux discours de sa mère l'air le plus soumis. J'eus le temps de l'examiner. Je

n'ai jamais rien vu de si aimable; la surprise qu'elle me causa m'empêcha d'imposer silence à la mère. Je la laissois parler sans songer à ce qu'elle me disoit, tant j'étois frappé de la beauté de sa fille. La candeur, la vertu, l'innocence étaient peintes sur son visage. On ne voit point de ces physionomies-là dans le monde. Les traits les plus réguliers et les plus séduisants ne perdaient rien de leur éclat, malgré l'abattement et la pâleur qui devoient naturellement les éteindre. Elle n'avoit pas la force de se soutenir; elle n'osoit me regarder, et ne respiroit que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher : elle le fit en tremblant; sa frayeur me parut extrême. « Que craignez-vous, lui dis-je, mademoiselle? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur? quelle raison vous a fait venir ici? — Celle de vous marquer notre reconnaissance, répondit-elle en hésitant. — Vous en avez plus, lui dis-je, que ne mérite un simple sentiment d'humanité; il faut que vous ayez d'autres sujets de vous affliger : parlez en assurance; je ne vous demande, pour toute reconnoissance, que de me faire connoître vos nouveaux besoins. » Au lieu de me répondre, elle jeta les yeux sur sa mère, et se mit à pleurer. La mère ne put retenir ses larmes, elle prit sa fille entre ses bras; elles se tenaient l'une et l'autre embrassées; elles se serroient comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne savois que pen-

ser d'une douleur aussi immodérée; je crus enfin en pénétrer le motif. « Auriez-vous craint, leur dis-je, que j'osasse abuser de votre malheur? N'est-ce point une idée aussi injurieuse pour moi qui cause votre malheur? — Hélas! monsieur, reprit la mère, j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaiteur; nous n'osions l'une et l'autre envisager d'autre motif. Mais... » Je l'interrompis à l'instant; son embarras ne me fit que trop connaître son idée; je pensai que je devois épargner au malheur de la mère, à la pudeur de la fille, et à moi-même, une explication plus détaillée. « Ne parlez plus, repris-je, du faible secours que je vous ai donné; vous ne m'en devez point de reconnoissance, et je vous offre tous ceux dont vous pouvez avoir besoin. Prenez des sentiments plus consolants pour vous, plus flatteurs pour moi, et moins injurieux à nous trois. » En leur parlant, je vis tout à coup paroître la sérénité sur leur visage, et particulièrement sur celui de la fille, que je considérai avec plus d'attention et de liberté sitôt que ma présence ne la fit plus rougir : ou plutôt il me parut qu'elle ne sentoit pas des mouvements moins vifs; mais ils n'étoient ni douloureux ni humiliants. Elles tombèrent l'une et l'autre à genoux auprès de mon lit; leurs larmes ne s'arrêtèrent point, le principe seul en étoit changé. Elles parloient ensemble, et se confondoient dans leurs remercîments. Il sembloit que leur cœur

ne pût suffire à leur joie; elle éclatoit : elles ne pouvoient l'exprimer, leurs discours étoient sans ordre, elles ne se faisoient entendre que par leurs transports. « Quoi! disoient-elles, le ciel nous offre un bienfaiteur dont la générosité pure!... Grand Dieu! que nous sommes heureuses!... que de grâces!... » Elles me prenoient les mains; Julie me les serroit en les mouillant de larmes. La reconnoissance et la vertu la faisoient me prodiguer des caresses dont sa pudeur auroit été effrayée si j'eusse osé les hasarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle; mes yeux avoient peine à retenir mes larmes. Je les fis relever, et les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai silence; je vis combien leur reconnoissance se faisoit violence pour m'obéir.

Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avouerai cependant, cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée. Un sentiment de respect pour son malheur et pour sa vertu avoit fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mère m'avoit dit la veille : que son mari avoit un emploi qui les faisoit vivre, et qui étoit toute leur fortune; que, sans cette mort précipitée, Julie alloit épouser un jeune homme dont elle étoit aimée et qu'elle aimoit. Julie rougit, et sa mère ayant

voulu me faire l'éloge de ce jeune homme, elle renchérit sur elle avec tant de vivacité que je jugeai que la mère m'accusoit juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentiments, et si leur état n'avoit point changé son cœur. « O mon Dieu! non, reprit Julie; les procédés qu'il a eus avec nous depuis la mort de mon père méritent bien toute mon estime. — Il a partagé avec nous, ajouta la mère, les revenus d'un petit emploi qu'il a; mais je me suis aperçue qu'il s'incommodoit extrêmement, sans pouvoir nous fournir le nécessaire dont je vois qu'il se prive; c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité. »

Je leur dis de me l'amener le lendemain, et les renvoyai; mais ce ne fut pas sans leur imposer silence sur des remercîments qu'elles vouloient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avois eu la veille. Je me rappelois sans cesse la beauté de Julie; je songeois qu'elle aimoit, il étoit bien naturel qu'elle fût aimée. L'amour étoit né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur, qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devoient encore lui attacher sa maîtresse par les liens de la reconnoissance; ses services étoient supérieurs à tous ceux que je pouvois leur rendre : ils me coûtoient trop

peu, et il avoit sacrifié le nécessaire. Que cet amant me paroissoit heureux! Ces idées m'occupoient continuellement : je le remarquai; j'en fus affligé, ou du moins inquiet. Je craignis qu'il ne se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux; mais je me rassurai bientôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avoit inspirés, quoique tendres, étoient d'une nature bien différente de l'amour. Quelque belle qu'elle fût, quelque goût que j'eusse pour les femmes, son honneur étoit en sûreté avec moi. J'avois cherché toute ma vie à séduire celles qui couroient au-devant de leur défaite; mais j'aurois regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée, qui étoit née pour la vertu, et que son malheur seul livroit au crime.

Cependant, soit vertu, soit amour-propre, je n'avois été qu'humain : je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux amants heureux, de les unir et de partager leur félicité par le plaisir de la faire, en assurant leur fortune et leur état.

On n'est pas vertueux sans fruit. Je n'eus pas plus tôt formé ce dessein, que je sentis dans mon âme une douceur que ne donnent point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain avec sa mère me présenter son amant; il étoit d'une figure aimable, et paroissoit avoir vingt-deux ans. Comme Julie l'avoit prévenu que je ne voulois le voir que pour lui rendre service,

il me salua avec cette espèce de timidité qu'éprouve tout honnête homme qui a une grâce à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel étoit son emploi; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevois pas, par les détails qu'il me fit, qu'il eût de quoi subsister, bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse trouver du superflu dans un nécessaire aussi borné. Pendant qu'il me parloit, je remarquai que Julie ne levoit les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignoit qu'il ne me plût pas, et cherchoit à lire dans mes yeux l'impression qu'il faisoit sur moi. En effet, je n'eus pas plus tôt témoigné à ce jeune homme que j'étois également satisfait de sa figure et de ses discours, que je vis la joie se répandre sur le visage de Julie. Je leur demandai s'ils n'étoient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussitôt la parole : « Mon bonheur, me dit-il, dépendroit sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvois la rendre heureuse; je ne désirerois des biens que pour les lui offrir; mais je n'en ai aucuns; et je ne me consolerois jamais de faire son malheur. — Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. » Dans ce moment, Julie me fit des remercîments si vifs des bontés qu'elle disoit que j'avois eues pour sa mère et pour elle, que je vis claire-

ment qu'elle étoit encore plus reconnoissante des offres que je faisois à son amant. Il me dit que les bontés que je lui marquois lui seroient encore plus précieuses, si elles pouvoient l'attacher à moi, et qu'il y sacrifieroit son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offroient. La plus grande partie de mes biens est en Bretagne, où j'ai des terres considérables. La dissipation où je vivois à Paris ne me permettoit guère de veiller moi-même à mes affaires, et ceux qui en étoient chargés en province s'en acquittoient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auroient point de peine à aller vivre dans mes terres, où je leur ferois un parti assez avantageux, où ils auroient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui seroit celui où il vivroit avec Julie, et qu'il préféreroit à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie et sa mère me firent voir les mêmes sentiments. Peu de jours après, j'unis Julie avec son amant. J'obtins pour eux un emploi considérable, qu'ils pouvoient exercer sans négliger mes affaires, et je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné une plus vive image du bonheur parfait que l'union et les transports de ces jeunes amants. Ils n'éprouvoient avec leur amour d'autres sentiments que ceux de la reconnoissance qu'ils s'empressoient de me marquer à l'envi l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti dans ma vie

de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il sembloit que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres.

Je n'ai jamais eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires; mais je leur ai une obligation plus sensible et plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès lors dans mon cœur. Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon âme que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir; leur tumulte m'étourdissoit au lieu de me satisfaire, et je sentis que je ne pouvois être heureux, si mon cœur n'étoit véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit tous mes autres plaisirs odieux; et, pour me dérober à leur importunité, je résolus d'aller à la campagne chez un de mes amis, qui me prioit depuis longtemps de le venir voir dans une terre qu'il avoit à quelques lieues de Paris.

J'y trouvai la comtesse de Selve. Elle avoit environ vingt-trois ans, et étoit veuve depuis deux ans. Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le comte de Selve. C'étoit un homme âgé et d'un caractère extrêmement dur et jaloux, parce qu'il avoit toujours vécu en assez mauvaise compagnie, où l'on

n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable, le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune comtesse faisoit, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvoit en exiger. Elle ne pouvoit pas donner son cœur; mais elle remplissoit ses devoirs, et sa conduite la faisoit respecter, sans la rendre plus heureuse.

Je la connoissois à peine, parce qu'elle vivoit peu dans le monde; et, lorsque le hasard me l'avoit fait rencontrer, son caractère sérieux m'avoit prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivois communément n'avoient guère de rapport avec Mme de Selve, qui m'avoit toujours paru trop respectable pour moi. J'étois alors dans des dispositions différentes, et je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation, et le commerce plus familier qu'on a à la campagne me la firent mieux connoître, et toujours à son avantage. Comme elle n'avoit jamais eu de goût pour son mari, elle soutenoit le veuvage avec plus de décence que d'affection, et rien n'empêchoit son caractère de paroître dans tout son jour.

La comtesse de Selve avoit plus de raison que d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un et l'autre, ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, et qui bientôt après fatiguent. On n'étoit jamais frappé ni

étonné de ce qu'elle disoit; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables, et respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour, son caractère étoit fait pour l'amitié, son estime supposait la vertu. Enfin, la plus belle âme unie au plus beau corps, c'étoit la comtesse de Selve. J'aperçus bientôt tout ce qu'elle étoit, je le sentis encore mieux; j'en devins amoureux sans le prévoir, et je l'aimois avec passion, quand je croyois simplement la respecter.

Je ne fus pas longtemps sans être au fait de mes sentiments. Il y avoit quelques jours que j'étois dans cette maison avec la comtesse, lorsqu'elle donna ordre qu'on tînt son équipage prêt pour retourner à Paris. Cet ordre m'affligea sans savoir pourquoi; mais j'en sentis bientôt le véritable motif : j'avois trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connoître l'état. Je reconnus que j'aimois plus vivement que je n'avois jamais fait. J'étois au désespoir de laisser partir la comtesse sans l'avoir instruite de mes sentiments; heureusement pour moi, le maître de la maison l'engagea à rester encore deux jours. Je résolus bien d'en profiter, et de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi, qui avois tant l'habitude des femmes, et qui étois avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osois presque ouvrir la bouche avec la comtesse. Que les femmes ne se plai-

gnent point des hommes, ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'expliquer avec Mme de Selve; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connoître mes sentiments par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassoit. Au lieu de me répondre positivement, elle me dit que sa maison seroit peu de mon goût; que la retraite où elle vivoit ne convenoit guère à un homme aussi répandu que je l'étois. Cette réponse approchoit si fort d'un refus que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interpréter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

Mme de Selve partit le lendemain. Je ne demeurai pas longtemps après elle, et je ne fus pas plus tôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut surprise; mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte; j'en fis plusieurs autres qui ne furent pas plus longues; je craignois de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chez elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt je ne quittai plus la maison de Mme de Selve; tout autre lieu me déplaisoit. Mes amis, c'est-à-dire

mes connoissances ordinaires, me trouvoient emprunté avec eux ; ils m'en faisoient la guerre, quand ils me rencontroient, sans me faire cependant aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs : ils se rencontrent avec plus de vivacité qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher ; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissois donc tranquillement du bonheur de voir Mme de Selve. Comme elle recevoit fort peu de monde, j'aurois trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur ; mais, soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter dans la certitude de la retrouver, soit que le respect qu'elle m'avoit d'abord inspiré m'imposât toujours, je n'osois hasarder cet aveu. J'avois fait des déclarations à toutes les femmes dont je n'étois pas amoureux, et ce fut dans le moment que je ressentis véritablement l'amour que je n'osai plus en prononcer le nom. Je ne disois pas, à la vérité, à Mme de Selve que je l'aimois ; mais toute ma conduite le lui prouvoit : je m'apercevois même que mes sentiments ne lui échappoient pas. Une femme n'en est jamais offensée ; mais l'aveu peut lui en déplaire, parce qu'il exige du retour, et suppose toujours l'espérance de l'ob-

tenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle étoit d'essayer de me rendre maître de son cœur, avant que d'oser le lui demander. Il y avoit déjà plus d'un mois que je voyois Mme de Selve sur ce ton-là, avec la plus grande assiduité, et j'aurois peut-être tenu encore longtemps la même conduite, si elle ne m'eût elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle étoit surprise qu'un homme aussi dissipé que moi pût demeurer, aussi longtemps que je le faisois, dans une maison aussi retirée et aussi peu amusante que la sienne. « Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en désire point d'autre. — Je ne cherchois pas, reprit Mme de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étois réellement étonnée que vous fussiez aussi dissipé qu'on le dit, et que vous fussiez si prodigieusement changé. — C'est à vous, madame, que je dois, lui dis-je, un changement aussi singulier; c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs; c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus purs que j'aie goûtés de ma vie : trop heureux si vous daigniez un jour les partager! » Mme de Selve voulut m'interrompre; je ne lui en donnai pas le temps. J'avois jusqu'alors

gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plus tôt rompu, que je me sentis délivré du plus pesant fardeau, et je continuai avec la plus grande vivacité : « Oui, madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie; que tout me seroit insupportable sans vous, et que vous me tenez lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement connu l'amour: c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pouviez me l'inspirer. » Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à Mme de Selve; il suffit de dire qu'il se réduisoit à l'assurer de l'amour le plus violent, et lui jurer une constance à toute épreuve.

Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu que je redoutai sa réponse. Mme de Selve ne me marqua ni plaisir ni colère; mais elle me répondit avec sang-froid. « L'habitude, me dit-elle, monsieur, où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire que vous êtes amoureux; peut-être même imaginez-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes et soient un devoir de votre état d'homme du monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentez quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, et je ne voudrois pas risquer de me rendre malheureuse en y répon-

dant. — Eh! quels malheurs, répliquai-je, envisagez-vous à partager les sentiments d'un honnête homme qui vous aimeroit uniquement? — Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlez, et tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait; et celui dont la probité est le plus reconnue, n'est peut-être jamais ni sans reproche ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret; son amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. » Mme de Selve s'apercevant que j'allois l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes : « Il est inutile, ajouta-t-elle, d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet, ni d'entreprendre de détruire mes idées sur des dangers où je serois résolue de ne pas m'exposer, quand j'aurois même à combattre mon cœur, qui heureusement est tranquille. Cependant, comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous, que votre caractère me paroît estimable, je veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour. »

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours qu'il augmenta encore mon estime pour Mme de Selve, et par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre âme ne reçoit plus d'autres sentiments qu'ils

ne servent encore à fortifier l'amour. Je me trouvois fort soulagé de m'être déclaré, et trop heureux d'obtenir le retour que m'offroit Mme de Selve : ce n'étoit que de l'amitié ; mais celle d'une femme aimable et jeune inspire un sentiment si tendre et si délicieux, que ma reconnoissance étoit celle d'un amant.

Je n'osai combattre les raisons de Mme de Selve : quand on les aperçoit, comme elle faisoit, on sait les soutenir, et la contradiction peut affermir dans un sentiment ; mais je me proposais de faire naître dans la suite des discours sur cette matière. Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour s'aguerrit sur les risques, et se familiarise avec la passion ; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément.

Je ne manquai pas un jour d'aller chez Mme de Selve ; mes visites ne pouvoient pas devenir plus fréquentes, mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passai ma vie ; sans oser lui demander du retour, je lui parlois de ma passion : l'aveu que j'en avois fait m'autorisoit. Je lui disois que le refus des sentiments que je lui demandois ne pouvoit pas changer les miens ; et, puisque je ne pouvois prétendre qu'à son amitié, je la conjurois de m'accorder la plus tendre. Elle m'en assuroit ; je me hasardois alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le cœur, et faire naître l'amour. Sé-

duite par le prétexte d'un attachement pur, Mme de Selve y résistoit faiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion, et j'attendois que le temps et ma constance lui fissent naître les sentiments que je désirois, ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu; car je m'apercevois que je faisois chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur. L'amour qui ne révolte pas d'abord devient bientôt contagieux. Je passai trois mois avec elle sur ce ton-là; j'étois étonné de ma constance : toute autre femme ne m'avoit jamais retenu si longtemps, ni en me rendant heureux, ni en me tenant rigueur. Comme il n'y avoit que les sens qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes, le succès me refroidissoit bientôt, et la sévérité me rebutoit, au lieu que l'amour et l'estime m'avoient fixé auprès de Mme de Selve. Je n'étois occupé que du désir de lui plaire; elle m'y paroissoit sensible, et il ne me manquoit plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

Mme de Selve m'avouoit que mon caractère, qui l'avoit d'abord effrayée, lui convenoit parfaitement, et que j'aurois été le seul homme pour qui elle eût eu du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisois naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du comte de Selve, son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il

y a de se livrer aux transports d'un amant tendre et passionné, ou d'être asservie aux bizarreries d'un mari odieux. Mme de Selve convenoit de bonne foi avec moi qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour son mari; que la disproportion d'âge et d'humeur ne le permettoit pas; mais à peine avouoit-elle qu'elle n'avoit pas été parfaitement heureuse; et, comme j'insistois sur les tourments qu'elle avoit éprouvés de la jalousie du comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devoit jamais faire d'éclat à ce sujet; que c'étoit à elle à guérir la jalousie par sa conduite, et même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin Mme de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari pût être offensée. Tout ce qui ajoutoit à mon respect pour Mme de Selve augmentoit aussi mon amour. J'étois presque sûr que l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi n'étoit plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étois assez heureux pour lui avoir inspiré. Je me hasardai enfin d'en obtenir l'aveu.

Un jour que, par ses discours et sa confiance, elle me donnoit les marques de la plus tendre amitié : « Pardonnez-moi, lui dis-je, madame, ma témérité; je ne puis plus douter que vous n'ayez pour moi des sentiments plus vifs que ceux de l'amitié; accordez-m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolable-

ment. » Mme de Selve parut interdite et soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le temps de se remettre, je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau, je me jetai à ses genoux, et lui fis les protestations les plus vives. « Je crains bien, me dit-elle, de vous avoir plus instruit de mes sentiments par ma conduite avec vous, que toutes les paroles que vous exigez ne le pourroient faire. Je ne cherche point à vous cacher mon âme. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre avant que je m'en fusse aperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraînée; peut-être même n'en aurois-je ni la force ni la volonté. Vous voyez jusqu'où va ma confiance en vous : puissiez-vous ne m'en pas faire repentir! » Je fus si charmé d'entendre ce que j'avois si ardemment désiré, que je fis éclater ma reconnaissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes, et lui jurai une constance éternelle. J'étois libre de disposer de ma main, je la lui offris pour garant de ma sincérité. « Ce ne seroient pas, me dit-elle, les serments ni les lois qui pourroient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendroit pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que parce qu'ils sont forcés; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites; nos états se conviennent, et je voudrois imaginer

des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroitement avec vous. Mais, quoique je sois maîtresse de ma conduite, je ne le suis pas par mon âge de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelque autorité sur moi à cet égard ont d'autres vues intéressées qui nous feroient peut-être essuyer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles; mais il faut que nous différions encore quelque temps. Il ne convient ni à vous ni à moi de prendre devant le public des engagements absolument libres de tous obstacles. Jusque-là j'aurai le temps d'éprouver votre cœur, et notre union n'en aura que plus de charmes pour nous. »

J'approuvai le parti que Mme de Selve me proposoit, je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques désirs que j'eusse de la posséder, je n'avois d'autre volonté que la sienne. Je vivois avec elle dans cette espérance, et, quoique je désirasse encore, j'étois dans une des situations des plus heureuses que j'ai éprouvées de ma vie.

Je goûtois avec Mme de Selve tous les charmes d'un amour pur : c'est l'état le plus heureux des amants. Ce genre de vie étoit bien nouveau pour moi; j'étois accoutumé à moins d'estime et plus de liberté. Je voulois quelquefois tenter de faire approuver à Mme de Selve mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui di-

sois que, lorsqu'on avoit donné son cœur, on ne devoit pas refuser à un amant des faveurs dont le prix est moins précieux, quoique le plaisir en soit plus vif. Je lui présentois mes raisons sous toutes les faces possibles, je lui débitois enfin ces maximes et tous ces lieux communs que j'avois autrefois employés avec succès vis-à-vis de tant de femmes. Ces raisonnements m'étoient alors inutiles, parce que Mme de Selve ne se conduisoit pas sur les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées.

Elle me répondoit sans s'émouvoir, quelquefois même en plaisantant, que cet usage, tout ridicule qu'il me paroissoit, décidoit de l'honneur et même du bonheur d'une femme; que son cœur m'étoit aussi favorable que le préjugé m'étoit contraire, quoique les hommes semblassent même l'approuver, puisqu'on ne les voyoit pas rester attachés à une femme qui leur avoit sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentois forcé d'approuver des raisons qui me déplaisoient infiniment; mais il falloit bien me soumettre aux idées de Mme de Selve, puisque je ne pouvois pas lui faire adopter les miennes, qui, sans doute, n'étoient pas des plus justes. Les amants seroient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels; il n'est pas moins essentiel, pour le bonheur, de conserver des désirs que de les satisfaire.

Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se répandit un bruit de guerre. Il fallut que je songeasse à rejoindre mon régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en alloit coûter pour me séparer de Mme de Selve; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ, je n'osois pas lui en parler de peur de l'affliger encore; mais je ne pouvois pas m'empêcher d'y paroître sensible. Elle le remarqua, et me dit que son état étoit bien différent du mien; que je n'avois que les inquiétudes ordinaires de l'absence; au lieu qu'elle alloit être dans les alarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage; mais son silence et ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'auroit pu faire. Je n'ai jamais vu de douleur plus vive; j'en fus pénétré. Après avoir inutilement essayé de la consoler, je me retirai pour me livrer moi-même librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimérique auquel j'immolois le bonheur de ma vie. Ces idées m'agitèrent longtemps. Je fus tenté de tout abandonner, et de m'inquiéter peu des discours qu'on pourroit tenir, pourvu que je fusse heureux. Je rougissois bientôt d'écouter des sentiments si peu dignes de ma naissance et de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations.

Je retournai le lendemain, comme à mon ordinaire, chez Mme de Selve. Je la trouvai aussi affligée et plus abattue que la veille. J'au-

rois triomphé de ma douleur; mais je ne pouvois pas supporter la sienne. J'oubliai tous les sentiments d'honneur qui m'avoient soutenu jusque-là; ils me parurent une barbarie, et je résolus de les sacrifier à la tranquillité de Mme de Selve. Je me jetai à ses genoux; je lui dis que je ne pouvois pas résister à ses larmes; que, pour les faire cesser, j'allois abandonner le service, trop content de vivre pour elle. Je ne doutois point que ce discours ne rétablît le calme dans son âme. Mme de Selve me regarda quelque temps sans rien dire, et, m'embrassant tout d'un coup avec transport, ce qu'elle n'avoit jamais fait : « Je sens, me dit-elle, combien il vous en coûte, pour me faire le sacrifice que vous m'offrez; mais j'en serois indigne, si j'étois capable de l'accepter. Oui, ajouta-t-elle, je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous; je vous rends à votre cœur, je vous rends à vos devoirs, et c'est vous rendre à vous-même. » Je fus si transporté d'admiration que je lui aurois fait par reconnoissance ce sacrifice, que je ne lui avois offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avoit fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour et le respect m'inspirèrent; je l'assurai qu'elle étoit maîtresse absolue de mon sort et de ma conduite. Je ne pouvois pas avoir un meilleur guide qu'un esprit aussi juste et un caractère aussi respectable.

Dès ce moment, Mme de Selve me parut plus

tranquille, ou plutôt je m'aperçus qu'elle dissimuloit sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avoit point d'autre parti à prendre et à suivre que celui des armes; que c'étoit l'unique profession de la noblesse françoise, comme elle en étoit l'origine; et qu'une femme qui oseroit inspirer d'autres sentiments à son amant n'étoit digne que de servir à ses plaisirs, et non pas de remplir son cœur. Enfin, aussitôt qu'il fut question de mon devoir, la tendre Mme de Selve disparut; je trouvai en elle l'ami le plus sûr et le plus ferme. Quelque cruelle que l'absence dût être pour notre amour, j'étois charmé de trouver des sentiments si généreux; ma passion en devint encore plus vive. Mme de Selve, comme je viens de le dire, m'avoit embrassé dans son premier transport; cette faveur m'enhardit à en exiger d'autres, et, quoique je ne dusse qu'à une espèce d'importunité les caresses qu'elle me souffroit, je croyois m'apercevoir que la pudeur s'y opposoit plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fût contraire à ses devoirs. Elle me dit que son cœur, dont j'étois sûr, devoit me suffire, et que je lui étois trop cher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressements l'affligeoient; je n'insistai pas davantage, et je la quittai après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le temps qui me restoit jusqu'au départ m'étoit trop précieux pour ne pas le donner tout entier à Mme de Selve. Je passois tous les jours avec elle, nos entretiens ne rouloient que sur notre amour, la rigueur des devoirs et la nécessité de les remplir. Je trouvois toujours en Mme de Selve la même tendresse et les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeoit, je sentois que mes désirs s'enflammoient de plus en plus. Je recommençai à la presser; je lui jurai que mon cœur lui étoit trop inviolablement attaché, qu'elle étoit devenue trop nécessaire au bonheur de ma vie, à ma propre existence, pour qu'elle dût craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle; mon amour étoit trop violent pour être retenu. Je priai, je pressai : à la vivacité des sollicitations et aux serments je joignis les entreprises, je l'embrassai; elle étoit émue, elle soupiroit : je ne trouvai plus qu'une faible résistance, et je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur, il faut avoir éprouvé les mêmes désirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec les femmes, le plaisir fut nouveau pour moi : c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des désirs ce dégoût humiliant pour les amants vulgaires : mon âme jouissoit toujours.

Attaché par l'amour, fixé par le plaisir, je trouvois Mme de Selve encore plus belle; je

l'accablois de baisers : sa bouche, ses yeux, toute sa personne étoient l'objet de mes caresses et la source de mes transports : une ivresse voluptueuse étoit répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée que je remarquai que Mme de Selve n'osoit me regarder; elle laissoit même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon âme : j'étois fait pour avoir tous ses sentiments. Je me regardois comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux; je la conjurai de ne me point haïr. « Hélas! me répondit-elle, seroit-il en mon pouvoir de vous haïr? Mais je sens que je vous perdrai. Et puis-je me le pardonner? » Je n'oubliai rien pour dissiper ses craintes que je trouvois injurieuses pour moi; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussitôt qu'elle voudroit me donner la main, nous serrerions par le sceau de la loi et de la foi publique les nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyoit mes serments. Mme de Selve se calma et me dit, en m'embrassant tendrement, qu'elle ne se reprocheroit jamais d'avoir tout sacrifié à mes désirs, tant qu'elle seroit sûre de mon cœur, dont la fidélité ou l'inconstance la rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes serments, mes transports et l'amour dissipèrent toutes ses craintes; j'obtins mon pardon, et nous le scellâmes par les mêmes caresses qui, un moment auparavant, m'avoient rendu cri-

minel, et qui deviennent également innocentes et délicieuses quand deux amants les partagent. État heureux où les désirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes! Je passai encore quelques jours avec Mme de Selve dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, et notre séparation fut d'autant plus cruelle que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'étoit répandu ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, et la campagne se borna à un camp de paix.

Je revins à Paris plus amoureux que je n'en étois parti, et dans la résolution de presser mon mariage avec Mme de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir et la reconnoissance, j'aurois voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je passai un an dans une ivresse de plaisirs; l'amour en étoit la source, et ils ajoutoient encore à l'amour. Je ne voyois que Mme de Selve; j'étois tout pour elle, et sans elle tout étoit étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état aussi délicieux puisse finir? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je désirerois; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine; mais nos cœurs devroient être plus parfaits, la jouissance des âmes devroit être éternelle.

Les principes de mon bonheur étoient toujours les mêmes, et cependant il s'altéra, puisque je commençai à le moins sentir. Les plaisirs, qui m'avoient entraîné autrefois avec tant de violence, m'étoient devenus odieux quand ils m'arrachoient d'auprès de Mme de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût, ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux amants. La constance n'est pas loin de s'altérer quand on la veut réduire en principes. Si je ne cherchai pas mes anciens amis de plaisirs qui s'étoient dispersés, je crus du moins devoir vivre en société. Paris en est plein; on n'est pas obligé de les rechercher : il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez Mme de Selve un peu moins assidûment, c'est-à-dire que je n'y allois pas tous les jours, ou du moins je faisois mes visites un peu moins longues, ce qui suppose qu'elles commençoient à me le paroître. Le goût que j'avois eu autrefois pour les spectacles, et que Mme de Selve avoit suspendu, parce qu'elle y alloit peu, et que je ne pouvois vivre qu'aux lieux où elle étoit, se réveilla chez moi, et j'y retournai. J'y trouvois ordinairement quelques-uns de mes amis qui m'emmenoient souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chez Mme de Selve, où je soupois toujours, elle en fut extrêmement inquiète; elle craignit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Dès le len-

demain matin, elle envoya savoir de mes nouvelles. J'allai aussitôt la voir; elle me fit de tendres reproches. Il ne me sembloit pas que je les eusse mérités; cependant j'en fus embarrassé, et je rougis. Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur qui est la mesure de notre sensibilité.

Quelques jours après, je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avoit faits Mme de Selve m'inquiétoient en l'abordant; j'en craignois de nouveaux, et je me trouvai fort soulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes; mais je ne manquois jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, et on ne les sent point sans les mériter; quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, Mme de Selve étoit presque toujours seule. Comme je lui avois marqué que je ne trouvois rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses et les épanchements des amants, elle s'étoit défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyoit avant de me connoître. Je devois donc partager une solitude où elle ne s'étoit réduite que pour me plaire. Après les premiers reproches que Mme de Selve me fit avec douceur, elle ne m'en fit plus aucun; mais

je remarquai qu'elle avoit l'esprit moins libre, et l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandois quelquefois la raison, et elle me répondoit toujours qu'elle n'avoit rien; et, comme j'insistois en lui demandant si elle avoit quelque sujet de se plaindre de moi, elle m'assuroit qu'elle étoit parfaitement contente, et me faisoit toutes les caresses capables de me détromper. Rassuré, ou plutôt m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étois cependant inquiet de voir Mme de Selve plus sérieuse avec moi sans être moins tendre; je me le reprochois; cela m'affligeoit; et quoiqu'elle ne me contraignît en rien, je me trouvois gêné, parce que j'avois des remords. L'habitude de les mériter les fit bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de Mme de Selve y contribuoit. Lorsque j'avois été quelques jours sans la voir, je voulois lui alléguer des excuses; elle me les épargnoit, et me faisoit entendre qu'elle étoit charmée que je m'amusasse; qu'un homme ne peut pas rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme; et, quelque désir qu'elle eût d'être toujours avec moi, mon plaisir, disoit-elle, la consoloit de tout. Ces sentiments m'étoient d'autant plus agréables qu'ils me mettoient à l'aise. Mme de Selve m'en devenoit plus chère, et non pas plus nécessaire. Nous chérissons machinalement ceux qui nous épargnent des torts, et encore plus ceux qui les

excusent. Quelque complaisance qu'elle eût pour mes goûts, je ne pouvois pas me dissimuler le plaisir que lui causoit ma présence. Je formois quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle, et de faire par reconnoissance ce que je faisois autrefois avec tant d'ardeur, et ce qu'il m'eût été impossible de ne pas faire. Le temps qu'on ne donne qu'au devoir paroît toujours fort long. L'ennui me gagnoit involontairement. Il sembloit que Mme de Selve s'en aperçût avant moi. Elle étoit la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs; elle ne me le disoit pas, mais elle m'en fournissoit les prétextes que je n'eusse peut-être pas imaginés, et que je désirois. J'admirois alors combien elle étoit aveugle sur mes torts, avec tant de pénétration à prévenir mes désirs.

J'aimois uniquement Mme de Selve; elle n'avoit point de rivale. J'imaginai que rien ne manqueroit à mon cœur, et que notre commerce deviendroit aussi vif que jamais, si elle vivoit en société. Je le lui proposai, elle y consentit : elle n'avoit jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécûmes quelque temps sur ce ton-là; j'y trouvai plus d'agréments. Les amants qui ont usé le premier feu de la passion sont charmés qu'on coupe la longueur du tête-à-tête. Si mes plaisirs n'étoient pas aussi vifs qu'ils l'avoient été, du moins je n'en désirois point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue ; je n'étois qu'inconstant, je devins infidèle. Il y a des femmes qui, en faisant des agaceries, n'ont d'autre objet que d'engager un amant ; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui seroient insensibles au plaisir de s'attacher à un homme, si elles ne l'arrachoient à une maîtresse. J'en trouvai une de ce caractère, et malheureusement elle me plut. Ma liaison avec Mme de Selve étoit connue ; un commerce peut être secret, mais il n'y en a point d'ignoré. Mme Dorsigny résolut de devenir la rivale de Mme de Selve, et n'y réussit que trop.

C'étoit une petite figure de fantaisie, vive, étourdie, parlant un moment avant de penser, et ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse, jointe à une habitude de plaisir et de coquetterie, lui tenoit lieu d'esprit, et suppléoit souvent à l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur Mme de Selve à qui elle étoit inférieure de tout point; elle n'avoit pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à Mme de Selve ; mais je résolus de m'amuser avec Mme Dorsigny : elle ne méritoit pas autre chose, et ne paraissoit pas exiger davantage.

Elle avoit pour mari un homme riche qui tenoit une fort bonne maison, et ne s'embarrassoit guère de la conduite de sa femme, pourvu qu'elle lui attirât compagnie chez lui. Ces maisons-là n'en manquent point, bonne ou

mauvaise. J'y avois été mené par un de mes amis, qui n'avoit pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de Mme Dorsigny m'amusa : elle me parut propre à me délasser du sérieux où je vivois avec Mme de Selve; mais un simple commerce de galanterie veut plus d'enjouement.

La petite Mme Dorsigny, qui avoit entendu parler de ma liaison avec Mme de Selve, me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire qu'elle fit l'éloge de sa figure et de son esprit avec tous les *mais* et les *si* qui sont d'usage en pareilles occasions. J'y répondis comme je le devois. Je rendis justice à Mme de Selve, en ajoutant qu'il n'y avoit jamais eu entre elle et moi qu'une liaison d'amitié; c'étoit assez dire que j'en pouvois avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration; sans amour j'offris mon cœur à Mme Dorsigny, et elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon âme Mme de Selve; pour moi, je savois bien que je ne faisois que remplacer quelqu'un dont le temps étoit fini. Je fus aussitôt reconnu dans la société pour l'amant en titre, c'est-à-dire pour le maître de la maison.

Je jouissois de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvois, à la vérité, amener chez Mme Dorsigny toutes les personnes qui me plai-

soient; mais il falloit aussi que je fusse à la tête de toutes les parties, qui n'étoient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'étoit pas possible que je fusse entraîné par ce torrent, et que je pusse conserver encore auprès de Mme de Selve une assiduité décente. J'en étois affligé. Je ne l'aimois pas avec la même vivacité que j'avois fait; mais enfin je n'aimois qu'elle; elle étoit encore plus nécessaire à mon cœur que Mme Dorsigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme est de ne pouvoir pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentoit encore lorsque j'étois auprès de Mme de Selve. Je la trouvois quelquefois dans un abattement qui pénétroit mon âme. Elle recevoit mes caresses; mais elle ne m'en faisoit plus. Je ne remarquois point que son cœur se fût refroidi pour moi; il sembloit seulement qu'elle craignît de m'être importune. Quand je l'avois quittée, son image me suivoit et empoisonnoit tous mes plaisirs. Je fus prêt cent fois à revenir pour toujours auprès d'elle : mon état y pouvoit être languissant, mais du moins il auroit été sans remords. Ce qui achevoit de m'inquiéter étoit la crainte que Mme de Selve ne vînt à être instruite de mon intrigue avec Mme Dorsigny, que je croyois aimer : le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une et à l'autre; mon esprit étoit plus

juste que mon cœur. Je m'amusois avec Mme Dorsigny, mais je n'avois nulle confiance en elle; au lieu qu'il n'arrivoit rien dans ma fortune et mon état que je n'allasse sur-le-champ en rendre compte à Mme de Selve, et lui demander ses conseils. Je la retrouvois toujours la même, tendre, sage, éclairée; je n'en étois pas digne. Dans ces occasions, mon amour se ranimoit avec vivacité; mais il retomboit dans la langueur. Les feux de l'amour, une fois amortis, ne produisent plus d'embrasements. Je crus que pour avoir la tranquillité avec moi-même je devois rendre plus rares mes visites chez Mme de Selve, et devenir plus criminel pour perdre mes remords. Mes visites, peu fréquentes, n'étoient donc plus qu'un devoir que je remplissois avec contrainte.

Cependant Mme de Selve étoit en état d'accepter ma main; mais je n'avois plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutois point qu'elle ne me rappelât une parole dont son honneur dépendoit, et j'en redoutois le moment. Elle ne m'en disoit pas un mot; elle attendoit sans doute que la proposition vînt de ma part. Je profitois de sa délicatesse pour n'en point avoir, et j'écartois tout ce qui pouvoit lui en rappeler l'idée. Mme de Selve ne me faisoit pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté, Mme Dorsigny, plus vaine que jalouse, puisqu'il n'y avoit point de véri-

table amour entre elle et moi, prétendoit que ma liaison d'amitié avec Mme de Selve lui étoit suspecte; elle me défendoit de la voir, et j'avois la lâcheté de le lui promettre. J'étois dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus de ces petits intérêts, frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'auroit épargné bien des peines.

J'étois dans cet état, lorsqu'un de mes parents, qui vivoit ordinairement dans une terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avoit à la cour. Je m'y employai assez utilemeut pour la faire terminer à sa satisfaction. Avant de retourner chez lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avoit eu soin de me donner compagnie qui me seroit agréable; qu'une de ses grandes attentions étoit d'assortir les personnes qui se convenoient. Il me débita, à ce sujet, beaucoup de maximes de savoir-vivre, et il en étoit encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer Mme Dorsigny. J'en fus charmé, et je trouvois déjà que mon parent, pour un homme qui vivoit à la campagne, avoit des attentions assez délicates; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après on annonça Mme de Selve. Mon maudit campagnard s'étoit informé des personnes que je voyois le plus fréquemment, et n'avoit pas

manqué de les prier; et, comme toutes celles qui vivent dans le monde se connoissent toujours assez à Paris pour accepter un souper, il avoit rassemblé huit ou dix personnes.

Je ne me suis jamais trouvé de ma vie dans une situation aussi cruelle. Je ne pouvois pas me dispenser de faire à Mme de Selve et à Mme Dorsigny un accueil qui convînt à la conduite que je tenois dans le particulier avec l'une et avec l'autre. La supériorité du rang de Mme de Selve sur sa rivale m'autorisoit bien à rendre à la première tous les honneurs de préférence; mais, indépendamment des égards dus à la condition, ceux qui partent du cœur ont un caractère distinctif, et toutes deux avoient droit d'y prétendre. D'ailleurs la petite Mme Dorsigny ne doutoit nullement que l'amour ne dût régler les rangs, qu'il ne l'emportât chez moi sur tous les usages, et se promettoit bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptois en vain profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la naissanee et l'amitié mes attentions pour Mme de Selve; je m'abusois; toutes les femmes ont de l'esprit dans ces occasions; et, sur cette matière, la vanité les éclaire et, qui pis est, les rend injustes. La plus grande difficulté étoit de cacher à Mme de Selve mon intrigue avec Mme Dorsigny. Je ne devois pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avois jamais dit connaître. Il faut convenir que la situation étoit embarras-

sante; les gens d'esprit la sentiront mieux que les sots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fît Mme Dorsigny; elle outra toutes les libertés que l'usage tolère, et que les femmes raisonnables s'interdisent. Mme de Selve ne paroissoit seulement pas s'en apercevoir; j'en étois charmé, et la petite Dorsigny en paroissoit piquée, ce qui ne faisoit que la rendre encore plus étourdie. J'étois au supplice, quand, pour m'achever, le maître de la maison me rappela tout haut une promesse vague que je lui avois faite de l'aller voir à sa maison de campagne, et en même temps pria tous ceux qui étoient à table d'être de la partie, voulant, disoit-il, réunir chez lui aussi bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à Mme de Selve, qui ne refusa pas absolument, attendant quelle seroit ma réponse. Mme Dorsigny la fit pour moi, et approuva fort la proposition. Le voyage fut fixé au surlendemain. J'allai, le jour suivant, chez Mme de Selve, fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvois pas concevoir son aveuglement : il étoit trop grand pour ne m'être plus suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence, et je ne doutai point qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avoit dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir

absolument trompée, et qu'elle n'avoit pas le plus léger soupçon sur Mme Dorsigny. Je redoutois la partie de campagne; mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper, cela me seroit aussi facile à la campagne, et je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnèrent; mais enfin elle y consentit, et nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté pour éviter de me trouver avec l'une où l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper : j'y fus d'abord contraint, Mme de Selve fort sérieuse, et Mme Dorsigny très étourdie. La tranquillité de Mme de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assez aveugle pour que je n'eusse pas besoin de garder des ménagements; le plaisir l'emporta sur l'estime, et je me livrai à toutes les fantaisies de Mme Dorsigny. Elle ne parut pas elle-même faire plus d'attention à Mme de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il étoit important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement. Nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus, au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je négligeois extrêmement Mme de Selve, qui, d'un autre côté, étoit l'objet des égards et des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesure, Mme Dorsigny et moi,

que les moins clairvoyants auroient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il importoit le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, Mme Dorsigny et moi, dans un endroit du bois très peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui n'avoit pas besoin de témoins. Le lieu, l'occasion et le plaisir nous séduisirent, nous le poussâmes aussi loin qu'il pouvoit aller, lorsque Mme de Selve, qui cherchoit la solitude, fut conduite par le hasard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'étoit pas équivoque. Elle ne nous eut pas plutôt aperçus qu'elle se retira précipitamment; mais elle ne le put faire sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avoit échappé.

On ne sauroit peindre la surprise et la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque temps immobiles et sans nous parler. J'étois au désespoir d'avoir eu pour témoin de mon infidélité celle même que j'outrageois, qui le méritoit si peu, et que je me flattois d'avoir impunément trompée jusque-là. J'avois le cœur déchiré. Mme Dorsigny, qui ne pénétroit pas le fond de mon âme, et qui n'imaginoit pas qu'un homme qui, pour l'ordinaire, n'est guidé que par le plaisir et la vanité, pût en pareille occasion avoir des ménagements pour lui-même, croyoit que le malheur ne tomboit que sur elle. Elle venoit d'être surprise par une

femme qu'elle regardoit comme une rivale offensée; d'ailleurs elle connoissoit son sexe, elle en jugeoit par elle-même, et sentoit qu'une femme n'a pas besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désoloit, et me dit qu'elle vouloit partir sur-le-champ pour Paris, sans oser retourner au château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer, quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de Mme de Selve. En effet, je craignois son ressentiment contre moi; mais j'étois sûr de sa discrétion. Je fis comprendre à Mme Dorsigny que notre départ en feroit plus penser que Mme de Selve n'en pourroit dire.

Nous retournâmes au château avec la crainte et l'abattement de deux criminels. Avant que Mme de Selve m'eût formé un cœur nouveau, j'aurois peut-être paru avec un air de triomphe. Il étoit déjà tard, la compagnie étoit rassemblée, et l'on étoit près de se mettre à table. Mme Dorsigny dit qu'elle se trouvoit indisposée, et qu'elle avoit besoin de repos. Le maître de la maison crut qu'il étoit de la politesse de la presser de se mettre à table; et, quoiqu'elle eût désiré être seule, comme le trouble et la crainte étoient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser. Mme de Selve, qui savoit la cause de l'indisposition de Mme Dorsigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fît, point d'atten-

tions qu'elle ne lui marquât; il n'y avoit que l'excès de ses égards qui pût en déceler les motifs, c'est-à-dire sa compassion généreuse. Ils échappèrent à Mme Dorsigny. Elle n'avoit ni le cœur assez délicat, ni l'esprit assez pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. Mme Dorsigny se rassura, et crut que sa rivale n'avoit rien aperçu: car elle ne supposoit pas qu'une femme, avec tant d'avantages, pût n'en pas abuser. Sa gaieté revint avec sa santé, et avant la fin du souper elle fut aussi vive et aussi étourdie qu'elle eût jamais été. Mme de Selve étoit charmée que Mme Dorsigny eût pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portoit le caractère de vertu me faisoit reconnoître Mme de Selve. Elle étoit plus sensible au plaisir de rassurer Mme Dorsigny qu'elle ne l'eût été à sa reconnoissance, que celle-ci n'eût éprouvée qu'aux dépens de son bonheur.

Je n'osois regarder Mme de Selve, et je craignois encore plus me trouver seul avec elle. Je ne voulois pas tirer Mme Dorsigny de l'erreur où elle étoit; mais je brûlois d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que Mme de Selve avoit tenue dans cette occasion, m'ouvrit les yeux. Je compris que, si elle n'avoit pas eu jusqu'ici les preuves que je venois de lui donner de mon infidélité, elle l'avoit fort soupçonnée. Je vis clairement la cause de son chagrin et de sa

réserve avec moi, mais je ne pouvois pas concevoir ce qui avoit pu l'empêcher de rompre. Je ne doutois point qu'elle n'eût voulu avoir des convictions, et je concluois qu'elle ne me verroit que pour me donner mon congé. J'en étois au désespoir. Je n'avois plus, à la vérité, pour Mme de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avoit d'abord rendu tout autre objet importun; mais je ne l'en aimois pas moins. Mon amour, devenu plus tranquille, s'étoit uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avois dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avois vécu, me faisoient toujours rechercher quelque commerce libre; mais j'aimois uniquement Mme de Selve, et je sentois qu'elle étoit absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvois penser sans frémir qu'elle alloit pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurois sacrifié Mme Dorsigny et toutes les femmes du monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir Mme de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords, et de tâcher de la fléchir; trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudroit m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation, je n'osois cependant ouvrir la bouche. Enfin, après mille combats que j'éprouvois intérieure-

ment, je lui dis que je venois à ses pieds, comme un coupable, lui demander une grâce dont je sentois que je n'étois pas digne. Mme de Selve eut pitié de mon trouble; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeoit qui me coûtait si fort.

« Je vois, me dit-elle, que vous commencez à connoître vos torts; mais peut-être ne vous reprochez-vous pas tous ceux que vous avez, et qui m'ont été les plus sensibles. Vous savez que je vous ai tout sacrifié; ne croyez pas que les sens m'aient séduite. Ce n'est pas que je n'aie partagé vos plaisirs; mais l'amour seul m'a déterminée. Je n'ai pas eu d'autre désir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos serments que je me suis rendue : ils engageoient votre probité, mais ils ne sont pas le lien des cœurs, et je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de les remplir; cependant j'ai vu combien vous craigniez que je ne vous en rappelasse l'idée, je n'en ai rien fait. Je vous aurois peut-être exposé au comble des mauvais procédés en refusant ma main; ou, si l'honneur vous l'eût fait accepter, je n'en aurois été que plus malheureuse. Vos engagements n'auraient fait qu'aggraver vos torts, et je vous serois devenue odieuse. »

A ce mot, j'interrompis Mme de Selve, je me jetai à ses genoux, je lui marquai le plus vif et le plus sincère repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, et lui jurai une fidélité éternelle.

« Il n'est plus temps, me dit-elle; je crois vos efforts sincères dans ce moment; mais vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. Vous m'avez été infidèle, vous le seriez encore : il est possible de ne jamais l'être; mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un temps où je pouvois me flatter de votre constance; vous aviez été livré à la galanterie et aux intrigues sans avoir aimé véritablement. L'amour pouvoit vous fixer, j'avois osé l'espérer; puisqu'il ne l'a pas fait, rien ne peut le faire. Vous pourriez observer les décences; mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vu votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amère. J'ai senti avant vous le premier instant de votre inconstance : une amante est bien éclairée. Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pu. J'ai dissimulé mon chagrin; les plaintes et les reproches ne ramènent personne. Je vous aurois affligé inutilement; vous n'étiez que réservé avec moi, et, si je vous avois paru plus pénétrante, je vous aurois peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes, et leur éducation leur rend l'infidélité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs désirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme, qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nou-

veauté d'un autre objet. D'ailleurs le préjugé encourage les hommes à l'infidélité, leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

« Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, et j'oserois dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidèle que vous l'auriez peut-être désiré; car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, et vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur : je n'ai rien fait pour le perdre, et celles que vous pourrez me préférer dans vos plaisirs n'en seront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

« Jugez à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourrois être heureuse, si je ne trouvois à la fois dans mon mari et un amant et un ami! C'est de ce dernier titre que je suis le plus flattée. Je ne veux, je ne dois et je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assez d'intérêt de vous étudier, et le temps de vous connoître. Votre cœur est bon et fidèle; mais votre esprit est léger, et la dissipation fait le fond de votre caractère. Suivez vos goûts, ayez des maîtresses; je serai trop flattée de rester votre amie : il est si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour; que d'autres partagent

vos plaisirs; je jouirai de toute votre confiance. Je n'aurai point de rivale dans mes sentiments, et j'ai trop de délicatesse et de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener, j'ai paru aveugle sur vos écarts; la persuasion où vous étiez de paroître innocent à mes yeux vous laissoit la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposeroit plus, et ne serviroit qu'à m'avilir. »

Je fus si frappé de la sagesse du discours de Mme de Selve que tout mon amour se ralluma pour elle. Je n'avois dessein de lui sacrifier Mme Dorsigny que comme une condition de notre réconciliation, et dans ce moment je lui aurois sacrifié l'univers. Je la conjurai de reprendre pour moi ses premiers sentiments, et d'accepter ma main pour gage des miens. Toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai Mme de Selve également tendre dans l'amitié, et ferme dans sa résolution. Tous les droits de l'amant m'étoient interdits. Je vécus ainsi deux mois avec elle, sans la quitter un moment, sans voir aucune femme, et sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin, désespérant de la fléchir, et n'osant la condamner, je cessai de la presser. Je me soumis à ses ordres, et je repris mes anciennes habitudes. Mme de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler, et je l'assurai qu'aussitôt qu'elle le voudroit je lui sacrifierois tout

pour revenir à elle. Je la voyois aussi assidûment que jamais, parce que sa présence ne m'embarrassoit pas, et que je n'étois plus occupé à lui cacher mes intrigues et mes remords.

Elle me parloit de mes maîtresses, elle m'en faisoit le portrait, et me donnoit des leçons pour ma conduite. J'admirois toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisois pas une infidélité, si je puis encore me servir de ce terme dans la situation singulière où je vivois avec Mme de Selve, qui ne me fît découvrir des nouvelles qualités dans son âme, et de nouveaux charmes dans son esprit, et qui ne servît à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui étoit entre Mme de Selve et moi étoit assurément d'une espèce nouvelle. Je craignois quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentiments qu'elle m'avoit juré de me conserver. J'en aurois été au désespoir; son cœur m'étoit encore plus précieux que tous mes plaisirs.

« L'indulgence, lui disois-je, que vous avez pour toutes mes intrigues de passage ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bizarre que ce soit moi qui sois jaloux; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugez innocent, vous ne vous croiriez pas bien coupable vous-même d'écouter un autre amant. » Mme de Selve ne pouvoit s'empêcher de rire de ma jalousie.

« Ce ne seroit pas, me répondit-elle, votre conduite qui devroit me donner des scrupules, si j'avois des complaisances pour quelque autre que pour vous; mais vous pouvez vous rassurer. Rien n'égaloit mon bonheur lorsque j'étois l'unique objet de vos empressements; mais j'aime encore mieux conserver votre cœur par mon indulgence que de vous éloigner par une sévérité dont l'effet retomberoit particulièrement sur moi. Si je suivois votre exemple, vous ne pourriez pas raisonnablement me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes; cependant vous auriez la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnez. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les désirs moins vifs. Les reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité et maltraités des femmes, qu'à des amants favorisés. Pour moi, je vous avoue que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens; je ne les aurois jamais connus sans l'amour. J'ajouterai que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner, et que les hommes eux-mêmes sont souvent plus occupés à les irriter qu'à les satisfaire. Ainsi soyez sûr de ma fidélité, quoique vous ne soyez pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi, et j'ai plus

de plaisir à vous aimer que vous n'en trouvez dans votre inconstance. »

Mon admiration et mon respect augmentoient chaque jour pour Mme de Selve. Ses sentiments me faisoient rougir des miens; mais ils ne me corrigeoient pas. Ce n'étoit pas la raison qui devoit me ramener et me guérir de mes erreurs; il m'étoit réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leurs figures, leurs grâces, leurs caractères, leurs défauts même, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avais eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût étoit usé, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que Mme de Selve reprenoit à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçoit tout ce que j'avois vu, et je ne concevois pas que j'eusse pu lui préférer personne. L'habitude, qui diminue le prix de la beauté, ajoute au caractère, et ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs, mon inconstance pour Mme de Selve lui avoit donné occasion de me montrer des vertus que je croyois au-dessus de l'humanité, et que mon injustice avoit fait éclater.

Mme de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étoient plus ces mouvements vifs et tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étoient

ensuite devenus la source de mes erreurs; ce n'étoit plus l'ivresse impétueuse des sens : un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissoit mon âme; il y faisoit régner un calme qui ajoutoit encore à mon bonheur, en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avois jamais cessé de voir Mme de Selve. Mes visites, que j'avois suspendues pendant quelque temps lorsque je voulois lui dérober la connoissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes aussitôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bientôt je ne trouvai de douceur que chez elle. Insensiblement, et sans que je m'en aperçusse distinctement, le dégoût me détacha du monde que la dissipation m'avoit fait rechercher.

Ce fut Mme de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, et je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main. « J'y consens aujourd'hui, me dit-elle; je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligée d'attendre qu'il n'eût plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre cœur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec qui je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportements d'un amour aveugle. »

Comme notre mariage n'avoit besoin d'autres

préparatifs que de notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étoient plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions; un sentiment plus tendre régnoit dans mon cœur. J'étois charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que j'avois de plus cher au monde, et d'être sûr de passer ma vie auprès de Mme de Selve, en qui je trouvois les mêmes désirs. Le monde, bien loin d'être nécessaire à notre bonheur, ne pouvoit que nous être importun. Je proposai à Mme de Selve d'aller passer quelque temps dans mes terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que partout elle ne désiroit que moi, et que les lieux où elle en jouiroit le plus tranquillement lui seroient toujours préférables. Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Eh! qu'y ferions-nous? le monde est inutile à notre bonheur, et ne feroit que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers entier avec ma femme, qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs, qui est le fruit et le principe de la vertu. Ce qui m'attache le plus à ma femme, c'est que je lui dois cette vertu précieuse, et sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content, puis-

que je suis persuadé que l'état dont je jouis est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

C'est Mme de Selve qui m'a fait connoître de quel prix est une femme raisonnable. Jusque-là je n'avois point connu les femmes, j'en avois jugé sur celles qui partageoient mes égarements, et j'étois injuste à l'égard de celles-là même. De quel droit osons-nous leur reprocher des fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le dérèglement que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. Plusieurs n'auroient jamais eu de faiblesses, si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices. La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, et leurs fautes sont plus dignes de grâce par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance on leur parle de leurs devoirs sans leur en faire connoître les vrais principes; les amants leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare; mais celle des femmes est la plus négligée; cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célèbre Ninon de Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se

plaignoit de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. « J'ai réfléchi, disoit-elle, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, et que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles; dès ce moment, je me fis homme. » Elle le fit, et fit bien.

ACAJOU ET ZIRPHILE

CONTE

ÉPITRE AU PUBLIC

Un Auteur instruit de ses devoirs doit vous rendre compte de son travail : je vais donc y satisfaire. Excité par l'exemple, encouragé par les succès dont je suis depuis longtemps témoin jaloux, mon dessein a été de faire une sottise. Je n'étois embarrassé que sur le choix. Politique, morale, littérature, tout étoit de mon ressort, pour parvenir au but que je me proposois : mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que j'ai trouvé toutes les matières épuisées par des gens qui sembloient avoir travaillé avec les mêmes vues que les miennes. Je trouvois des sottises en tout genre, et je me suis vu presque dans la nécessité d'embrasser le raisonnable pour être singulier ; de sorte que je ne désespère pas qu'on ne parvienne à trouver la vérité, à force d'avoir épuisé les erreurs.

J'avois d'abord eu dessein de faire un morceau contre l'Érudition, pour me donner l'air d'un génie

libre, indépendant, fécond par lui-même, et qui ne veut rien devoir aux secours étrangers; mais j'ai remarqué que c'étoit un lieu commun trop usé, inventé par la paresse, adopté par l'ignorance, et qui n'ajoute rien à l'esprit.

La Géométrie, qui a succédé à l'Érudition, commence à passer de mode. On sait à présent qu'on peut être aussi sot en résolvant un problème qu'en restituant un passage. Tout est compatible avec l'esprit, et rien ne le donne.

Pour le bel esprit, si envié, si décrié, et si recherché, il est presque aussi ridicule d'y prétendre que difficile d'y atteindre.

On méprise l'érudit, le géomètre ennuie, le bel esprit est sifflé; comment faire?

J'étois tout occupé de ces réflexions et de mon projet, lorsque le hasard a fait tomber entre mes mains un recueil d'estampes, qui, sans doute, ont dû être faites pour quelque Histoire fort ancienne, du moins je n'en connois point de moderne à laquelle elles pussent convenir; j'ai extrêmement regretté un si rare morceau; mais comme il n'y a pas d'apparence de le retrouver, j'ai tâché d'examiner sur les estampes quel en pouvoit être le sujet, et d'en deviner l'histoire, qui sera peut-être aussi vraie que bien d'autres. Cependant, comme je pourrois bien n'avoir pas deviné juste,

je ne donnerai ceci que pour un conte[1]. *Je ne sais, mon cher Public, si vous approuvez mon dessein; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage; car, à vous parler en ami, vous ne réunissez tous les âges que pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle; jeune, les passions vous gouvernent; dans un âge plus mûr, vous vous croyez plus sage, parce que votre folie devient triste, et vous n'êtes vieux que pour radoter; vous parlez sans penser; vous agissez sans dessein, et vous croyez juger parce que vous prononcez.*

Je vous respecte beaucoup, je vous estime très peu; vous n'êtes pas digne qu'on vous aime; voilà mes sentiments à votre égard : si vous en exigez d'autres, je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

***.

1. Mes estampes ont été faites originairement pour un conte qui a été imprimé, et dont il n'a jamais été tiré que deux exemplaires. On a essayé de faire un autre conte sur les estampes seules : c'est celui qu'on va lire, et qui peut bien se passer de ces estampes qui sont in-4°.

ACAJOU ET ZIRPHILE

CONTE

L'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le prise, l'amour est un bon précepteur, la Providence fait bien ce qu'elle fait, c'est le but moral de ce conte : il est bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagèrent; mais ni les uns ni les autres

n'aiment les réflexions; c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous et celui de Minutie, une race de Génies malfaisants, qui faisoient la honte de ceux de leur espèce et le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite ; la plupart périrent d'une mort tragique, il n'en restoit plus que le Génie Podagrambo et la Fée Harpagine; mais il sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit : la qualité de Génie ou de Fée ne donne que la puissance, et la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo, quoique très noble, très haut et très puissant seigneur, étoit encore très sot; Harpagine passoit pour avoir plus d'esprit, parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui ; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu, c'est qu'elle étoit ennuyeuse, quoique médisante. Pour le Génie, il étoit assez méchant pour ne désirer que le mal, et assez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien, sans qu'il s'en fût aperçu : il avoit une taille gigantesque avec toute la disgrâce possible. Harpagine étoit encore plus affreuse, grande, sèche, noire; ses cheveux ressembloient à des serpents; et lorsqu'elle se transformoit,

c'étoit ordinairement en araignée, en chauve-souris ou en insecte.

Ces deux monstres n'avoient pas moins de présomption. Harpagine se piquoit d'agréments, et Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maison élégamment meublée, où l'on voyoit des magots de la Chine de vernis de Martin, des chaises longues et des coussins; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuyer; ils menacèrent enfin le public de se marier, pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands. Ils aiment leur postérité, et ne se soucient point de leurs enfants. Cette proposition fut reçue comme une déclaration de guerre.

Les Génies et les Fées crurent l'affaire assez importante pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée; on parla, on délibéra beaucoup, et cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo et Harpagine ne pourroient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer : cet arrêt sembloit condamner l'un et l'autre au célibat, ou s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeassent de caractère : et c'étoit tout ce qu'on désiroit.

Ils cherchèrent aussitôt dans leur colombat quelle maison ils honoreroient de leur choix ; mais, comme il falloit qu'ils se fissent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais,

sans un artifice singulier. Quelque aveugle que soit l'amour-propre, on connoît bientôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine, plus inventive que le Génie, lui tint à peu près ce discours : « Mon dessein est de prendre des enfants si jeunes, qu'ils n'aient encore aucune idée ; nous les élèverons nous-mêmes ; ils ne verront jamais d'autres personnes, et nous leur formerons le cœur à notre gré : les préjugés de l'enfance sont presque invincibles. Mon parti, ajouta-t-elle, est déjà trouvé : le roi des Acajous n'a qu'un fils qui a environ deux ans, je vais lui demander de m'en confier l'éducation; il n'oseroit me refuser, il craindroit mon ressentiment, et l'on fait plus pour ceux que l'on craint que pour ceux que l'on estime. J'aurai soin d'en user ainsi pour vous à l'égard de la première petite princesse qui naîtra. »

Podagrambo approuva un plan si bien concerté, et la Fée partit sur son grand dragon à moustache, arriva chez le roi des Acajous, et lui fit sa demande, que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine, charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou, repartit, et ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, et dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer; mais ce que je suis obligé de lui dire,

parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin de ce palais à servir de promenade au petit prince, y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux; et comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que son sexe seul ne lui tînt lieu de beauté, et que les désirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu contraria d'abord son dessein, et l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu en naissant le don de la beauté, il devoit être le prince le mieux fait de son temps ; cela flattoit merveilleusement les espérances de la Fée, qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles : mais ce qui la chagrina fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentoit qu'il n'en seroit que plus difficile à séduire; elle résolut sur-le-champ de corriger par l'art ce que son pupille avoit reçu de la nature, et de lui gâter l'esprit, ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composoit ses drogues; les paroles les plus efficaces, les charmes les plus puissants furent employés; elle composa deux boules de sucre magique; dans l'une il y avoit des pastilles dont la vertu étoit d'inspirer le mauvais goût et de se rendre l'esprit faux ; l'autre renfermoit des dragées de

présomption et d'opiniâtreté : celui qui y mangeroit devoit toujours juger faux, raisonner de travers, soutenir son sentiment avec opiniâtreté et donner dans tous les ridicules ; de sorte que la maligne Fée avoit tout lieu d'espérer que, si le Prince en mangeoit, il sentiroit pour elle une passion d'autant plus forte qu'elle seroit plus extravagante. Elle vint aussitôt présenter les bonbons à l'enfant; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant qui lui fit faire une si affreuse grimace que l'enfant en eut peur, et lui rejeta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables auroit été plus aisé à séduire, mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. La Fée ne regrettoit plus les dragées de présomption; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez : mais jamais elle ne put lui faire goûter ni des unes ni des autres, elle les donna à un voyageur comme une curiosité très précieuse, en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir; on se les envoyoit en présent: chacun en portoit sur soi dans de petites boîtes, on se les offroit par galanterie, et cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont

pas toutes la même vertu, mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au prince Acajou, que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main que la reine de Minutie étoit prête d'accoucher, et que toutes les Fées étoient convoquées pour assister aux couches; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoucha d'une fille qui étoit, comme on se l'imagine bien, un miracle de beauté, et qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation; mais la Fée Ninette l'avoit déjà prévenue, et s'étoit chargée d'élever la Princesse.

Ninette étoit la protectrice déclarée du royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds et demi de haut; mais sa petite figure réunissoit tous les agréments et toutes les grâces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême; il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante, et toujours en action, sa pénétration l'emportoit souvent au delà des objets, et l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante et sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les sots s'efforcent d'imiter, et qu'ils appellent étourderie,

pour se consoler de n'y pas réussir, le conseil des Fées avoit fait présent à Ninette d'une paire de lunettes et d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit, en affoiblissant la vue, de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'âme et du corps. Voilà la première invention des lunettes; on les a depuis employées pour un usage tout opposé : et c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit, c'est de voir que de vieux surveillants sont tous les jours trompés par de jeunes amants sans expérience, et l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille, elle servoit à rendre la démarche plus sûre en la ralentissant. Ninette ne se servoit du présent des Fées que lorsqu'il étoit question de conduire une affaire délicate; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir; l'âme ouverte, le cœur tendre, et l'esprit étourdi, la rendoient une femme adorable. Les fées qui assistoient à la naissance de la princesse, songeoient à la douer, suivant la coutume, et en vraies femmes commencèrent leurs dons par la beauté, les grâces, et tous les dehors séduisants, quand Harpagine, dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit, en grommelant entre ses dents : « Oui, oui, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'une belle bête, c'est moi qui vous en réponds, car je la doue de la bêtise la plus complète. » Elle partit aussitôt.

Les fées ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur négligence; mais Ninette, ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléeroit par l'éducation à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'esprit. Les autres fées ajoutèrent que, pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas absolument détruire, l'imbécillité de la Princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour. Une femme qui n'a besoin que de ce remède-là n'est pas absolument sans ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporta dans son palais, malgré tous les pièges de la méchante Fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa plus que du soin de donner à son pupille la plus mauvaise éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture; comme elle espéroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile, elle ordonna aux gouverneurs du petit prince de ne lui parler que de revenants, de fantômes, de la grande bête, et de lui lire des contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaises. On a conservé de nos jours par sottise ce que la Fée avoit inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand, la Fée manda des maîtres de tous côtés, et comme en fait de méchanceté elle ne restoit jamais dans le médiocre, elle changea tous les objets de ces maîtres. Elle fit venir un fameux philo-

sophe, le Descartes ou le Newton de ce temps-là, pour montrer au prince à monter à cheval et à tirer des armes. Elle chargea un musicien, un maître à danser, et un poète lyrique de lui apprendre à raisonner, les autres furent distribués suivant ce plan, et ils en firent d'autant moins de difficulté, que tous se piquent particulièrement de ce qui n'est pas de leur profession. Qu'il y a de gens qui feroient croire qu'on a pris les mêmes soins pour leur éducation.

Avec tant de précautions, Harpagine ne doutoit point du succès de son projet; cependant, malgré les leçons de tous ses maîtres, Acajou réussissoit dans tous ses exercices; il n'acquéroit, à la vérité, aucune connoissance utile, mais les erreurs ne prenoient point sur son esprit. Heureux dédommagement! Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus instructif sont les ridicules, et ceux des maîtres d'Acajou le mettoient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'Amour, il étoit fait à peindre; toutes ses grâces se développoient. Harpagine prétendoit que tout cela croissoit pour elle : il faut la laisser prétendre, et voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute sa force pour faire un sot d'Acajou, la Fée Ninette perdoit l'esprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite Fée rassembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit

appartement, rien n'étoit si brillant que la conversation. Ce n'étoit point de ces discours où il n'y a que du sens commun : c'étoit un torrent de saillies; tout le monde interrogeoit; personne ne répondoit juste; et l'on s'entendoit à merveille, ou l'on ne s'entendoit pas, ce qui revient au même pour les esprits brillants; l'exagération étoit la figure favorite et à la mode; sans avoir de sentiments vifs, sans être occupé d'objets importants, on en parloit toujours le langage; on étoit *furieux* d'un changement de temps; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde;* entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différences;* on épuisoit les expressions outrées sur les bagatelles, de façon que si par hasard on venoit à éprouver quelques passions violentes, on ne pouvoit se faire entendre, et l'on étoit réduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe : *Les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa cour ne dût à la fin triompher de sa stupidité, mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle et la plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penser, et n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, et trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient

la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevoit leurs éloges comme une grâce, et leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient, ils rioient de ses naïvetés, et cherchoient à séduire son innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les pièges. Zirphile étoit la candeur même, et ce n'est point du tout la sauvegarde de la vertu; mais Ninette veilloit attentivement sur sa chère pupille. Elle la mit parmi ses filles d'honneur, où il y avoit souvent des places vacantes; la plupart en sortoient avant que leur temps fût fini; il n'y avoit point à la cour de corps plus difficile à recruter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple; c'étoit en vain que les jeunes courtisans s'empressoient auprès d'elle. Un trop grand désir de paroître aimables les empêche souvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leur hommage; tous leurs discours lui paroissoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connoître leur cœur, mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer; et seroient rarement séduites par les plaisirs, si elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit, il n'arriva point d'accidents à Zirphile, parce que, pour plus de sureté, Ninette ne la laissoit approcher d'aucun homme pour son honneur, ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la cour de Ninette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine. Il étoit déjà dans sa quinzième année, son esprit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à ressentir ces désirs naissants de la nature, qui, sans avoir d'objet déterminé, en cherchent un partout; il s'apercevoit déjà qu'il avoit un cœur dont les sens ne sont que les interprètes. Il éprouvoit cette mélancolie qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs; il soupiroit après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble, et cherchoit cependant la solitude. Il se retiroit dans les lieux les plus écartés du parc; c'étoit là qu'en cherchant à débrouiller ses idées il faisoit quelquefois une assez sotte figure, comme il est aisé de le voir dans l'estampe.

Harpagine, qui connoissoit le mal d'Acajou, se flattoit d'en être bientôt le remède; mais elle voyoit avec chagrin que toutes les caresses qu'elle vouloit lui faire ne faisoient que le révolter et lui donner de l'humeur. Les caresses offertes réussissent rarement, et il est encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des fées avoit prononcé que le prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le Roi des Acajous et celui de Minutie attendoit avec impatience cet heureux instant, pour unir leurs États par le mariage de leurs enfants.

Le Génie n'eût pas plus tôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe, et se rendit à la cour de Ninette : il y fut reçu avec cette espèce de politesse qu'on a pour tous les grands et qui n'engage point à l'estime.

Pour ne point perdre de temps en compliments superflus, il déclara d'abord à Zirphile les sentiments, c'est-à-dire les désirs qu'elle lui inspiroit. La petite princesse, qui n'avoit point appris à dissimuler, ne le fit point languir, et lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoit pour lui : il en fut très étonné ; mais, au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à chercher tous les moyens de plaire : malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour : mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures : il y en a même de compatibles avec les grâces ; Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là : plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires allongées, après avoir fort ennuyé la cour par ses sottises, et encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs,

il n'étoit pas plus avancé que le premier jour; on le trouvoit le plus plat Génie qu'on eût encore vu; c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartements jusqu'au grand commun.

Podagrambo soupçonna qu'il étoit la fable de la cour : ce n'étoit pas par pénétration : mais un tic assez ordinaire aux sots est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes et de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, et pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la princesse. Ninette, ayant prévu les entreprises qu'on pouvoit former contre sa chère Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit, et Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils se promenoient souvent seuls; et lorsque le hasard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les deux jardins, ils se sentoient attirés par une force inconnue, ils se trouvoient arrêtés par un charme secret : chacun réfléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu, le plus négligé du parc : ils y revenoient tous les jours; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le prince étoit plongé dans ses

réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir : la jeune princesse, qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit; elle en fut émue, elle recueille toute son attention, elle écoute. Acajou soupire encore. Zirphile, qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable; elle répondit aussitôt par un pareil soupir.

Ces deux amants, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle; il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre et pour la parler. L'amour porte dans l'instant un trait de flamme dans leurs cœurs, et un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amants, après s'être entendus, cherchent à se voir pour s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connoissances. Ils avancent; ils se cherchent, ils écartent les branches; ils se voient. Dieux! quels transports! Il faut leur âge, la vivacité de leurs désirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs sens, peut-être même leur ignorance, pour comprendre leur situation. Ils restent quelque temps immobiles. Ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent; ils gardent le silence; ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité; ils se font ensemble mille questions; ils n'y

répondent rien de juste, cependant ils sont satisfaits de ce qu'ils se disent, et se troùvent éclaircis sur leurs doutes; ils comprennent du moins qu'ils se désiroient sans se connoître, qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient, et qu'ils se suffisent. Acajou, qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine, se trouve transporté dans un monde nouveau; et Zirphile, qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la cour, crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant, qui ne croyoit pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laissa faire. Acajou, qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les caresses pussent offenser personne, redoubloit les siennes, et Zirphile les lui rendoit naïvement; n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'assirent sur l'herbe : c'est là qu'ils s'embrassent. Ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant, elle le reçoit dans ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chère Zirphile : il appuie sa bouche sur la sienne : leurs âmes volent sur leurs lèvres; elles se confondent; elles sont plongées dans une ivresse divine : elles nagent dans les plaisirs, et sont emportées par un torrent de délices; leurs désirs s'enflammoient, et ils ne comprenoient pas qu'ils pussent être aussi heureux, et désirer encore. Ils jouissoient de toutes les beautés qu'ils voyoient; ils ne

s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfants étoient si enivrés de leur félicité, qu'ils oublioient toute la nature, et ne songeoient point à se séparer. Mais comme ils tardoient plus longtemps à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume, Harpagine et Ninette allèrent pour les chercher, et les appeloient chacune de leur côté. Nos amants furent effrayés de leurs voix, et se séparèrent à regret; mais l'espérance de revenir goûter les mêmes plaisirs, les fit retirer : ils craignoient qu'on ne troublât leur union, si on venoit à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses désirs et timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile, qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fût obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou, celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à sa beauté, et répandoit un air de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit, et l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la cour; il y avoit ce soir-là même grand appartement chez Ninette; on voulut faire quelqu'une de ces mauvaises plaisanteries, si familières aux gens médiocres, qui croient avoir quelque supériorité sur d'autres un peu

plus sots ; la pauvre Zirphile en étoit souvent l'objet : elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse, de finesse, et si peu d'aigreur, que les mauvaises plaisantes (car c'étoit sûrement des femmes) furent étonnées de la sagesse de ses réponses, et humiliées des égards même qu'elle y apportoit ; les hommes étoient charmés et applaudissoient ; Ninette en pleuroit de joie, et les femmes en rougissoient de dépit. Elles avoient jusque-là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise ; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir ; elle n'avoit plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr ; la petite princesse étoit trop bien née pour se servir de ce vilain moyen-là.

Cependant nos deux jeunes amants s'étoient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs !

Les amants comme les voleurs prennent d'abord des précautions superflues ; ils les négligent par degrés ; ils oublient les nécessaires, et sont pris ; voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudents, et ce fut le Génie qui les surprit. Les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il aperçut un soir ces jeunes amants qui se retiroient, il en fut outré de rage ; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil, quoi-

qu'il n'en fît ensuite qu'à sa tête, il résolut de consulter Harpagine. La méchante Fée, en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit : le Génie lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se venger que d'enlever la princesse.

Quoique la Fée fût aussi furieuse que lui, elle aimoit encore mieux écarter sa rivale que de la voir dans le même lieu que son amant; elle cacha donc son inquiétude et dit au Génie qu'il falloit qu'il se chargeât de cette entreprise, se flattant qu'il n'auroit jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin, Podagrambo se cacha derrière un arbre auprès de la palissade, où nos amants venoient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois; l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientoit, la tendre Zirphile vint à la palissade : elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant, qui avoit coutume de la prévenir. Elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine et passe auprès du Génie. A son aspect, la frayeur la saisit, elle voulut fuir : mais ce fut avec si peu de précautions, que son écharpe resta attachée à une branche. Le Génie la saisit à l'instant par sa

robe : « Ah! ah! dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un marmouset, et c'est pour lui que vous me méprisez ? » La pauvre Zirphile, se voyant trahie par sa frayeur même, qui lui avait fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé, elle n'eût pas été si habile. Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme rend la fausseté nécessaire aux femmes; on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le Génie. « Je suis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité; c'est elle qui m'a fait entrer dans ce lieu; je ne suis pas moins surprise que vous vous serviez de la violence, vous qui pouvez tout attendre de votre naissance, et plus encore de votre amour. »

Le Génie se radoucit un peu à ce discours flatteur; mais quoique la Princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, qu'il en fût très persuadé, il ne vouloit point la laisser échapper. « Si votre cœur, reprit-il, est si sensible pour moi, vous ne devez pas faire de difficultés de venir dans mon palais. Tous ces petits soins d'amants vulgaires sont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaisir sans le rendre plus vif. — Eh bien! répliqua Zirphile, je suis prête à vous suivre; et, pour vous prouver ma sincérité, rendez-moi mon écharpe,

afin qu'il ne reste ici aucun témoin de mon évasion et de votre violence. » Le Génie pensa se pâmer de plaisir et d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

« Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes ; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là, et je m'en allois comme un sot. » Il détache aussitôt l'écharpe et la remet à la princesse, en lui baisant la main ; mais elle, n'ayant plus rien à craindre, le repoussa avec mépris : « Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des fées ; cette écharpe est pour moi le gage de leur protection. » En achevant ces mots, elle s'éloigna et laissa le Génie confondu et arrêté par une force à laquelle il sentoit que son pouvoir étoit forcé de céder. Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupa le plus. Après être resté quelque temps immobile, il revint confus, désespéré, trouver Harpagine, et lui raconta par quel charme son pouvoir avoit été inutile.

Si la Fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du Génie ; elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenoit, et comme ces consolateurs ne sont jamais plus éloquents que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en

lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe et de le rendre maître de la princesse.

La Fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même : tandis qu'elle délibéroit avec le Génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade; après avoir quelque temps attendu Zirphile, l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette; et, partagé entre la crainte et le désir, il étoit insensiblement parvenu jusqu'au palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui, suivie de de toute sa cour. Acajou s'avança respectueusement vers la petite Fée, et baisa le bas de sa robe; aussitôt que Zirphile et lui s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre, et la présence de toute la cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avoient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru; le prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette, naturellement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos deux jeunes amants; il suffisoit que la Fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine, ayant appris la fuite d'Acajou, entra dans la plus horrible colère, et vint le redemander; mais heureusement pour lui, il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septième

année, et le décret des fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage qu'elle en perdit son amour, qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur, et, ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la fée Envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté, et toutes devinrent en secret rivales de son amante. Acajou étoit si rempli de son amour qu'il n'apercevoit seulement pas les agaceries dont il étoit l'objet; on lui en fit de toutes les espèces; mais lorsqu'il fut bien avéré que les cœurs de ces amants étoient fermés à tout autre sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit qu'elle ne l'étoit auparavant; que la beauté d'Acajou étoit sans physionomie, qu'elle n'avoit rien de piquant; que leur amour étoit aussi ridicule que nouveau à la cour, et que cela ne faisoit pas une société.

On ne fit donc plus aucune attention sur lui, et ils étoient si occupés l'un de l'autre qu'ils n'aperçurent pas plus la désertion que l'empressement de la cour.

Ninette, qui veilloit auparavant avec tant de soin sur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour, la laissoit sans inquiétude avec Acajou; elle croyoit que le véritable amour est toujours respectueux, et que plus un amant désire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendoit que les rois d'Acajou et de Minutie pour célébrer le mariage, leurs ambassadeurs étoient arrivés, et avoient déjà tout réglé : les livrées étoient faites; on finissoit les habits, il n'y manquoit pas un pompon; on avoit fait venir les dernières modes de Paris, de chez du Chapt, sur des poupées de la grandeur de Ninette. En un mot, tout l'essentiel étoit prêt; il ne restoit plus à régler que ce qui regardoit les lois des deux États et l'intérêt des peuples.

Les deux amants ne se quittoient pas un instant; souvent, pour se dérober au tumulte de la cour, ils passoient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc. Ils se faisoient mille caresses innocentes; ils se disoient continuellement ces riens si intéressants pour les amants, qu'on répète sans cesse, qu'on n'épuise jamais, et qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté.

Harpagine, qui s'étoit rendue invisible pour les surprendre, parut à leurs yeux escortée par la fée Envieuse, montée sur un char tiré par des serpents et entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits; c'étoit autant de talismans qui représentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie, et les flèches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette, et l'enleva au milieu d'un nuage, dans le moment même que le tendre Acajou lui baisoit la main. Ce malheureux prince se prosterna devant la Fée, en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance, et d'épargner la princesse; il lui dit en vain tout ce que l'amour et la générosité inspirent. La cruelle Fée, le regardant avec des yeux enflammés : « Oses-tu, lui dit-elle, espérer aucune grâce? Mon cœur n'est plus sensible qu'à la haine. Je veux d'un seul coup exercer ma vengeance sur toi et sur ton amante : elle va passer dans les bras de ton rival qui lui est odieux. »

A ces mots, le char vole et laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de féerie de ce qui venoit d'arriver; mais le malheur de ces gens qui savent tout est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il ar-

rosoit de ses larmes. La petite Fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, et consulta ses grands livres pour savoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnoit diversement; les uns en parloient beaucoup, et ne s'en soucioient guère; d'autres, sans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes surtout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile, plusieurs se flattoient de consoler le prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle sans rien savoir, où l'on raconte des circonstances en attendant qu'on sache le fait, et où l'on dit tant de paroles et si peu de choses, lorsqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aisément tirée d'entre les mains du Génie; chacun s'empressoit pour savoir quel moyen on emploieroit. « Écoutez-moi, dit la petite Fée : je viens de découvrir que toute la puissance de Podagrambo et d'Harpagine dépend d'un vase enchanté qu'ils possèdent dans un lieu secret de leur château; il est gardé par un Génie subalterne qui est transformé en chat des Cartreux. Il n'est pas nécessaire d'employer de grands efforts pour s'en emparer, il suffit que l'aventure soit entreprise par une femme d'un honneur

irréprochable, chose qui ne doit pas être rare. Elle ne trouvera point d'obstacle; mais toute autre personne tenteroit inutilement l'aventure. « Voilà, dit un petit-maître, une heureuse découverte! Je suis très pressé d'en faire compliment au prince Acajou. — Taisez-vous, reprit la Fée, vous êtes un étourdi; s'il falloit un homme raisonnable, on ne vous choisiroit pas. — Je ne plaisante pas, répliqua le jeune fat d'un ton ironique : je crains réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile. — J'ai prévu cet inconvénient, repartit Ninette; aussi je veux que l'on tire au sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. » Les billets furent faits à l'instant, et le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, et toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer sans paroître ni plus fière ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès; c'est pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée et plus belle que sa compagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu et de méfiance :

on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilège que la vertu!

Quoi qu'il en soit, elles partirent toutes deux et se rendirent, suivant leurs instructions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchoit en avant. Elles ne trouvèrent aucun obstacle; elles passèrent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes; elles parvinrent enfin à une chambre où elles aperçurent sur une table de marbre un vase dont la forme n'étoit pas recommandable; il ressemblait même assez à un pot de chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus notable. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût là le trésor qu'elles cherchoient, sans que Ninette le leur avoit désigné.

Si la forme du vase étoit vile, la vertu en étoit admirable; il rendoit des oracles, et raisonnoit sur tout comme un philosophe : c'étoit alors un très grand éloge d'y être comparé pour le raisonnement.

Amine et Zobéide trouvèrent aussi le chat dont on leur avoit parlé; elles voulurent le caresser, mais il égratigna Zobéide, au lieu qu'il se laissa flatter par Amine; il fit patte de velours; il haussa le dos, et enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine, charmée d'un si heureux début, prit le vase et l'enlevoit déjà, lorsque Zobéide vou-

lut y porter la main. Il en sortit tout à coup une épaisse fumée qui remplit la chambre, un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine; elle laissa retomber le vase sur la table où elle venoit de le prendre; et le Génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine et de Zobéide, et ne leur firent grâce de la vie que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite, suivant sa coutume, du mauvais succès de l'entreprise; elle en chercha la raison, et apprit à toute la cour qu'Amine étoit aussi sage que coquette, au lieu que Zobéide goûtoit les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le temps qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que le vase s'étant fêlé lorsqu'Amine l'avoit laissé retomber sur la table, la puissance du Génie, sans être totalement détruite, étoit du moins fort affaiblie par cet accident.

Acajou, n'écoutant plus alors que son désespoir, fit vœu, pour se venger du pot enchanté du Génie, de casser tous les pots de chambre qu'il rencontreroit, et dès ce moment exécuta son serment sur ceux qu'il trouva dans le palais; c'étoit un désordre effroyable. Le scandale fut si grand, que Ninette voulut lui faire entendre raison sur tant de vases innocents; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au conseil des fées. L'affaire

parut très importante, et il fut arrêté que le pouvoir du Génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la personne de Zirphile, que sans qu'elle perdît la vie sa tête se sépareroit de son corps, et seroit transportée dans le pays des Idées, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays à la désenchanter. Ninette représenta qu'il étoit encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la princesse au pouvoir du Génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête, et l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté, et ordonnèrent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive, qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussitôt exécuté que prononcé. Le Génie voulut aller tenter l'aventure, sans pouvoir jamais approcher du pays des Idées. Les fous y parviennent aisément, mais les sots n'y sauroient aborder. Pour Acajou, qui étoit fou d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des Idées est très singulier, et la forme de son gouvernement ne ressemble à aucune autre. Il n'y a point de sujets, chacun est roi, et règne en particulier sur tout l'État, sans rien usurper sur les autres, dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connoît point de jalousie ; ils portent seulement leur couronne d'une façon différente.

Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, et de vouloir la partager ; c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de royaumes renfermés dans un seul ne sont pas fixées; chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le royaume des Idées à la multitude de têtes qu'il rencontra sur son passage : elles s'empressoient au-devant de lui, et parloient à la fois dans toutes sortes de langues et sur différents tons. Il cherchoit la tête de Zirphile, et ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui, après avoir résisté au malheur, s'étoient perdues dans la prospérité, les unes par la fortune, d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues, une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre ; des têtes d'auteurs perdues par une réussite, d'autres par des chutes, plusieurs par des apparences de succès, et une foule par l'envie et le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues incognito qu'il n'a jamais voulu nommer, et que je ne veux pas deviner. Que de têtes de philosophes, de mystiques, d'orateurs, de chimistes, etc. ! Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiscrétion, et tour à tour par le libertinage et la superstition. Les unes excitoient sa compassion, il écartoit les autres comme importunes, et fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre ; mais quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des têtes de coquettes, ou de jaloux sans amour. Le prince fatigué de tant de recherches, désespéré de leur peu de succès, étourdi de toutes les sottises qu'il entendoit, se retira dans un bosquet, pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit assailli. Il s'étendit sur le gazon, et se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portoit la vue autour de lui, il aperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuisement, qu'il eut envie de manger une poire ; il la cueillit : mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en sortit une tête, qu'il reconnut pour celle de sa chère Zirphile. Rien ne peut exprimer l'étonnement et le plaisir du prince. Il se levoit avec empressement pour embrasser une tête si chère, lorsqu'elle se retira à quelques pas, et se plaça sur un buisson de roses pour se faire une espèce de corps : « Arrêtez, prince, lui dit-elle, restez tranquille, et m'écoutez : tous les efforts que vous feriez pour me saisir seroient inutiles : je me jetterois moi-même dans vos bras, si le destin le permettoit ; mais comme je suis enchantée, je ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas ! je soupire après mon corps, et j'ignore s'il est encore digne de moi : il est resté entre les mains du Génie, je n'ose y penser sans frémir, la tête m'en tourne.

— Rassurez-vous, répondit Acajou, les fées touchées de nos malheurs ont pris votre corps sous leur protection. — Que vous me tranquillisez, reprit Zirphile! En tout cas, cher prince, vous savez que toute ma tendresse est pour vous, et vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente. — C'est fort bien dit, répliqua le délicat Acajou ; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez. — Vous les retrouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent; ce sont celles de la fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne savoit qu'en faire : je vais vous en raconter l'histoire. Il y avait autrefois... — Oh! parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le temps d'entendre des contes; pourvu que j'aie les mains, je m'embarrasse peu de leur histoire; je vais les chercher de ce pas. — Allez, dit la princesse, et délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour ne cherchent qu'à se montrer, sans rougir de leur état; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits ; comme je suis la seule tête perdue par l'amour, je suis un objet de mépris pour les autres. » La tête continuoit de parler, que le prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la princesse, depuis qu'elle n'étoit plus qu'une tête, aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc, qu'il

rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre; mais aussitôt qu'il vouloit les toucher, il en recevoit des croquignoles, qui lui parurent d'abord fort insolentes; cependant son bonheur dépendoit de les saisir, et les princes sacrifient l'orgueil à l'intérêt. Il employoit toute son adresse pour attraper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir, elles lui échappoient, en lui donnant un soufflet, ou jetant son chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les poursuivre, plus elles fuyoient devant lui. Cette poursuite dura si longtemps, que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, et se trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raisin pour se rafraîchir; mais à peine en eût-il goûté, qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire; son esprit augmentoit de vivacité, et son cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, passoient avec rapidité, et s'effaçoient les uns les autres; de façon que n'ayant pas le temps de les comparer, il étoit absolument hors d'état de les juger : en un mot, il devint fou. Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitoient, avaient la vertu de faire perdre la raison, et malheureusement ils ne faisoient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel et le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement si subit fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour. Le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre et respectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conservoit à peine un léger souvenir. Il n'éprouvoit pas même de compassion pour le malheur de cette princesse. Avoir perdu la tête lui paroissoit une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, et remplaça très amplement par les prétentions le mérite réel qu'il avoit perdu : « Il faut, s'écria-t-il, que je sois bien fou de courir après une tête, tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie : allons, il faut remplir mon destin, c'est d'être généralement aimé et admiré, sans engager ma liberté. » Il dit et part.

Ninette, voyant arriver Acajou, courut au-devant de lui, et s'informa du sort de Zirphile. Le prince lui dit que ce n'étoit qu'une tête qu'on ne pourroit fixer, que tous ses soins avoient été inutiles, qu'il avoit pris son parti ; et que la constance sans bonheur étoit la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes, qui firent bientôt connoître à Ninette que le caractère du prince étoit fort changé, mais qu'il avoit infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la prin-

cesse; cependant, comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs, elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de revoir Acajou.

Toute la cour s'empressoit auprès de lui, plus par curiosité que par intérêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un prince sage et modeste, à qui on donneroit, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables; mais on en conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive et brillante. Le lecteur attentif se rappelle sans doute que les lunettes de la Fée servoient à raccourcir la vue; elle les avoit ôtées pour voir le prince arriver de plus loin; et comme elle ne les avoit pas reprises, elle faisoit des raisonnements à perte de vue. Acajou ne déparloit pas; il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la cour et rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement et s'écrioient : « *Ah! qu'il a d'esprit!* » On lui donnoit enfin tant d'éloges qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince fût de perdre la raison; tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, et les autres se firent écrire.

Acajou, n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes; la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un

esprit libre, dégagée de préjugés, et qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, et qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, et à qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée que de recevoir moins d'amants.

Acajou dédaigna de la fixer, et lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste; toutes s'empressoient de s'y faire inscrire, et ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célèbres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques-unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit aussitôt l'objet de ses soins, et tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode, qu'il réussissoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avoit à la cour ne l'empêchoient pas de descendre dans la bourgeoisie, où ses succès étoient d'autant plus rapides que celles qu'il soumettoit croyoient s'associer aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les sottises. Les hommes mêmes,

au lieu de le haïr, lui portoient envie, et le recherchoient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui emploient le plus mal leur temps soient ceux qui en ont moins de reste, le prince avoit encore bien des moments vides, par la légèreté avec laquelle il traitoit ses bonnes fortunes. D'ailleurs le bon air est d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit (c'étoit alors le travers à la mode). Il est vrai que pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude, on avoit imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avoit son géomètre ou son bel esprit, comme elles avoient autrefois un épagneul. Acajou, suivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des sciences et de la littérature. Il parloit physique et géométrie. Il faisoit des dissertations métaphysiques, des vers, des contes, des comédies et des opéras. Ce prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les auteurs de profession n'en approchoient pas. On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui aient ce qui s'appelle *le bon ton,* supérieur à tout le génie du monde, et le tout *sans prétentions.*

Rien n'étoit comparable au sort d'Acajou ; on fit même un recueil de ses bons mots dont tout le monde faisoit sa lecture favorite ; il étoit intitulé : *Le Parfait Persifleur,* ouvrage très utile à la cour, et propre à rendre un jeune homme brillant et insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès : il n'avoit jamais mis que le plaisir à la place de l'amour : les airs avoient succédé aux plaisirs : le dégoût fit presque l'effet de la raison, et lui rendit sa vie insupportable : un honnête homme seroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable, il devint triste. D'ailleurs le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, et de fatiguer ensuite ses propres admirateurs. La plupart des femmes qui avoient l'ambition de lui plaire, commencèrent à rougir de se trouver sur une liste aussi nombreuse, et le désavouoient : on l'accusoit encore d'être méchant, sous prétexte qu'il faisoit des chansons et des tracasseries, qu'il railloit ses meilleurs amis, et qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaise intention, il ne vouloit que se divertir en amusant les autres : mais on est toujours injuste.

Ninette, ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvoit cesser d'être à la mode, prit ses lunettes pour en juger sans prévention, et, après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'esprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fou. Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des Idées. Acajou, ne sachant pas où elle en vouloit venir, lui fit un récit très circonstancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui ; lorsqu'il en fut à la grappe de rai-

sin qu'il avoit mangée : « Ah! je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, si vous avez tant d'esprit! — Eh, pourquoi donc? reprit Acajou. — C'est, répliqua la Fée, que vous n'avez pas le sens commun. — Belle conclusion, dit Acajou. — Je sais, reprit Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à persuader, surtout quand on vous parle raison; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des Idées ont un poison mortel contre elle; heureusement nous en avons ici le remède : j'ai ici une treille, dont la vertu est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter. — Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès, mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit. — Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la Fée, et vous êtes plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. » Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit; ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avoit jamais goûté de vrais

plaisirs, parce que ses désirs avoient toujours été prévenus, ses fantaisies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets, et la vivacité les use bien vite! Il étoit tombé dans une langueur d'où le caprice le retiroit par intervalles, pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée, et que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vide dans son cœur que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur de ceux qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette, et la pria de lui faire revoir Zirphile, puisque aussi bien il perdroit l'esprit s'il en étoit plus longtemps privé. La Fée prit alors sa béquille, et conduisit Acajou dans un jardin dont elle seule avoit connoissance. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avoient une vertu particulière.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu, si funeste; les autres l'esprit de contradiction, si incommode dans la société; ceux-ci l'esprit de domination, si insupportable; ceux-là, l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possèdent, et si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satirique, si amusant et si détesté, son opposé, plus dangereux encore, l'esprit de complaisance et de flatterie. On ne voit point de ces excellents fruits dans nos desserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit

pas ouvert à tous les mauvais esprits, ils en reviendroient plus aimables, sans être plus sots qu'ils ne le sont. J'y enverrois d'abord... *Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'ouvrage; si le lecteur le regrette, il peut y suppléer en commençant par lui-même.*

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille, dont les raisins faisoient perdre l'esprit de présomption, d'airs et de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe, puis ayant mis ses lunettes, et lui présentant l'écharpe de Zirphile : « Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe; lorsque vous serez dans le pays des Idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout; les mains enchantées, que vous avez poursuivies inutilement, viendront pour la saisir, et vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez ensuite de la tête de la princesse. Lorsque vous aurez besoin de boire ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin, ils vous suffiront : vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête; sans cette précaution, vous la trouveriez si différente d'elle-même, qu'après avoir été déjà inconstant par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raison. Quand vous aurez la tête, nous serons bientôt en possession du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos,

avant votre départ, que vous mangiez de ces raisins. » Acajou hésita un peu; mais animé du désir de revoir Zirphile, et croyant peut-être son esprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit, il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de se dissiper, et qu'un voile se fût levé devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différents; il rougit à l'instant et n'osoit plus parler que pour exprimer sa reconnoissance à la Fée. En rentrant dans le palais, il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire : il bâilloit en lisant ses romans et ses comédies, et le soir même il siffla un de ses opéras.

Acajou ayant lassé la cour par ses extravagances, et s'y ennuyant par le retour de sa raison, partit dès le lendemain avant le jour, et se rendit dans le pays des idées aussi promptement guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la première fois, et suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe, il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile, et pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuse de poires, sans la trouver. De là il passa aux pêches, aux melons, et faisoit un dégât épouvantable de fruits, lorsqu'il entendit

un grand éclat de rire. Il regarda d'où il partoit, et aperçut la tête de la princesse, qui au lieu de venir à lui plaisantoit de sa recherche et de son empressement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'absence, et que la folie se gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de sa passion, et commençoit à se faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en soupira; mais se rappelant la vertu du raisin merveilleux, dont il avoit une grappe, il en jeta quelques grains à la tête de la princesse, qui les avala en badinant. Son aveuglement fut aussitôt dissipé. Elle vola au-devant des mains enchantées avec lesquelles le prince la reçut. Rien ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent, et ne s'occupa plus que de la tête précieuse de sa chère Zirphile. Il l'accabloit de baisers qu'elle ne pouvoit éviter, elle en étoit toute rouge de pudeur, quoique dans l'état où elle se trouvoit les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort dangereuses. D'ailleurs il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princesse dans son écharpe, et reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le prince fut obligé de chercher un asile. On sent bien que ce n'étoit

pas pour lui. Les amants et les princes ne craignent rien : mais il vouloit mettre Zirphile à couvert ; outre que dans l'obscurité il craignoit d'aller donner contre quelque arbre, de la tête de la princesse ou de la sienne. Dans cet embarras, il aperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hasard de casser la tête la plus chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin, il frappa à la porte. Un moment après, il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main et qui lui demanda, en grondant, qui il étoit, et ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connaître dans un état aussi indigne de son rang. Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, et comme il avoit la tête pleine du principe de ses malheurs, et de toute la poterie qu'il avoit brisée depuis un temps, il répondit, sans trop savoir ce qu'il disoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la faïence cassée, et qu'il demandoit retraite pour cette nuit-là. A ces mots le visage de la vieille se radoucit un peu : « Soyez, lui dit-elle, le bienvenu, vous pourrez me rendre un service ; j'ai ici un pot de chambre fêlé que vous me raccommoderez. » La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, et le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage. Le prince aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter que du premier

usage qu'on lui en faisoit faire, prit le pot de la vieille, puis se rappelant le serment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun pot de chambre jusqu'à ce qu'il eût désenchanté la princesse, il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure et celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta; jetant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pièces.

Je ne sais si le lecteur est indigné de l'impolitesse d'acajou, s'il sera étonné de l'événement, ou si par une sagacité singulière il l'a déjà prévu. Quoi qu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien aises d'apprendre que ce pot de chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du Génie et de la Fée étoit attaché, et dont ils avoient confié la garde à cette vieille sorcière. A peine étoit-il cassé, qu'on entendit un coup de tonnerre et des hurlements affreux. Le château fut détruit, le palais renversé. Le Génie et la Fée, livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou, sans être ému de tout ce bouleversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord se divisèrent à son approche, et, dans le moment qu'il y présenta la tête, le corps s'avança au devant et s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa cour : elle songea d'abord à délivrer

les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées et rendues à la fée Nonchalante, à condition qu'elle seroit laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail, et inventa l'art de faire des nœuds.

Amine et Zobéide furent tirées de prison; Amine eut depuis ce temps-là le privilége de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter. Pour Zobéide, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire; mais elle cessa de médire.

Ninette après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amants; il fut célébré avec toute la magnificence possible. Ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfants, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.

RÉPONSE DU PUBLIC

A L'AUTEUR D'ACAJOU

VERS SUR LA PRÉFACE.

Bien recordé du valet et du maître,
Un perroquet juché sur la fenêtre
A tout passant crioit comme un aspic :
Sucre de vous, mon cher et sot public!
D'un tel refrain des bourgeois en colère
Vont dénoncer la bête au commissaire.
Le maître accourt, et leur tient ce propos :
Mon perroquet, à qui l'on fait un crime,
N'a fait que dire, et même en peu de mots,
Tout ce qu'un autre en sa préface exprime.

RÉPONSE DU PUBLIC

A L'AUTEUR D'ACAJOU

ÉTOIS si las, mon cher Duclos, de la sotte humilité des auteurs qui se prosternoient à mes genoux dans leurs discours préliminaires, et me demandoient pardon d'avance de l'ennui qu'ils devoient me causer; j'étois si excédé des fades éloges qu'ils faisoient de la pénétration de mon esprit, de la délicatesse de mon goût, de l'infaillibilité de ma critique et de l'impartialité de mes jugements, qu'en vérité je ne pouvois plus prendre sur moi de lire ces fastidieuses préfaces. En voyant donc à la tête

d'*Acajou et Zirphile* une épître que vous m'adressez, j'ai cru bonnement que vous alliez aussi m'affadir par un encens vulgaire. Mais que j'ai été agréablement surpris de voir qu'au contraire vous me parliez d'un ton de maître! « Voilà enfin, me suis-je écrié, un auteur tel que je le demandois, un génie libre, hardi, indépendant, qui regarde en pitié nos vains préjugés, et qui sait se tirer noblement de la foule rampante de ses timides confrères! Ne croyez pas cependant être le premier qui m'ayez traité aussi cavalièrement. Depuis que j'existe, on ne fait que se plaindre et se louer de moi tour à tour. Longtemps avant vous, Démosthène avoit confié à un de ses amis *qu'il falloit qu'il eût dit bien des pauvretés, un jour que je l'avois extraordinairement applaudi.*

Quelques traits que vous décochiez sur moi, je gagerois que vous m'aimez.

Tel un amant malheureux
S'irrite contre une belle,
A ses désirs amoureux
Constamment sourde et rebelle;
De ses refus cruels et de ses froids mépris
Son âme sensible est blessée!
Et dans sa fureur insensée
Il déchire l'objet dont son cœur est épris.

A Dieu ne plaise pourtant que je pense avoir été maltraité par ses représailles. Il est vrai que

nous étions un peu brouillés depuis un certain opéra de l'*Amour et la Folie;* mais l'impression en est aujourd'hui tellement effacée de mon esprit que cela ne doit plus vous tenir au cœur. J'adopte vos plaisanteries; et comment ne les adopterois-je pas, quand je vous vois vous pincer vous-même en galant homme, et m'avouer de bonne foi que votre dessein a été *de faire une sottise? Tout,* selon vous, *est compatible avec l'esprit et rien ne le donne :* proposition incontestable.

Vous avez bien raison de dire que *l'érudit est méprisé,* que *le géomètre ennuie,* et que *le bel esprit est sifflé.* C'est pour cela que je n'ai plus de Daciers ni de Saumaises; grâce à Dieu, j'en suis délivré! Quant au géomètre, je m'aperçois qu'il voudroit n'être plus si sot ni si ennuyeux. Il se jette à corps perdu dans le bel esprit; il commence à se dégourdir, et il se secoue pour devenir poli, galant et aimable. Mais je crains bien qu'il ne soit à la fin ni géomètre ni bel esprit : j'ai peur que ses ouvrages géométriques ne soient écrits d'un style ridiculement plaisant, et que ses ouvrages de littérature ne se ressentent de la sécheresse et de la froideur des mathématiques. En ce cas, je lui conseille de rester tel qu'il est : il vaut encore mieux être ennuyeux que ridicule.

A l'égard du bel esprit, je suis bien éloigné de *siffler* celui qui, nourri de la lecture des anciens et des bons modernes, formé sur leur

modèle, suit scrupuleusement la raison et la nature dans ses écrits, celui qui ne tient à aucune cabale, qui ne veut ressortir qu'à mon tribunal, et qui se présente à moi vêtu de son seul mérite. Au contraire, je le loue, je l'admire, et je lui applaudis bien sincèrement. Mais je *siffle* tout bel esprit qui n'en a que l'écorce, tout littérateur oisif qui a fait son apprentissage au café, tout importun babillard qui n'a pour mérite qu'un caquet monotone et un vain ramage : je berne tout éditeur furtif des ouvrages d'autrui, tout prête-nom, tout plagiaire, tout usurpateur de réputation. On sait bien, mon cher monsieur, que vous n'êtes dans aucun de ces cas.

Il y a quelque chose de vrai dans les différents âges par lesquels vous me faites passer : je vais vous l'expliquer; il est naturel que je me connoisse mieux que vous me connoissez. Je parois tantôt enfant, tantôt jeune, tantôt homme fait, tantôt vieillard. Ce qu'il y a même de singulier, c'est que je me renouvelle quand je veux. Du temps des Grecs et des Romains, par exemple, j'étois dans la vigueur de mon âge. Sous François Ier, je me suis vu au berceau, et sous Louis XIV j'ai recouvré mon âge viril. Pour aujourd'hui, je croirois assez que je suis retombé dans l'enfance. Je sens à merveille que l'esprit qui me domine est un esprit de bagatelle. Un petit conte de rien m'amuse tout un mois; un vaudeville me réjouit toute

une année; le moindre jouet me fait courir comme un écervelé. J'aime les pompons, le clinquant, la foire, les marionnettes. Je vais en foule aux spectacles, et pourquoi? Pour entendre de grandes tirades de vers pompeux, qui me semblent forts, et qui ne sont que boursouflés. J'écoute, *grands yeux ouverts, bouche béante;* et, à mesure que j'y comprends moins, j'admire davantage. Ou bien j'irai à des comédies dans l'intention d'y voir le ridicule des mœurs, et je n'y vois que le ridicule des romans.

Mais, mon cher monsieur Duclos, que voulez-vous que je fasse? Je vais vous parler en ami. Du temps des Despréaux, des Corneille, des Racine, des Molière, des Regnard, des La Fontaine, je n'étois pas si sot. J'avois alors le jugement sain et le goût bon, grâce aux préceptes et aux ouvrages de ces grands hommes. L'envie qu'ils avoient de me plaire les fit parvenir à la perfection de leur art. Il falloit voir aussi comme tous les théâtres retentissoient de mes applaudissements, avec quel respect je parlois d'eux, et de quelle façon je les récompensois de la peine qu'ils prenoient de m'amuser.

Mais quand l'Olympe radieux
Rappela les âmes sacrées
De ces terrestres demi-dieux,
Alors les Muses éplorées
Quittèrent ces sauvages lieux,
Et dans les plaines azurées
Suivirent leur char glorieux.

De quel désespoir leur funeste mort me frappa! De combien de larmes j'arrosai leurs cendres! Il n'est pas possible de vous dépeindre la tristesse dont je me vis accablé. Mon chagrin rejaillit sur les téméraires auteurs qui prétendirent me consoler de la perte de ces esprits divins. Que de pièces je sifflai! Que de poètes je bafouai!

Que je huai aussi d'acteurs qui avoient la folle ambition de remplacer devant moi un Baron et un Lecouvreur! J'avois continuellement ces modèles devant les yeux : c'étoient autant de pièces de comparaison dont ma tête étoit remplie. Tout ce qui n'étoit pas écrit ou déclamé dans leur goût attiroit mes dédains. Mais enfin je m'aperçus, dans des temps d'indigence et de stérilité, que je ne devois pas être si délicat et si difficile, suivant le conseil d'Horace :

> Num tibi cum fauces uris sitis, aurea quæris
> Pocula? num esuriens fastidis omnia, præter
> Pavonem, rhobumque?
>
> (*Sermon.* lib. I, sat. II.)

J'étois précisément dans le cas de ces gens affamés, et je voulois, à quelque prix que ce fût, m'amuser et me divertir. Il a donc fallu me contenter de ce que produit le siècle. Je me suis accommodé peu à peu à la médiocrité de ceux qui travaillent pour mes plaisirs, et j'ai

perdu insensiblement de vue mes favoris et mes maîtres. Je ne puis mieux me comparer qu'à la Matrone d'Éphèse, qui, après avoir pleuré son mari, sécha ses larmes. A son exemple,

Je me suis repenti d'avoir tant soupiré;
J'ai calmé ma douleur extrême,
Et je me suis dit à moi-même :
Mieux vaut G... debout que Baron enterré.

Cette espèce de veuvage n'est pourtant point réparé au point de me faire oublier les premiers objets de ma tendresse; semblable encore à ces femmes qui, mécontentes d'un second mari, font à tout propos l'éloge du premier. Je donne même quelquefois des marques assez brusques de mon chagrin : témoin l'accueil momentané que je fis dernièrement au nouveau drame équivoque d'un glorieux académicien. Je m'étonne comment je ne l'applaudis pas, moi qui ai assez bien recu d'autres pièces de lui, qui peut-être ne valoient pas mieux. Je suis comme ces fous qui ont des intervalles de bon sens : malheureusement pour l'auteur, je jouissois ce jour-là de toute ma raison. Sa pièce me parut si froide, si languissante, si doucereuse, si affadissante, qu'il me fut impossible d'y tenir. Il me sembla que notre ami La Chaussée n'avoit fait que détacher les feuilles du roman de *Paméla,* les mettre en prose rimaillée, et les don-

ner à apprendre aux comédiens. Je lui demande bien pardon de ma grossièreté : je suis un vrai misanthrope, et en vérité je devrois être plus complaisant et plus flatteur. J'espère qu'il aura l'indulgence de me passer quelque chose : je lui en ai tant passé !

Je vais encore vous faire un aveu, mon cher ami. Ce qui me dépite, et ce qui est sans doute la cause de ma mauvaise humeur, c'est que je vois que les auteurs d'aujourd'hui s'embarrassent fort peu de me plaire. Il semble qu'ils ne travaillent plus pour moi. Pourvu qu'ils aient le suffrage d'une petite coterie où ils président, et qu'ils soient applaudis de trois ou quatre ignorants, et d'autant de femmes, ils sont contents. Oh ! cela me pique très sérieusement : c'est usurper mon autorité et s'arroger un droit que j'ai depuis mon enfance.

> Suis-je donc LE PUBLIC, et parmi les mortels
> Qui voudra désormais encenser mes autels ?

Et par qui mon autorité est-elle usurpée ? Par des étourneaux titrés, sans génie et sans goût; par des vieilles sibylles, qui, ne sachant plus où donner de la tête, se jettent dans la littérature. Car pour une femme laide, ou surannée, je ne vois que deux partis : la dévotion ou le bel esprit. La dévotion est une ressource usée, et d'ailleurs trop ennuyeuse. Le bel esprit amuse, et donne un certain relief

parmi les sots. Quand on a fait naufrage, on s'accroche à ce qu'on peut; et le bel esprit est la planche qui reste à certaines femmes pour se sauver.

Je veux proscrire ce ridicule abus, et relever mon suprême tribunal renversé par ces cours subalternes. Je ne puis souffrir de voir les plus chétifs écrivains fêtés et admirés dans ces tripots, parce qu'ils répéteront cinquante lieux communs avec un babil aisé, et d'un ton effrontément décisif. N'est-ce pas une honte pour notre siècle de voir ces vils atomes devenir les favoris de quelques grands, qui les caressent, tandis qu'ils savent à peine le nom des gens d'un vrai mérite! Tel de ces petits messieurs jouit d'une fortune aussi peu méritée que l'infortune du grand ROUSSEAU.

Quel nom viens-je de prononcer? Toutes mes plaies se rouvrent, toutes mes douleurs se renouvellent à un nom si cher. Seul débris du siècle de Louis XIV, objet continuel de mon estime et de ma pitié, ta destinée m'afflige tous les jours.

Illustre et malheureux ROUSSEAU,
Rival de Pindare et d'Horace,
Dans tes mains l'immortel Boileau
Remit le sceptre du Parnasse :
Tu meurs, triste jouet du sort,
Victime de la pâle Envie,
Admirable pendant ta vie,
Irréparable après ta mort.

Dans ce siècle de fer, pourquoi, Parques avares,
Nos héros au trépas sont-ils abandonnés?
Ou faites, justes dieux, les grands esprits moins rares,
Ou rendez éternels ceux que vous nous donnez.
Atropos n'entend pas nos soupirs légitimes,
Elle obéit aux lois du rigoureux Destin :
La cruelle qu'elle est, dans le choix des victimes,
Ne sait point distinguer ROUSSEAU de...

Je ne suis point assez injuste pour méconnoître dans plus d'un poète de nos jours des étincelles de ce feu qui échauffoit le génie de notre fameux lyrique. Je fais cas des talents du célèbre Voltaire, et je l'estimerois encore davantage, s'il s'étoit borné à faire des vers, seul genre pour lequel il est né.

J'ai beau lui crier qu'il s'égare :
Mes conseils sont hors de saison;
Et je vois son esprit bizarre
Embrasser follement l'aveugle opinion,
Qui fait de l'algèbre barbare
Un ornement de la raison.
Quel aride sentier pour sa muse fertile!
L'heureux imitateur du Tasse et de Milton
Aujourd'hui chantera sur le superbe ton
De la trompette de Virgile,
Et tracera demain une ligne stérile
Avec le compas de Newton!
Que t'importe des cieux la vaine architecture?
Laisse autour du soleil les planètes errer.
Voltaire, tu naquis pour peindre la nature.
Est-ce à toi de la mesurer?

Crébillon est bien plus louable d'avoir constamment suivi son goût pour le théâtre. Par la force de son génie, et par une étude profonde des règles, il s'est frayé une route nouvelle dans un chemin si battu. Il ne brille ni par le sublime de Corneille, ni par le naturel de Racine. Son noir cothurne le distingue.

Qu'il soit au Temple de Mémoire
Placé près des auteurs de Phèdre et de Cinna;
Mais pour justifier sa gloire
Qu'il achève Catilina.

Je vous citerai encore quelques auteurs vivants pour qui j'ai de l'estime : un roi, l'ornement et le soutien de la scène lyrique, poète de la cour, décoré par elle; un Piron, dont le mâle génie doit tant à la nature, et si peu aux recherches de l'art; un Racine, qui a versé des beautés sur une matière ingrate, et rappelé les Muses à leur premier emploi; un Gresset, dont je voudrois réveiller le long sommeil; un d'Olivet, laborieux académicien; un Fontenelle, qui a su immoler tour à tour le bel esprit à la science, et la science au bel esprit; un Montesquieu, que je vois aujourd'hui dans un temple qu'il a autrefois si agréablement profané, *tangit modo quas violaverat aras* (Ovide); un Destouches, à qui nous devons deux pièces comiques, qui auroient donné de la jalousie à Molière, si les véritablement grands hommes en étoient susceptibles ; un Sainte-Foy, père du

charmant *Oracle*, du *Sylphe,* et d'un nouveau genre de comédie, qui est bien plus dans la nature que le genre larmoyant; un Boissy, que j'ai applaudi sur les deux théâtres consacrés à Thalie; un Crébillon fils, qui écrit avec tant d'esprit et de légèreté; un Prévôt, dont la féconde imagination a enfanté un si grand nombre de romans, que j'ai tous lus, et dont je relis quelques-uns.

Et toi qui d'une plume à ton repos fatale
Eus le courage de t'armer,
Toi qu'une exécrable cabale,
De tes talents sombre rivale,
Voudroit en tous lieux diffamer;
Moderne Photius, observateur solide,
Qui sus, malgré les cris de cent petits auteurs,
Par ton attique sel préserver les lecteurs
Du miel assoupissant de toute œuvre insipide;
Reprends ton premier poste à la cour d'Apollon;
Ne souffre point d'intrus dans le sacré vallon :
Et brillant à mes yeux d'une clarté nouvelle,
Venge-toi, venge-moi de M... et N...

Voilà, mon cher monsieur Duclos, le petit nombre d'écrivains que j'avoue; presque tous les autres sont détestables à mes yeux. Je conviendrai cependant qu'ils sont nécessaires dans la république des lettres, pour servir d'ombres à ceux qui s'y distinguent. Rien n'est bon ici-bas que par contraste. D'ailleurs vous ne croyez peut-être pas que ces auteurs, tout mauvais

qu'ils sont, contribuent quelquefois à mon amusement. Il en est de la littérature comme de la conversation. Celle-ci languiroit bientôt si elle ne rouloit que sur des matières raisonnables, et si tous ceux qui forment un cercle se piquoient de parler le langage du bon sens. Les fameuses conférences de l'hôtel de Rambouillet, que j'ai tant sifflées, ne devoient leur fadeur et leur ennui qu'à cet excès pédantesque de justesse et d'esprit. Les conversations ne sont piquantes qu'autant qu'il se trouve des originaux qui ouvrent un champ libre à la fine raillerie, et sur qui on puisse faire rejaillir innocemment l'enjouement des bons mots. J'ose dire aussi que l'empire des lettres a besoin de cet assaisonnement pour se soutenir : et je serois en quelque sorte bien à plaindre, si les auteurs ne me donnoient que des ouvrages marqués au coin du goût et du génie ; s'ils ne faisoient paraître que des harangues sans verbiage et sans fade encens, que des contes naïfs, qui servissent d'enveloppes à une morale neuve et délicate, que des comédies puisées dans la nature, etc. Mais, heureusement pour moi, le Parnasse ne manque point d'écrivains qui, par un ridicule rare, me donnent des scènes tout à fait réjouissantes. Je suis aussi porté à rire qu'à admirer : et j'ai presque autant d'obligation à un Le Blanc qu'à un Voltaire. Les Pradons, les Farets, les Pelletiers, les Chapelains, les abbés de Pure, me rendirent autrefois le même service que me

rendent aujourd'hui leurs dignes successeurs. Vous voyez que je sais tirer parti de tout.

Ce que je viens de dire me ramène naturellement à vous et à votre petit ouvrage. Le ciel vous a pourvu d'ennemis, mon cher ami. (Tous les gens d'esprit en ont ; quelquefois même des sots ont cet honneur.) Ces ennemis, ces méprisables insectes, ces serpents venimeux qui voudroient mordre la lime, vous rabaissent comme bien d'autres. Ils n'ont pas honte de crier à mes oreilles que vous n'êtes pas même l'auteur d'un ouvrage aussi facile qu'*Acajou*. En supposant néanmoins que vous avez fait celui-ci (la supposition est bien aisée à faire), ils le déchirent impitoyablement. Ils prétendent que c'est un amas de ridicules imaginations, plus bizarres les unes que les aùtres, et une espèce de parade ; qu'il n'est ni assez ingénieux et intéressant pour amuser des hommes ; que tous les petits traits de satire qui y sont répandus sont pris de tous côtés, et puisés dans les livres les plus communs. Il n'y a pas jusqu'à Marivaux et Moncrif qu'ils veulent que vous ayez pillés ; c'est ce que je ne vous dirai pas. Ce pays des idées, ces têtes qui y volent, sont, si on les en croit, une imitation des *Ames rivales,* pillées elles-mêmes, et du voyage que l'Arioste fait faire dans la lune à un de ses paladins, pour recouvrer la raison de Roland devenu fou. Votre Amine et votre Zobéide sont tirées des *Amusements sérieux et comiques* de

Dufresni. « Bélise, dit cet auteur, entre dans l'Assemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjouée et trop libre en paroles; cependant c'est une Lucrèce dans sa conduite; et sa compagne, qui parle en Lucrèce, est peut-être une Laïs par ses actions. » Vous avez daigné copier cette idée triviale. Le trait contre les filles d'honneur est dans les Mémoires du comte de Grammont : le *persiflage* est partout. Ce qui m'a le plus choqué est que, sans avoir dit que le palais de la fée Harpagine et celui de Ninette se touchoient (pour moi je les croyois à cent lieues l'un de l'autre) on trouve tout à coup que les deux jardins ne sont séparés que par une palissade. Je suis peut-être trop sévère de vous faire de pareilles chicanes : je n'exige pas toujours qu'un écrivain soit original et raisonnable : je sais ce qu'il en coûte à un pauvre auteur pour faire un ouvrage, même très médiocre; et je le sais, moi qui vous parle, par expérience, depuis qu'il m'a fallu prendre la plume pour vous répondre.

Quelque chose qu'on en dise, j'ai trouvé dans *Acajou* des découvertes admirables; l'origine des lunettes, l'origine des dragées, l'origine des nœuds, l'origine de ce proverbe : *les grandes passions sont muettes;* l'origine de la comparaison qu'on fait d'un homme qui raisonne mal avec un pot de chambre. Toutes ces savantes origines m'ont plus instruit que les origines de Ménage. Vous voyez que je ne suis

pas si sévère que vos obscurs rivaux. « Belle vengeance ! s'écrient-ils, que le vœu qu'il fait faire à Acajou de casser tout les pots de chambre ! » Et à propos des croquignolles que ce prince reçoit patiemment des mains enchantées, ils n'aiment pas cette belle maxime : *les princes sacrifient l'orgueil à l'intérêt*. C'est justement ce quej 'admire le plus. Quelle heureuse facilité que de moraliser ainsi sur tout ce qui se présente : sur des dragées, sur des lunettes, sur des nœuds, sur des croquignoles, sur des pots de chambre ! Ils ne font pas même grâce à votre style. Ils le trouvent sec, décousu, et tel qu'on l'emploie dans les collèges pour des positions de thèses.

Ils infèrent de là que vous n'avez pu faire les *Confessions du comte de* ***, ouvrage de génie, si fortement écrit. Mais ce qui, sans compter votre aveu et bien d'autres preuves, fait juger que vous en êtes l'auteur, c'est que dans ce roman il y a des négligences de diction et quelques tours vicieux, à peu près comme dans Acajou.

Le père de ce petit conte
Ne sauroit être assurément
Que celui de l'aimable comte,
Qui se confessa galamment.

Après tout, il est pardonnable à une imagination vive, à un bel esprit lié avec les personnes du grand monde peu correctes dans leur

langage, d'être un peu négligé dans le sien, et d'écrire en homme de la cour.

Auteur charmant, divin Duclos,
Pardonnez-moi ce coup de patte.
En vous un vrai mérite éclate,
Et votre plume délicate
Brille même aux yeux des plus sots.
Le temple, où l'auteur de Séthos,
Celui du Chat et de la Chatte,
Et des Corneilles le Népos
Tour à tour se grattent le dos,
Jamais pour vous ne sera clos :
Oui, vous partagerez les lots
De ces respectables héros.
Auteur charmant, divin Duclos,
Pardonnez-moi ce coup de patte.

Je suis, en attendant l'honneur de voir Louis XI,

Votre très humble et très obéissant
serviteur,

LE PUBLIC.

BIBLIOTHECA

TABLE

Pages.

Notice 1

CONFESSIONS DU COMTE DE ***. 1

ACAJOU ET ZIRPHILE 179

Achevé d'imprimer

par

LE 30 DÉCEMBRE 1879

PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

Publiés avec notices bio-bibliographiques

PAR OCTAVE UZANNE

EN VENTE

CONTES DE L'ABBÉ DE VOISENON, 1 VOL.

CONTES DU CHEVALIER DE BOUFFLERS, 1 VOL.

FACÉTIES DU COMTE DE CAYLUS, 1 VOL.

CONTES DIALOGUÉS DE CRÉBILLON [illegible] 1 VOL.

CONTES DE PARADIS DE MONCRIF, 1 VOL.

CONTES DU CHEVALIER DE LA MORLIÈRE, 1 VOL.

SOUS PRESSE

CONTES DE CAZOTTE.

EN PRÉPARATION

RESTIF DE LA BRETONNE, GODARD D'AUCOUR, ETC.

Cette collection [illegible]

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AOUT AUG 0 8 2000

AOUT AUG 2 3 2000

23 AOUT 2000

AVR APR 0 8 2005

a39003 002237096b

CE PQ 1981
.D63A64 1880
COO DUCLOS, CHAR CONTES DE CH
ACC# 1217200